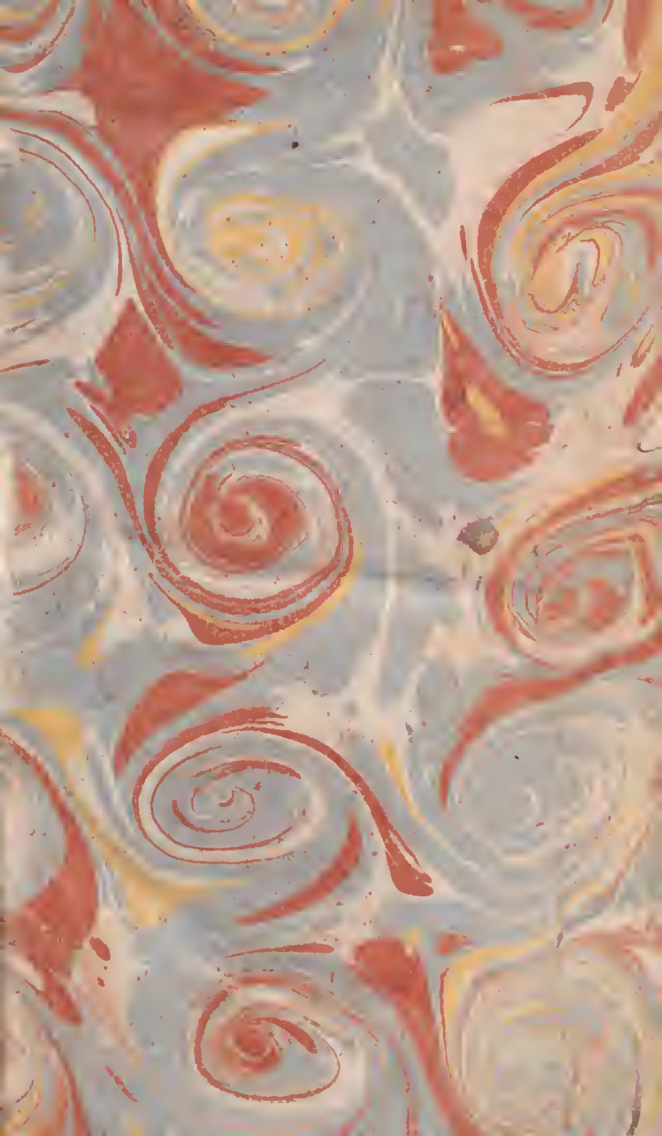





2-Ba ff 1770
RBR A 00680


RIJKS MUSEUM VAN NATUURLIJKE HISTORIE
LEIDEN

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. LE C.TE DE BUFFON,

Intendant du Jardin du Roi, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c.

Tome Deuxième.

HISTOIRE DES ANIMAUX QUADRUPÈDES.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXV.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

TABLE.

HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE.

Les Animaux ſauvages.

DANS les animaux domeſtiques, & dans l'homme, nous n'avons vu la Nature que contrainte, rarement perfectionnée, ſouvent altérée, défigurée, & toujours environnée d'entraves ou chargée d'ornemens étrangers : maintenant elle va paroître nue, parée de ſa ſeule ſimplicité, mais plus piquante par ſa beauté naïve, ſa démarche légère, ſon air libre, & par les autres attributs de la nobleſſe & de l'indépendance. Nous la verrons, parcourant en ſouveraine la ſurface de la terre, partager ſon domaine entre les animaux, aſſigner à chacun ſon élément, ſon climat, ſa ſubſiſtance ;

nous la verrons dans les forêts, dans les eaux, dans les plaines, dictant ses loix simples, mais immuables, imprimant sur chaque espèce ses caractères inaltérables, & dispensant avec équité ses dons, compenser le bien & le mal; donner aux uns la force & le courage, accompagnés du besoin & de la voracité; aux autres, la douceur, la tempérance, la légèreté du corps, avec la crainte, l'inquiétude & la timidité; à tous la liberté avec des mœurs constantes; à tous des desirs & de l'amour toujours aisés à satisfaire, & toujours suivis d'une heureuse fécondité.

Amour & liberté, quels bienfaits! Ces animaux que nous appelons sauvages, parce qu'ils ne nous sont pas soumis, ont-ils besoin de plus pour être heureux! ils ont encore l'égalité, ils ne sont ni les esclaves, ni les tyrans de leurs semblables, l'individu n'a pas à craindre, comme l'homme, tout le reste de son espèce; ils ont entr'eux la paix, & la guerre ne leur vient que des étrangers ou de nous. Ils ont donc raison de fuir l'espèce humaine, de se dérober à notre aspect, de s'établir dans les solitudes éloignées de

nos habitations, de ſe ſervir de toutes les reſſources de leur inſtinct, pour ſe mettre en ſûreté, & d'employer, pour ſe ſouſtraire à la puiſſance de l'homme, tous les moyens de liberté que la Nature leur a fournis en même temps qu'elle leur a donné le deſir de l'indépendance.

Les uns, & ce ſont les plus doux, les plus innocens, les plus tranquilles, ſe contentent de s'éloigner, & paſſent leur vie dans nos campagnes; ceux qui ſont plus défians, plus farouches, s'enfoncent dans les bois; d'autres, comme s'ils ſavoient qu'il n'y a nulle ſûreté ſur la ſurface de la terre, ſe creuſent des demeures ſouterraines, ſe réfugient dans des cavernes, ou gagnent les ſommets des montagnes les plus inacceſſibles; enfin les plus féroces, ou plutôt les plus fiers, n'habitent que les déſerts, & règnent en ſouverains dans ces climats brûlans, où l'homme auſſi ſauvage qu'eux ne peut leur diſputer l'empire.

Et comme tout eſt ſoumis aux loix phyſiques, que les êtres mêmes les plus libres y ſont aſſujettis, & que les animaux éprouvent, comme l'homme, les

influences du ciel & de la terre ; il ſemble que les mêmes cauſes qui ont adouci, civiliſé l'eſpèce humaine dans nos climats, ont produit de pareils effets ſur toutes les autres eſpèces : le loup, qui dans cette zone tempérée eſt peut-être de tous les animaux le plus féroce, n'eſt pas à beaucoup près auſſi terrible, auſſi cruel que le tigre, la panthère, le lion de la zone torride, ou l'ours blanc, le loup-cervier, l'hyène de la zone glacée. Et non-ſeulement cette différence ſe trouve en général, comme ſi la Nature, pour mettre plus de rapport & d'harmonie dans ſes productions, eût fait le climat pour les eſpèces, ou les eſpèces pour le climat, mais même on trouve dans chaque eſpèce en particulier, le climat fait pour les mœurs, & les mœurs pour le climat.

En Amérique, où les chaleurs ſont moindres, où l'air & la terre ſont plus doux qu'en Afrique, quoique ſous la même ligne, le tigre, le lion, la panthère n'ont rien de redoutable que le nom ; ce ne ſont plus ces tyrans des forêts, ces ennemis de l'homme auſſi fiers qu'intré-

pides, ces monstres altérés de sang & de catnage; ce sont des animaux qui fuient d'ordinaire devant les hommes, qui loin de les attaquer de front, loin même de faire la guerre à force ouverte aux autres bêtes sauvages, n'emploient le plus souvent que l'artifice & la ruse pour tâcher de les surprendre; ce sont des animaux qu'on peut dompter comme les autres, & presque apprivoiser. Ils ont donc dégénéré, si leur nature étoit la férocité jointe à la cruauté, ou plutôt ils n'ont qu'éprouvé l'influence du climat: sous un ciel plus doux, leur naturel s'est adouci, ce qu'ils avoient d'excessif s'est tempéré, & par les changemens qu'ils ont subis ils sont seulement devenus plus conformes à la terre qu'ils ont habitée.

Les végétaux qui couvrent cette terre, & qui y sont encore attachés de plus près que l'animal qui broute, participent aussi plus que lui à la nature du climat; chaque pays, chaque degré de température a ses plantes particulières; on trouve au pied des Alpes celles de France & d'Italie, on trouve à leur sommet celles des pays du Nord; on retrouve ces mêmes plantes

du Nord sur les cimes glacées des montagnes d'Afrique. Sur les monts qui séparent l'empire du Mogol du royaume de Cachemire, on voit du côté du midi toutes les plantes des Indes, & l'on est surpris de ne voir de l'autre côté que des plantes d'Europe. C'est aussi des climats excessifs que l'on tire les drogues, les parfums, les poisons, & toutes les plantes dont les qualités sont excessives : le climat tempéré ne produit au contraire que des choses tempérées ; les herbes les plus douces, les légumes les plus sains, les fruits les plus suaves, les animaux les plus tranquilles, les hommes les plus polis sont l'apanage de cet heureux climat. Ainsi, la terre fait les plantes, la terre & les plantes font les animaux, la terre, les plantes & les animaux font l'homme : car les qualités des végétaux viennent immédiatement de la terre & de l'air ; le tempérament & les autres qualités relatives des animaux qui paissent l'herbe, tiennent de près à celles des plantes dont ils se nourrissent ; enfin les qualités physiques de l'homme & des animaux qui vivent sur les autres animaux autant que sur les plantes, dépendent,

quoique de plus loin, de ces mêmes causes, dont l'influence s'étend jusque sur leur naturel & sur leurs mœurs. Et ce qui prouve encore mieux que tout se tempère dans un climat tempéré, & que tout est excès dans un climat excessif, c'est que la grandeur & la forme, qui paroissent être des qualités absolues, fixes & déterminées, dépendent cependant, comme les qualités relatives, de l'influence du climat : la taille de nos animaux quadrupèdes n'approche pas de celle de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame; nos plus gros oiseaux sont fort petits, si on les compare à l'autruche, au condor, au casoar; & quelle comparaison des poissons, des lézards, des serpens de nos climats, avec les baleines, les cachalots, les narvals qui peuplent les mers du Nord, & avec les crocodiles, les grands lézards & les couleuvres énormes qui infectent les terres & les eaux du midi? Et si l'on considère encore chaque espèce dans différens climats, on y trouvera * des variétés sensibles pour la grandeur & pour

* Voyez l'Histoire du cheval, de la chèvre, du cochon, du chien, dans le volume précédent.

la forme; toures prennent une teinture plus ou moins forte du climat. Ces changemens ne ſe font que lentement, imperceptiblement; le grand ouvrier de la Nature eſt le Temps: comme il marche toujours d'un pas égal, uniforme & réglé, il ne fait rien par ſauts; mais par degrés, par nuances, par ſucceſſion; il fait tout, & ces changemens, d'abord imperceptibles, deviennent peu à peu ſenſibles, & ſe marquent enfin par des réſultats auxquels on ne peut ſe méprendre.

Cependant les animaux ſauvages & libres ſont peut-être, ſans même en excepter l'homme, de tous les êtres vivans les moins ſujets aux altérations, aux changemens, aux variations de tout genre: comme ils ſont abſolument les maîtres de choiſir leur nourriture & leur climat, & qu'ils ne ſe contraignent pas plus qu'on les contraint, leur nature varie moins que celle des animaux domeſtiques, que l'on aſſervit, que l'on tranſporte, que l'on maltraite, & qu'on nourrit ſans conſulter leur goût. Les animaux ſauvages vivent conſtamment de la même façon; on ne les voit pas errer de climats en climats;

le bois où ils ſont nés eſt une patrie à laquelle ils ſont fidèlement attachés, ils s'en éloignent rarement, & ne la quittent jamais que lorſqu'ils ſentent qu'ils ne peuvent y vivre en ſûreté. Et ce ſont moins leurs ennemis qu'ils fuient, que la préſence de l'homme; la Nature leur a donné des moyens & des reſſources contre les autres animaux, ils ſont de pair avec eux, ils connoiſſent leur force & leur adreſſe, ils jugent leurs deſſeins, leurs démarches, & s'ils ne peuvent les éviter, au moins ils ſe défendent corps à corps; ce ſont, en un mot, des eſpèces de leur genre. Mais que peuvent-ils contre des êtres qui ſavent les trouver ſans les voir, & les abattre ſans les approcher?

C'eſt donc l'homme qui les inquiète, qui les écarte, qui les diſperſe, & qui les rend mille fois plus ſauvages qu'ils ne le ſeroient en effet: car la plupart ne demandent que la tranquillité, la paix, & l'uſage auſſi modéré qu'innocent de l'air & de la terre; ils ſont même portés par la Nature à demeurer enſemble, à ſe réunir en familles, à former des eſpèces de ſociétés. On voit encore des veſtiges de

ces ſociétés dans les pays dont l'homme ne s'eſt pas totalement emparé : on y voit même des ouvrages faits en commun, des eſpèces de projets, qui, ſans être raiſonnés, paroiſſent être fondés ſur des convenances raiſonnables, dont l'exécution ſuppoſe au moins l'accord, l'union & le concours de ceux qui s'en occupent ; & ce n'eſt point par force ou par néceſſité phyſique, comme les fourmis, les abeilles, &c. que les caſtors travaillent & bâtiſſent ; car ils ne ſont contraints, ni par l'eſpace, ni par le temps, ni par le nombre, c'eſt par choix qu'ils ſe réuniſſent, ceux qui ſe conviennent demeurent enſemble, ceux qui ne ſe conviennent pas s'éloignent, & l'on en voit quelques-uns qui, toujours rebutés par les autres, ſont obligés de vivre ſolitaires. Ce n'eſt auſſi que dans les pays reculés, éloignés, & où ils craignent peu la rencontre des hommes, qu'ils cherchent à s'établir & à rendre leur demeure plus fixe & plus commode, en y conſtruiſant des habitations, des eſpèces de bourgades, qui repréſentent aſſez bien les foibles travaux & les premiers efforts d'une république naiſſante. Dans les pays

au contraire où les hommes se sont répandus, la terreur semble habiter avec eux, il n'y a plus de société parmi les animaux, toute industrie cesse, tout art est étouffé, ils ne songent plus à bâtir, ils négligent toute commodité; toujours pressés par la crainte & la nécessité, ils ne cherchent qu'à vivre, ils ne sont occupés qu'à fuir & se cacher; & si, comme on doit le supposer, l'espèce humaine continue dans la suite des temps à peupler également toute la surface de la terre, on pourra dans quelques siècles regarder comme une fable l'histoire de nos castors.

On peut donc dire que les animaux, loin d'aller en augmentant, vont au contraire en diminuant de facultés & de talens; le temps même travaille contre eux: plus l'espèce humaine se multiplie, se perfectionne, plus ils sentent le poids d'un empire aussi terrible qu'absolu, qui leur laissant à peine leur existence individuelle, leur ôte tout moyen de liberté, toute idée de société, & détruit jusqu'au germe de leur intelligence. Ce qu'ils sont devenus, ce qu'ils deviendront encore,

n'indique peut-être pas assez ce qu'ils ont été, ni ce qu'ils pourroient être. Qui sait, si l'espèce humaine étoit anéantie, auquel d'entr'eux appartiendroit le sceptre de la terre?



LE CERF (a).

VOICI l'un de ces animaux innocens, doux & tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir, animer la solitude des forêts, & occuper loin de nous les retraites paisibles de ces jardins de la Nature. Sa forme élégante & légère, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres

(a) Le Cerf; en Grec, Ἔλαφος; en Latin, *Cervus*; en Italien, *Cervo*; en Espagnol, *Ciervo*; en Portugais, *Veado*; en Allemand, *Hirsch*; en Anglois, *Red-Deer*; en Danois, *Hiort*; en Suédois, *Kron-Hiort*; en Hollandois, *Hert*; en Polonois, *Jelijenii.*

Cervus, Gesner. *Icon. animal. quadr. p.* 43 — 44.

Cervus, Aldrov. *Quadr. bisulc. p.* 771 — 774.

Cervus, Jonston, *Hist. Nat. quadr. pag.* 58, *tabl.* XXXV, *fig.* 1.

Cervus, Charleton. *De differ. animal. p.* 8.

Cervus, Ray. *Synop. animal. quadr. p.* 84.

Cervus cornibus ramosis, teretibus, incurvatis. Linn. *Syst. nat.*

Cervus nobilis, ramis teretibus, omnibus notus. Klein. *Quadr. Hist. Nat. p.* 23.

flexibles & nerveux, sa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, & qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle, sa grandeur, sa légèreté, sa force, le distinguent assez des autres habitans des bois; & comme il est le plus noble d'entre eux, il ne sert aussi qu'aux plaisirs des plus nobles des hommes; il a dans tous les temps occupé le loisir des héros: l'exercice de la chasse doit succéder aux travaux de la guerre, il doit même les précéder: savoir manier les chevaux & les armes, sont des talens communs au chasseur, au guerrier: l'habitude au mouvement, à la fatigue, l'adresse, la légèreté du corps, si nécessaires pour soutenir, & même pour seconder le courage, se prennent à la chasse, & se portent à la guerre; c'est l'école agréable d'un art nécessaire; c'est encore le seul amusement qui fasse diversion entière aux affaires, le seul délassement sans mollesse, le seul qui donne un plaisir vif sans langueur, sans mélange & sans satiété.

Que peuvent faire de mieux les hommes qui, par état, sont sans cesse fatigués de la présence des autres hommes! Toujours

environnés, obſédés & gênés, pour ainſi dire, par le nombre, toujours en butte à leurs demandes, à leur empreſſement, forcés de s'occuper de ſoins étrangers & d'affaires, agités par de grands intérêts, & d'autant plus contraints qu'ils ſont plus élevés, les Grands ne ſentiroient que le poids de la grandeur, & n'exiſteroient que pour les autres, s'ils ne ſe déroboient par inſtans à la foule même des flatteurs. Pour jouir de ſoi-même, pour rappeler dans l'ame les affections perſonnelles, les deſirs ſecrets, ces ſentimens intimes mille fois plus précieux que les idées de la grandeur, ils ont beſoin de ſolitude; & quelle ſolitude plus variée, plus animée que celle de la chaſſe? quel exercice plus ſain pour le corps? quel repos plus agréable pour l'eſprit?

Il ſeroit auſſi pénible de toujours repréſenter, que de toujouts méditer. L'homme n'eſt pas fait par la Nature pour la contemplation des choſes abſtraites; & de même que s'occuper ſans relâche d'études difficiles, d'affaires épineuſes, mener une vie ſédentaire, & faire de ſon cabinet le centre de ſon exiſtence,

eſt un état peu naturel, il ſemble que celui d'une vie tumultueuſe, agitée, entraînée, pour ainſi dire, par le mouvement des autres hommes, & où l'on eſt obligé de s'obſerver, de ſe contraindre, & de repréſenter continuellement à leurs yeux, eſt une ſituation encore plus forcée. Quelque idée que nous voulions avoir de nous-mêmes, il eſt aiſé de ſentir que repréſenter n'eſt pas être, & auſſi que nous ſommes moins faits pour penſer que pour agir, pour raiſonner que pour jouir : nos vrais plaiſirs conſiſtent dans le libre uſage de nous-mêmes; nos vrais biens ſont ceux de la Nature, c'eſt le ciel, c'eſt la terre, ce ſont ces campagnes, ces plaines, ces forêts dont elle nous offre la jouiſſance utile, inépuiſable. Auſſi le goût de la chaſſe, de la pêche, des jardins, de l'agriculture, eſt un goût naturel à tous les hommes; & dans les ſociétés plus ſimples que la nôtre, il n'y a guère que deux ordres, tous deux relatifs à ce genre de vie; les nobles, dont le métier eſt la chaſſe & les armes; & les hommes en ſous-ordre, qui ne ſont occupés qu'à la culture de la terre.

Et comme dans les sociétés policées on agrandit, on perfectionne tout; pour rendre le plaisir de la chasse plus vif & plus piquant, pour ennoblir encore cet exercice le plus noble de tous, on en a fait un art. La chasse du cerf demande des connoissances qu'on ne peut acquérir que par l'expérience: elle suppose un appareil royal, des hommes, des chevaux, des chiens, tous exercés, stylés, dressés, qui par leurs mouvemens, leurs recherches & leur intelligence, doivent aussi concourir au même but. Le veneur doit juger l'âge & le sexe; il doit savoir distinguer & reconnoître précisément, si le cerf qu'il a détourné *(b)* avec son limier *(c)* est un daguet *(d)*, un jeune cerf *(e)*, un

(b) Détourner le cerf, c'est tourner tout autour de l'endroit où un cerf est entré, & s'assurer qu'il n'en est pas sorti.

(c) Limier, chien que l'on choisit ordinairement parmi les chiens-courans, & que l'on dresse pour détourner le cerf, le chevreuil, le sanglier, &c.

(d) Daguet, c'est un jeune cerf, portant les dagues, & les *dagues* sont la première tête ou le premier bois du cerf, qui lui vient au commencement de la seconde année.

(e) Jeune cerf, cerf qui est dans la troisième, quatrième ou cinquième année de sa vie.

cerf de dix cors jeunement *(f)*, un cerf de dix cors *(g)*, ou un vieux cerf *(h)*; & les principaux indices qui peuvent donner cette connoissance, sont le pied *(i)* & les fumées *(k)*. Le pied du cerf est mieux fait que celui de la biche ; sa jambe est *(l)* plus grosse & plus près du talon, ses voies *(m)* sont mieux tournées, & ses allures *(n)* plus grandes; il marche plus régulièrement, il porte le pied de derrière dans celui de devant, au lieu que la biche a le pied plus mal fait, les allures plus courtes, & ne pose pas régulièrement le pied de derrière dans la trace de celui de devant. Dès que le

(f) Cerf de dix cors jeunement, cerf qui est dans la sixième année de sa vie.

(g) Cerf de dix cors, cerf qui est dans la septième année de sa vie.

(h) Vieux cerf, cerf qui est dans la huitième, neuvième, dixième, &c. année de sa vie.

(i) Pied, empreinte du pied du cerf sur la terre.

(k) Fumée, fiente du cerf.

(l) On appelle jambe, les deux os qui sont au bas à la partie postérieure, & qui font trace sur la terre avec le pied.

(m) Voies, ce sont les pas du cerf.

(n) Allures du cerf, distance de ses pas.

cerf est à sa quatrième tête *(o)*, il est assez reconnoissable pour ne s'y pas méprendre, mais il faut de l'habitude pour distinguer le pied du jeune cerf de celui de la biche; & pour être sûr, on doit y regarder de près & en revoir *(p)* souvent. Les cerfs de dix cors jeunement, de dix cors, &c. sont encore plus aisés à reconnoître; ils ont le pied de devant beaucoup plus gros que celui de derrière, & plus ils sont vieux, plus les côtés des pieds sont gros & usés *(q)*: ce qui se juge aisément par les allures qui sont aussi plus régulières que celles des jeunes cerfs, le pied de derrière posant toujours assez exactement sur le pied de devant, à moins qu'ils n'aient mis bas leurs têtes, car alors les vieux cerfs se

(o) *Tête*, bois ou cornes du cerf.

(p) *En revoir*, c'est avoir des indices du cerf par le pied.

(q) *Nota*, que comme le pied du cerf s'use plus ou moins suivant la nature des terreins qu'il habite, il ne faut entendre ceci que de la comparaison entre cerfs du même pays, & que par conséquent il faut avoir d'autres connoissances, parce que dans le temps du rut on court souvent des cerfs venus de loin.

méjugent *(r)* presque autant que les jeunes, mais d'une manière différente, & avec une sorte de régularité que n'ont ni les jeunes cerfs ni les biches; ils posent le pied de derrière à côté de celui de devant, & jamais au-delà ni en deçà.

Lorsque le veneur, dans les sécheresses de l'été, ne peut juger par le pied, il est obligé de suivre le contre-pied *(s)* de la bête pour tâcher de trouver les fumées, & de la reconnoître par cet indice, qui demande autant & peut-être plus d'habitude que la connoissance du pied; sans cela, il ne lui seroit pas possible de faire un rapport juste à l'assemblée des chasseurs. Et lorsque sur ce rapport l'on aura conduit les chiens à ses brisées *(t)*, il doit encore savoir animer son limier, & le faire appuyer sur les voies jusqu'à ce que le cerf soit lancé : dans cet instant

(r) Se méjuger, c'est, pour le cerf, mettre le pied de derrière hors de la trace de celui de devant.

(s) Suivre le contre-pied, c'est suivre les traces à rebours.

(t) Brisées, endroit où le cerf est entré, & où l'on a rompu des branches pour le remarquer.

celui qui laiſſe courre *(u)*, ſonne pour faire découpler les chiens *(x)*, & dès qu'ils le ſont, il doit les appuyer de la voix & de la trompe; il doit auſſi être connoiſſeur, & bien remarquer le pied de ſon cerf, afin de le reconnoître dans le change *(y)* ou dans le cas qu'il ſoit accompagné. Il arrive ſouvent alors que les chiens ſe ſéparent, & font deux chaſſes: les piqueurs *(z)* doivent ſe ſéparer auſſi & rompre les chiens *(a)* qui ſe ſont fourvoyés *(b)*, pour les ramener & les rallier à ceux qui chaſſent le cerf de meute. Le piqueur doit bien accompagner ſes chiens, toujours piquer à côté d'eux, toujours les

(u) *Laiſſer courre un cerf*, c'eſt le lancer avec le limier, c'eſt-à-dire, le faire partir.

(x) *Découpler les chiens*, c'eſt détacher les chiens l'un d'avec l'autre pour les faire chaſſer.

(y) *Change*, c'eſt lorſque le cerf en va chercher un autre pour le ſubſtituer à ſa place.

(z) *Les piqueurs*, ſont ceux qui courent à cheval après les chiens, & qui les accompagnent pour les faire chaſſer.

(a) *Rompre les chiens*, c'eſt les rapeler & leur faire quitter ce qu'ils chaſſent.

(b) *Se fourvoyer*, c'eſt s'écarter de la voie & chaſſer quelqu'autre cerf que celui de la meute.

animer sans trop les presser, les aider sur le change, sur un retour, & pour ne se pas méprendre, tâcher de revoir du cerf aussi souvent qu'il est possible; car il ne manque jamais de faire des ruses, il passe & repasse souvent deux ou trois fois sur sa voie, il cherche à se faire accompagner d'autres bêtes pour donner le change, & alors il perce & s'éloigne tout de suite, ou bien il se jette à l'écart, se cache, & reste sur le ventre. Dans ce cas, lorsqu'on est en défaut *(c)*, on prend les devans, on retourne sur les derrières; les piqueurs & les chiens travaillent de concert : si l'on ne retrouve pas la voie du cerf, on juge qu'il est resté dans l'enceinte dont on vient de faire le tour, on la foule de nouveau; & lorsque le cerf ne s'y trouve pas, il ne reste d'autre moyen que d'imaginer la refuite qu'il peut avoir faite, vu le pays où l'on est, & d'aller l'y chercher. Dès qu'on sera retombé sur les voies, & que les chiens auront relevé le défaut *(d)*,

(c) Etre en défaut, c'est lorsque les chiens ont perdu la voie du cerf.

(d) Relever le défaut, c'est retrouver les voies du cerf, & le lancer une seconde fois.

ils chasseront avec plus d'avantage, parce qu'ils sentent bien que le cerf est déjà fatigué, leur ardeur augmente à mesure qu'il s'affoiblit, & leur sentiment est d'autant plus distinct & plus vif, que le cerf est plus échauffé; aussi redoublent-ils & de jambes & de voix, & quoiqu'il fasse alors plus de ruses que jamais, comme il ne peut plus courir aussi vîte, ni par conséquent s'éloigner beaucoup des chiens, ses ruses & ses détours sont inutiles, il n'a d'autre ressource que de fuir la terre qui le trahit, & de se jeter à l'eau pour dérober son sentiment aux chiens. Les piqueurs traversent ces eaux; ou bien ils tournent autour, & remettent ensuite les chiens sur la voie du cerf, qui ne peut aller loin dès qu'il a battu l'eau *(e)*, & qui bientôt est aux abois *(f)*; où il tâche encore de défendre sa vie, & blesse souvent de coups d'andouillers les chiens & même les chevaux des chasseurs

(e) *Battre l'eau, battre les eaux*, c'est traverser après avoir été long-temps chassé, une rivière ou un étang.

(f) *Abois*, c'est lorsque le cerf est à l'extrémité & tout-à-fait épuisé de forces.

trop ardens, jusqu'à ce que l'un d'entre eux lui coupe le jarret pour le faire tomber, & l'achève ensuite en lui donnant un coup de couteau au défaut de l'épaule. On célèbre en même temps la mort du cerf par des fanfares, on le laisse fouler aux chiens, & on les fait jouir pleinement de leur victoire en leur faisant curée *(g)*.

Toutes les saisons, tous les temps ne sont pas également bons pour courre le cerf *(h)* : au printemps, lorsque les feuilles naissantes commencent à parer les forêts, que la terre se couvre d'herbes nouvelles, & s'émaille de fleurs, leur parfum rend moins sûr le sentiment des chiens ; & comme le cerf est alors dans sa plus grande vigueur, pour peu qu'il ait d'avance, ils ont beaucoup de peine à le joindre. Aussi les chasseurs conviennent-ils que la saison où les biches sont prêtes à mettre bas, est celle de toutes où la chasse est la plus difficile, & que dans ce

(g) *Faire curée, donner la curée*, c'est faire manger aux chiens le cerf ou la bête qu'ils ont prise.

(h) *Courre le cerf*, chasser le cerf avec des chiens courans.

temps

temps les chiens quittent ſouvent un cerf mal mené, pour tourner à une biche qui bondit devant eux; & de même au commencement de l'automne, lorſque le cerf eſt en rut *(i)*, les limiers quêtent ſans ardeur; l'odeur forte du rut leur rend peut-être la voie plus indifférente; peut-être auſſi tous les cerfs ont-ils dans ce temps à peu près la même odeur. En hiver, pendant la neige, on ne peut pas courre le cerf, les limiers n'ont point de ſentiment, & ſemblent ſuivre les voies plutôt à l'œil qu'à l'odorat. Dans cette ſaiſon, comme les cerfs ne trouvent pas à viander *(k)* dans les forts, ils en ſortent, vont & viennent dans les pays plus découverts, dans les petits taillis, & même dans les terres enſemencées; ils ſe mettent en hardes *(l)* dès le mois de décembre, & pendant les grands froids ils cherchent à ſe mettre à l'abri des côtes, ou dans des endroits bien fourrés où ils ſe tiennent ſerrés les uns contre les autres, &

(i) *Rut*, chaleur, ardeur d'amour.

(k) *Viander*, brouter, manger.

(l) *Harde*, troupe de cerfs.

se réchauffent de leur haleine. A la fin de l'hiver, ils gagnent le bord des forêts, & sortent dans les blés. Au printemps ils mettent bas (m), la tête se détache d'elle-même, ou par un petit effort qu'ils font en s'accrochant à quelque branche : il est rare que les deux côtés tombent précisément en même temps, & souvent il y a un jour ou deux d'intervalle entre la chute de chacun des côtés de la tête. Les vieux cerfs sont ceux qui mettent bas les premiers, vers la fin de février, ou au commencement de mars; les cerfs de dix cors ne mettent bas que vers le milieu ou la fin de mars; ceux de dix cors jeunement dans le mois d'avril; les jeunes cerfs au commencement, & les daguets vers le milieu & la fin de mai; mais il y a sur tout cela beaucoup de variétés, & l'on voit quelquefois de vieux cerfs mettre bas plus tard que d'autres qui sont plus jeunes. Au reste, la mue de la tête des cerfs avance lorsque l'hiver est doux, & retarde lorsqu'il est rude & de longue durée.

(m) *Mettre bas*, c'est lorsque le bois des cerfs tombe.

Dès que les cerfs ont mis bas, ils se séparent les uns des autres, & il n'y a plus que les jeunes qui demeurent ensemble ; ils ne se tiennent pas dans les forts, mais ils gagnent les beaux pays, les buissons, les taillis clairs, où ils demeurent tout l'été pour y refaire leur tête ; & dans cette saison ils marchent la tête basse, crainte de la froisser contre les branches, car elle est sensible tant qu'elle n'a pas pris son entier accroissement. La tête des plus vieux cerfs n'est encore qu'à moitié refaite vers le milieu du mois de mai, & n'est tout-à-fait alongée & endurcie que vers la fin de juillet : celle des plus jeunes cerfs tombant plus tard, repousse & se refait aussi plus tard ; mais dès qu'elle est entièrement alongée, & qu'elle a pris de la solidité, les cerfs la frottent contre les arbres pour la dépouiller de la peau dont elle est revêtue : & comme ils continuent à la frotter pendant plusieurs jours de suite, on prétend *(n)* qu'elle se teint de la couleur de la sève du bois auquel ils

(n) Voyez le nouveau Traité de la Vénerie, *Paris*, 1750, *page* 27.

touchent, qu'elle devient rouſſe contre les hêtres & les bouleaux, brune contre les chênes, & noirâtre contre les charmes & les trembles. On dit auſſi que les têtes des jeunes cerfs, qui ſont liſſes & peu perlées, ne ſe teignent pas à beaucoup près autant que celles des vieux cerfs, dont les perlures ſont fort près les unes des autres, parce que ce ſont ces perlures qui retiennent la sève qui colore le bois; mais je ne puis me perſuader que ce ſoit là la vraie cauſe de cet effet, ayant eu des cerfs privés & enfermés dans des enclos où il n'y avoit aucun arbre, & où par conſéquent ils n'avoient pu toucher au bois, deſquels cependant la tête étoit colorée comme celle des autres.

Peu de temps après que les cerfs ont bruni leur tête, ils commencent à reſſentir les impreſſions du rut; les vieux ſont les plus avancés : dès la fin d'août & le commencement de ſeptembre, ils quittent les buiſſons, reviennent dans les forts & commencent à chercher les bêtes (*o*);

(*o*) *Les bêtes*, en terme de chaſſe, ſignifient *les biches.*

ils raient *(p)* d'une voix forte, le cou & la gorge leur enflent, ils se tourmentent, ils traversent en plein jour les guerêts & les plaines, ils donnent de la tête contre les arbres & les sepées, enfin ils paroissent transportés, furieux, & courent de pays en pays jusqu'à ce qu'ils aient trouvé des bêtes, qu'il ne suffit pas de rencontrer, mais qu'il faut encore poursuivre, contraindre, assujettir, car elles les évitent d'abord, elles fuient & ne les attendent qu'après avoir été long-temps fatiguées de leur poursuite. C'est aussi par les plus vieilles que commence le rut, les jeunes biches n'entrent en chaleur que plus tard, & lorsque deux cerfs se trouvent auprès de la même, il faut encore combattre avant que de jouir : s'ils sont d'égale force, ils se menacent, ils grattent la terre, ils raient d'un cri terrible, & se précipitant l'un sur l'autre, ils se battent à outrance, & se donnent des coups de tête & d'andouillers *(q)* si forts, que souvent ils se blessent à mort. Le combat ne finit que par la défaite ou la fuite de l'un

(p) *Raire*, crier.

(q) *Andouillers*, cornichon du bois de cerf.

des deux, & alors le vainqueur ne perd pas un instant pour jouir de sa victoire & de ses desirs, à moins qu'un autre ne survienne encore, auquel cas il part pour l'attaquer & le faire fuir comme le premier. Les plus vieux cerfs sont toujours les maîtres, parce qu'ils sont plus fiers & plus hardis que les jeunes qui n'osent approcher d'eux ni de la bête, & qui sont obligés d'attendre qu'ils l'aient quittée pour l'avoir à leur tour : quelquefois cependant ils sautent sur la biche pendant que les vieux combattent, & après avoir joui fort à la hâte, ils fuient promptement. Les biches préfèrent les vieux cerfs, non pas parce qu'ils sont plus courageux, mais parce qu'ils sont beaucoup plus ardens & plus chauds que les jeunes ; ils sont aussi plus inconstans, ils ont souvent plusieurs bêtes à la fois, & lorsqu'ils n'en ont qu'une, ils ne s'y attachent pas, ils ne la gardent que quelques jours, après quoi ils s'en séparent & vont en chercher une autre auprès de laquelle ils demeurent encore moins, & passent ainsi successivement à plusieurs jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait épuisés.

Cette fureur amoureuse ne dure que trois semaines, pendant ce temps ils ne mangent que très-peu, ne dorment ni ne reposent; nuit & jouir, ils sont sur pied, & ne font que marcher, courir, combattre & jouir; aussi sortent-ils de-là si défaits, si fatigués, si maigres, qu'il leur faut du temps pour se remettre & reprendre des forces : ils se retirent ordinairement alors sur le bord des forêts, le long des meilleurs gagnages, où ils peuvent trouver une nourriture abondante, & ils y demeurent jusqu'à ce qu'ils soient rétablis. Le rut, pour les vieux cerfs, commence au premier de septembre & finit vers le 20; pour les cerfs de dix cors, & de dix cors jeunement, il commence vers le 10 de septembre, & finit dans les premiers jours d'octobre; pour les jeunes cerfs, c'est depuis le 20 septembre jusqu'au 15 octobre; & sur la fin de ce même mois, il n'y a plus que les daguets qui sont en rut, parce qu'ils y sont entrés les derniers de tous; les plus jeunes biches sont de même les dernières en chaleur. Le rut est donc entièrement fini au commencement de novembre, &

les cerfs, dans ce temps de foiblesse, sont faciles à forcer. Dans les années abondantes en gland, ils se rétablissent en peu de temps, par la bonne nourriture, & l'on rémarque souvent un second rut à la fin d'octobre, mais qui dure beaucoup moins que le premier.

Dans les climats plus chauds que celui de la France, comme les saisons sont plus avancées, le rut est aussi plus précoce. En Grèce *(r)*, par exemple, il paroît par ce qu'en dit Aristote, qu'il commence dans les premiers jours d'août & qu'il finit à la fin de septembre. Les biches pottent huit mois & quelques jours; elles ne produisent ordinairement qu'un faon *(s)*, très-rarement deux; elles mettent bas au mois de mai & au commencement de juin, elles ont grand soin de dérober leur faon à la poursuite des chiens, elles se présentent & se font chasser elles-mêmes pour les éloigner, après quoi elles viennent le rejoindre. Toutes les biches ne sont pas fécondes; il y en a

(r) Aristot. Hist. animal. lib. VI, cap. 29.

(s) Faon, c'est le petit cerf qui vient de naître.

qu'on appelle *brehaignes*, qui ne portent jamais ; ces biches ſont plus groſſes & prennent beaucoup plus de venaiſon que les autres, auſſi ſont-elles les premieres en chaleur : on prétend auſſi qu'il ſe trouve quelquefois des biches qui ont un bois comme le cerf, & cela n'eſt pas abſolument contre toute vraiſemblance. Le faon ne porte ce nom que juſqu'à ſix mois environ, alors les boſſes commencent à paroître, & il prend le nom de hère juſqu'à ce que ces boſſes alongées en dagues lui faſſent prendre le nom de daguet. Il ne quitte pas ſa mère dans les premiers temps, quoiqu'il prenne un aſſez prompt accroiſſement ; il la ſuit pendant tout l'été. En hiver, les biches, les hères, les daguets & les jeunes cerfs ſe raſſemblent en hardes, & forment des troupes d'autant plus nombreuſes que la ſaiſon eſt plus rigoureuſe. Au printemps ils ſe diviſent, les biches ſe recèlent pour mettre bas, & dans ce temps il n'y a guère que les daguets & les jeunes cerfs qui aillent enſemble. En général, les cerfs ſont portés à demeurer les uns avec les autres, à marcher de compagnie, &

ce n'eſt que la crainte ou la néceſſité qui les diſperſe ou les ſépare.

Le cerf eſt en état d'engendrer à l'âge de dix-huit mois, car on voit des daguets, c'eſt-à-dire des cerfs nés au printemps de l'année précédente, couvrir des biches en automne, & l'on doit préſumer que ces accouplemens ſont prolifiques. Ce qui pourroit peut-être en faire douter, c'eſt qu'ils n'ont encore pris alors qu'environ la moitié ou les deux tiers de leur accroiſſement; que les cerfs croiſſent & groſſiſſent juſqu'à l'âge de huit ans, & que leur tête va toujours en augmentant tous les ans juſqu'au même âge: mais il faut obſerver que le faon qui vient de naître ſe fortifie en peu de temps; que ſon accroiſſement eſt prompt dans la première année, & ne ſe rallentit pas dans la ſeconde; qu'il y a même déjà ſurabondance de nourriture, puiſqu'il pouſſe des dagues, & c'eſt-là le ſigne le plus certain de la puiſſance d'engendrer. Il eſt vrai que les animaux en général ne ſont en état d'engendrer que lorſqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroiſſement; mais ceux qui ont un temps

marqué pour le rut, ou pour le frai, ſemblent faire une exception à cette loi. Les poiſſons fraient & produiſent avant que d'avoir pris le quart, ou même la huitième partie de leur accroiſſement ; & dans les animaux quadrupèdes, ceux qui, comme le cerf, l'élan, le daim, le renne, le chevreuil, &c. ont un rut bien marqué, engendrent auſſi plus tôt que les autres animaux.

Il y a tant de rapports entre la nutrition, la production du bois, le rut & la génération dans ces animaux, qu'il eſt néceſſaire, pour en bien concevoir les effets particuliers, de ſe rappeller ici ce que nous avons établi de plus général & de plus certain au ſujet de la génération *(t)* : elle dépend en entier de la ſurabondance de la nourriture. Tant que l'animal croît (& c'eſt toujours dans le premier âge que l'accroiſſement eſt le plus prompt), la nourriture eſt entièrement employée à l'extenſion, au déve-

(t) Voyez les chapitres II, III & IV du troiſième volume de cet Ouvrage, dans leſquels il eſt queſtion de la reproduction, de la nutrition & de la génération.

loppement du corps ; il n'y a donc nulle ſurabondance, par conſéquent nulle production, nulle ſécrétion de liqueur ſéminale, & c'eſt par cette raiſon que les jeunes animaux ne ſont pas en état d'engendrer ; mais lorſqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroiſſement, la ſurabondance commence à ſe manifeſter par des nouvelles productions. Dans l'homme, la barbe, le poil, le gonflement des mamelles, l'épanouiſſement des parties de la génération, précèdent la puberté. Dans les animaux en général, & dans le cerf en particulier, la ſurabondance ſe marque par des effets encore plus ſenſibles ; elle produit la tête, le gonflement des daintiers *(u)*, l'enflure du cou & de la gorge, la venaiſon *(x)*, le rut, &c. Et comme le cerf croît fort vîte dans le premier âge, il ne ſe paſſe qu'un an depuis ſa naiſſance juſqu'au temps où cette ſurabondance commence à ſe marquer au dehors par la production du

(u) Les daintiers du cerf ſont ſes teſticules.

(x) Venaiſon, c'eſt la graiſſe du cerf qui augmente pendant l'été, & dont il eſt ſurchargé au commencement de l'automne, dans le temps du rut.

bois : s'il eſt né au mois de mai, on verra paroître dans le même mois de l'année ſuivante, les naiſſances du bois qui commence à pouſſer ſur le têt *(y)*. Ce ſont deux dagues qui croiſſent, s'alongent & s'endurciſſent à meſure que l'animal prend de la nourriture ; elles ont déjà vers la fin d'août pris leur entier accroiſſement, & aſſez de ſolidité pour qu'il cherche à les dépouiller de leur peau en les frottant contre les arbres : & dans le même temps il achève de ſe charger de venaiſon, qui eſt une graiſſe abondante produite auſſi par le ſuperflu de la nourriture, qui dès-lors commence à ſe déterminer vers les parties de la génération, & à exciter le cerf à cette ardeur du rut qui le rend furieux. Et ce qui prouve évidemment que la production du bois & celle de la liqueur ſéminale, dépendent de la même cauſe, c'eſt que ſi vous détruiſez la ſource de la liqueur ſéminale en ſupprimant par la caſtration les organes néceſſaires pour cette ſécrétion, vous ſupprimez en même temps la production du

(y) *Le têt*, eſt la partie de l'os frontal ſur laquelle appuie le bois du cerf.

bois ; car si l'on fait cette opération dans le temps qu'il a mis bas sa tête, il ne s'en forme pas une nouvelle ; & si on ne la fait au contraire que dans le temps qu'il a refait sa tête, elle ne tombe plus, l'animal en un mot, reste pour toute la vie dans l'état où il étoit lorsqu'il a subi la casttation ; & comme il n'éprouve plus les ardeurs du rut, les signes qui l'accompagnent disparoissent aussi, il n'y a plus de venaison, plus d'enflure au cou ni à la gorge, & il devient d'un naturel plus doux & plus tranquille. Ces parties que l'on a retranchées étoient donc nécessaires, non-seulement pour faire la sécrétion de la nourriture surabondante, mais elles servoient encore à l'animer, à la pousser au dehors dans toutes les parties du corps sous la forme de la venaison, & en particulier au sommet de la tête, où elle se manifeste plus que partout ailleurs par la production du bois. Il est vrai que les cerfs coupés ne laissent pas de devenir gras, mais ils ne produisent plus de bois, jamais la gorge ni le cou ne leur enflent, & leur graisse ne s'exalte ni ne s'échauffe pas comme la

venaiſon des cerfs entiers qui, lorſqu'ils ſont en rut, ont une odeur ſi forte, qu'elle infecte de loin; leur chair même en eſt ſi fort imbue & pénétrée, qu'on ne peut ni la manger, ni la ſentir, & qu'elle ſe corrompt en peu de temps, au lieu que celle du cerf coupé ſe conſerve fraîche, & peut ſe manger dans tous les temps. Une autre preuve que la production du bois vient uniquement de la ſurabondance de la nourriture, c'eſt la différence qui ſe trouve entre les têtes des cerfs de même âge, dont les unes ſont très-groſſes, très-fournies, & les autres grêles & menues, ce qui dépend abſolument de la quantité de la nourriture; car un cerf qui habite un pays abondant, où il viande à ſon aiſe, où il n'eſt troublé ni par les chiens, ni par les hommes, où après avoir repu tranquillement, il peut enſuite ruminer en repos, aura toujours la tête belle, haute bien ouverte, l'empaumure (z) large & bien

(z) *Empaumure*, c'eſt le haut de la tête du cerf, qui s'élargit comme une main, & où il y a pluſieurs andouillers rangés inégalement comme des doigts.

garnie, le mérain (*a*) gros & bien perlé ; avec grand nombre d'andouillers forts & longs ; au lieu que celui qui se trouve dans un pays où il n'a ni repos, ni nourriture suffisante, n'aura qu'une tête mal nourrie, dont l'empaumure sera serrée, le mérain grêle, & les andouillers menus & en petit nombre ; en sorte qu'il est toujours aisé de juger par la tête d'un cerf, s'il habite un pays abondant & tranquille ; & s'il a été bien ou mal nourri. Ceux qui se portent mal, qui ont été blessés ou seulement qui ont été inquiétés & courus, prennent rarement une belle tête & une bonne venaison, ils n'entrent en rut que plus tard, il leur a fallu plus de temps pour refaire leur tête, & ils ne la mettent bas qu'après les autres ; ainsi, tout concourt à faire voir que ce bois n'est, comme la liqueur séminale, que le superflu, rendu sensible, de la nourriture organique qui ne peut être employée toute entière au développement, à l'accroissement ou à l'entretien du corps de l'animal.

La disette retarde donc l'accroissement

(*a*) *Mérain*, c'est le tronc, la tige du bois de cerf.

du bois, & en diminue le volume très-considérablement ; peut-être même ne seroit-il pas impossible, en retranchant beaucoup la nourriture, de supprimer en entier cette production, sans avoir recours à la castration : ce qu'il y a de sûr, c'est que les cerfs coupés mangent moins que les autres ; & ce qui fait que dans cette espèce, aussi-bien que dans celle du daim, du chevreuil & de l'élan, les femelles n'ont point de bois, c'est qu'elles mangent moins que les mâles, & que quand même il y auroit de la surabondance, il arrive que dans le temps où elle pourroit se manifester au dehors, elles deviennent pleines, par conséquent le superflu de la nourriture étant employé à nourrir le fœtus & ensuite à allaiter le faon, il n'y a jamais rien de surabondant. Et l'exception que peut faire ici la femelle du renne, qui porte un bois comme le mâle, est plus favorable que contraire à cette explication ; car de tous les animaux qui portent un bois, le renne est celui, qui, proportionnellement à sa taille, l'a d'un plus gros & d'un plus grand volume, puisqu'il s'étend en avant

& en arrière, souvent tout le long de son corps : c'est aussi de tous celui qui se charge le plus abondamment *(b)* de venaison, & d'ailleurs le bois que portent les femelles est fort petit en comparaison de celui des mâles. Cet exemple prouve donc seulement que quand la surabondance est si grande qu'elle ne peut être épuisée dans la gestation par l'accroissement du fœtus, elle se répand au dehors, & forme dans la femelle, comme dans le mâle, une production semblable, un bois qui est d'un plus petit volume, parce que cette surabondance est aussi en moindre quantité.

Ce que je dis ici de la nourriture ne doit pas s'entendre de la masse ni du volume des alimens, mais uniquement de la quantité des molécules organiques que contiennent ces alimens : c'est cette

(b) Le rangier *(c'est le renne)*, est une bête semblable au cerf, & a sa tête diverse, plus grande & chevillée ; il porte bien quatre-vingts cors, aucune fois moins, sa tête lui couvre le corps ; il a plus grande venaison que n'a un cerf en sa saison. *Voyez* la chasse du roi Phœbus, *imprimée à la suite de la* Vénerie de du Fouilloux. *Rouen, 1650, page 97.*

ſeule matière qui eſt vivante, active & productrice; le reſte n'eſt qu'un marc, qui peut être plus ou moins abondant ſans rien changer à l'animal. Et comme le lichen, qui eſt la nourriture ordinaire du renne eſt un aliment plus ſubſtantiel que les feuilles, les écorces ou les boutons des arbres dont le cerf ſe nourrit, il n'eſt pas étonnant qu'il y ait plus de ſurabondance de cette nourriture organique, & par conſéquent plus de bois & plus de venaiſon dans le renne que dans le cerf. Cependant il faut convenir que la matière organique qui forme le bois dans ces eſpèces d'animaux, n'eſt pas parfaitement dépouillée des parties brutes auxquelles elle étoit jointe, & qu'elle conſerve encore, après avoir paſſé par le corps de l'animal, des caractères de ſon premier état dans le végétal. Le bois du cerf pouſſe, croît & ſe compoſe comme le bois d'un arbre: ſa ſubſtance eſt peut-être moins oſſeuſe que ligneuſe; c'eſt, pour ainſi dire, un végétal greffé ſur un animal, & qui participe de la nature des deux, & forme une de ces nuances auxquelles la Nature

aboutit toujours dans les extrêmes, & dont elle se sert pour rapprocher les choses les plus éloignées.

Dans l'animal, comme nous l'avons dit (c), les os croissent par les deux extrémités à la fois; le point d'appui contre lequel s'exerce la puissance de leur extension en longueur, est dans le milieu de la longueur de l'os : cette partie du milieu est aussi la première formée, la première ossifiée, & les deux extrémités vont toujours en s'éloignant de la partie du milieu, & restent molles jusqu'à ce que l'os ait pris son entier accroissement dans cette dimension. Dans le végétal au contraire, le bois ne croît que par une seule de ses extrémités; le bouton qui se développe & qui doit former la branche, est attachée au vieux bois par l'extrémité inférieure, & c'est sur ce point d'appui que s'exerce la puissance de son extension en longueur. Cette différence si marquée entre la végétation des os des animaux & des parties solides des végétaux, ne se trouve point dans le bois qui

(c) Voyez l'article de la vieillesse & de la mort, dans le quatrième volume de cet ouvrage.

croît ſur la tête des cerfs ; au contraire, rien n'eſt plus ſemblable à l'accroiſſement du bois d'un arbre : le bois du cerf ne s'étend que par l'une de ſes extrémités, l'autre lui ſert de point d'appui ; il eſt d'abord tendre comme l'herbe, & ſe durcit enſuite comme le bois ; la peau qui s'étend & qui croît avec lui, eſt ſon écorce, & il s'en dépouille lorſqu'il a pris ſon entier accroiſſement ; tant qu'il croît, l'extrémité ſupérieure demeure toujours molle ; il ſe diviſe auſſi en plusieurs rameaux ; le mérain eſt l'arbre, les andouillers en ſont les branches ; en un mot, tout eſt ſemblable, tout eſt conforme dans le développement & dans l'accroiſſement de l'un & de l'autre, & dès-lors les molécules organiques qui conſtituent la ſubſtance vivante du bois de cerf, retiennent encore l'empreinte du végétal, parce qu'elles s'arrangent de la même façon que dans les végétaux. La matière domine donc ici ſur la forme : le cerf, qui n'habite que dans les bois, & qui ne ſe nourrit que des rejetons des arbres, prend une ſi forte teinture de bois, qu'il produit lui-même une eſpèce

de bois qui conserve assez les caractères de son origine pour qu'on ne puisse s'y méprendre ; & cet effet, quoique très-singulier, n'est cependant pas unique ; il dépend d'une cause générale que j'ai déjà eu occasion d'indiquer plus d'une fois dans cet ouvrage.

Ce qu'il y a de plus constant, de plus inaltérable dans la Nature, c'est l'empreinte ou le moule de chaque espèce, tant dans les animaux que dans les végétaux ; ce qu'il y a de plus variable & de plus corruptible, c'est la substance qui les compose. La matière en général, paroît être indifférente à recevoir telle ou telle forme, & capable de porter toutes les empreintes possibles : les molécules organiques, c'est-à-dire, les parties vivantes de cette matière, passent des végétaux aux animaux, sans destruction, sans altération, & forment également la substance vivante de l'herbe, du bois, de la chair & des os. Il paroît donc à cette première vue, que la matière ne peut jamais dominer sur la forme, & que quelque espèce de nourriture que prenne un animal, pourvu qu'il puisse

en tirer les molécules organiques qu'elle contient, & se les assimiler par la nutrition, cette nourriture ne pourra rien changer à sa forme, & n'aura d'autre effet que d'entretenir ou faire croître son corps en se modelant sur toutes les parties du moule intérieur, & en les pénétrant intimement : ce qui le prouve, c'est qu'en général les animaux qui ne vivent que d'herbe, qui paroît être une substance très-différente de celle de leur corps, tirent de cette herbe de quoi faire de la chair & du sang ; que même ils se nourrissent, croissent & grossissent autant & plus que les animaux qui ne vivent que de chair. Cependant en observant la Nature plus particulièrement, on s'apercevra que quelquefois ces molécules organiques ne s'assimilent pas parfaitement au moule intérieur, & que souvent la matière ne laisse pas d'influer sur la forme d'une manière assez sensible : la grandeur, par exemple, qui est un des attributs de la forme, varie dans chaque espèce suivant les différens climats ; la qualité, la quantité de la chair, qui sont d'autres attributs de la forme, varient suivant les différentes nourritures.

Cette matière organique que l'animal assimile à son corps par la nutrition, n'est donc pas absolument indifférente à recevoir telle ou telle modification, elle n'est pas absolument dépouillée de la forme qu'elle avoit auparavant, & elle retient quelques caractères de l'empreinte de son premier état; elle agit donc elle-même par sa propre forme sur celle du corps organisé qu'elle nourrit ; & quoique cette action soit presque insensible, que même cette puissance d'agir soit infiniment petite en comparaison de la force qui contraint cette matière nutritive à s'assimiler au moule qui la reçoit, il doit en résulter avec le temps des effets très-sensibles. Le cerf, qui n'habite que les forêts, & qui ne vit, pour ainsi dire que de bois, porte une espèce de bois, qui n'est qu'un résidu de cette nourriture : le castor qui habite les eaux, & qui se nourrit de poisson, porte une queue couverte d'écailles : la chair de la loutre & de la plupart des oiseaux de rivière est un aliment de carême, une espèce de chair de poisson. L'on peut donc présumer que des animaux auxquels

on ne donneroit jamais que la même espèce de nourriture, prendroient en assez peu de temps une teinture des qualités de cette nourriture, & que quelque forte que soit l'empreinte de la Nature, si l'on continuoit toujours à ne leur donner que le même aliment, il en résulteroit avec le temps une espèce de transformation par une assimilation toute contraire à la première; ce ne seroit plus la nourriture qui s'assimileroit en entier à la fotme de l'animal, mais l'animal qui s'assimileroit en partie à la forme de la nourriture, comme on le voit dans le bois du cerf & dans la queue du castor.

Le bois, dans le cerf, n'est donc qu'une partie accessoire, &, pour ainsi dire, étrangère à son corps, une production qui n'est regardée comme partie animale que parce qu'elle croît sur un animal, mais qui est vraiment végétale, puisqu'elle retient les caractères du végétal dont elle tire sa première origine, & que ce bois ressemble au bois des arbres par la manière dont il croît, dont il se développe, se ramifie, se durcit, se sèche & se sépare; car il tombe de lui-

même après avoir pris son entière solidité, & dès qu'il cesse de tirer de la nourriture, comme un fruit dont la pédicule se détache de la branche dans le temps de sa maturité : le nom même qu'on lui a donné dans notre langue, prouve bien qu'on a regardé cette production comme un bois, & non pas comme une corne, un os, une défense, une dent, &c. Et quoique cela me paroisse suffisamment indiqué, & même prouvé, par tout ce que je viens de dire, je ne dois pas oublier un fait cité par les Anciens. Aristote *(d)*, Théophraste *(e)*, Pline *(f)*, disent tous que l'on a vu du lierre s'attacher, pousser & croître sur le

(d) Captus jam cervus est, hederam suis enatam cornibus gerens viridem, quæ cornu adhuc tenello forte inserta, quasi ligno viridi coaluerit. Arist. Hist. anim. lib. IX, cap. V.

(e) Hedera in multis creatur, & quod mirabilius, visa est in cornibus cervi etiam aliquando. Commoror (inquit Jul. Scaliger apud Theophrastum) *virum accuratum cervi cornibus hærens hedera : quid enim et seminium detulit, &c.* lib. II, de Caus. Plant. cap. XXIII.

(f) In mollioribus cervorum cornibus hedera coalescit, dùm ex arborum attritu illa experiuntur. Plin. admirand. auditionibus.

bois des cerfs, lorsqu'il est encore tendre; si ce fait est vrai, & il seroit facile de s'en assurer par l'expérience, il prouveroit encore mieux l'analogie intime de ce bois avec le bois des arbres.

Non-seulement les cornes & les défenses des autres animaux sont d'une substance très-différente de celle du bois du cerf, mais leur développement, leur texture, leur accroissement & leur forme, tant extérieure qu'intérieure, n'ont rien de semblable ni même d'analogue au bois. Ces parties, comme les ongles, les cheveux, les crins, les plumes, les écailles, croissent à la vérité par une espèce de végétation, mais bien différente de la végétation du bois. Les cornes dans les bœufs, les chèvres, les gazelles, &c. sont creuses en dedans, au lieu que le bois du cerf est solide dans toute son épaisseur: la substance de ces cornes est la même que celle des ongles, des ergots, des écailles; celle du bois de cerf, au contraire, ressemble plus au bois qu'à toute autre substance. Toutes ces cornes creuses sont revêtues en dedans d'un perioste, & contiennent dans leur cavité

un os qui les soutient & leur sert de noyau ; elles ne tombent jamais, & elles croissent pendant toute la vie de l'animal, en sorte qu'on peut juger son âge par les nœuds ou cercles annuels de ses cornes. Au lieu de croître comme le bois du cerf, par leur extrémité supérieure, elles croissent au contraire comme les ongles, les plumes, les cheveux, par leur extrémité inférieure. Il en est de même des défenses de l'éléphant, de la vache marine, du sanglier & de tous les autres animaux, elles sont creuses en dedans, & elles ne croissent que par leur extrémité inférieure : ainsi, les cornes & les défenses n'ont pas plus de rapport que les ongles, le poil ou les plumes, avec le bois du cerf.

Toutes les végétations peuvent donc se réduire à trois espèces ; la première, où l'accroissement se fait par l'extrémité supérieure, comme dans les herbes, les plantes, les arbres, le bois du cerf & tous les autres végétaux ; la seconde, où l'accroissement se fait au contraire par l'extrémité inférieure, comme dans les cornes, les ongles, les ergots, le poil,

les cheveux, les plumes, les écailles, les défenses, les dents & les autres parties extérieures du corps des animaux; la troisième est celle où l'accroissement se fait à la fois par les deux extrémités, comme dans les os, les cartilages, les muscles, les tendons & les autres parties intérieures du corps des animaux, toutes trois n'ont pour cause matérielle que la surabondance de la nourriture organique, & pour effet que l'assimilation de cette nourriture au moule qui la reçoit. Ainsi, l'animal croît plus ou moins vîte à proportion de la quantité de cette nourriture, & lorsqu'il a pris la plus grande partie de son accroissement, elle se détermine vers les réservoirs séminaux, & cherche à se répandre au dehors, & à produire, au moyen de la copulation, d'autres êtres organisés. La différence qui se trouve entre les animaux qui, comme le cerf, ont un temps marqué pour le rut, & les autres animaux qui peuvent engendrer en tout temps, ne vient encore que de la manière dont ils se nourrissent. L'homme & les animaux domestiques, qui tous les jours

prennent à peu près une égale quantité de nourriture, ſouvent même trop abondante, peuvent engendrer en tout temps: le cerf au contraire, & la plupart des autres animaux ſauvages, qui ſouffrent pendant l'hiver une grande diſette, n'ont rien alors de ſurabondant, & ne ſont en état d'engendrer qu'après s'être refaits pendant l'été; & c'eſt auſſi immédiatement après cette ſaiſon que commence le rut, pendant lequel le cerf s'épuiſe ſi fort, qu'il reſte pendant tout l'hiver dans un état de langueur; ſa chair eſt même alors ſi dénuée de bonne ſubſtance, & ſon ſang eſt ſi fort appauvri, qu'il s'engendre des vers ſous ſa peau, leſquels augmentent encore ſa miſère, & ne tombent qu'au printemps lorſqu'il a repris, pour ainſi dire, une nouvelle vie par la nourriture active que lui fourniſſent les productions nouvelles de la terre.

Toute ſa vie ſe paſſe donc dans des alternatives de plénitude & d'inanition, d'embonpoint & de maigreur, de ſanté, pour ainſi dire, & de maladie, ſans que ces oppoſitions ſi marquées, & cet état

toujours excessif, altèrent sa constitution : il vit aussi long-temps que les autres animaux qui ne sont pas sujets à ces vicissitudes. Comme il est cinq ou six ans à croître, il vit aussi sept fois cinq ou six ans, c'est-à-dire, trente-cinq ou quatante ans *(g)*. Ce que l'on a débité sur la longue vie des cerfs, n'est appuyé sur aucun fondement ; ce n'est qu'un préjugé populaire, qui régnoit dès le temps d'Aristote : & ce philosophe dit avec raison *(h)*, que cela ne lui paroît pas vraisemblable, attendu que le temps de la gestation & celui de l'accroissement du jeune cerf n'indiquent rien moins qu'une très-longue vie. Cependant, malgré cette autorité, qui seule auroit dû suffire pour détruire ce préjugé, il s'est renouvelé dans des siècles d'ignorance par une histoire ou une fable que l'on a faite

(g) Pour moi, sans entrer dans aucune discussion à ce sujet, mon sentiment est que les cerfs ne peuvent vivre plus de quarante ans. *Nouveau Traité de la Vénerie, page 141.*

(h) *Vitâ esse perquam longâ hoc animal fertur, sed nihil certi ex iis quæ narrantur videmus : nec gestatio aut incrementum hinnuli ita evenit quasi vita esset prælonga.* Arist. Hist. animal. lib. VI. cap. 29.

d'un cerf qui fut pris par Charles VI, dans la forêt de Senlis, & qui portoit un collier sur lequel étoit écrit, *Cæsar hoc me donavit;* & l'on a mieux aimé supposer mille ans de vie à cet animal, & faire donner ce collier par un Empereur Romain, que de convenir que ce cerf pouvoit venir d'Allemagne, où les Empereurs ont dans tous les temps pris le nom de César.

La tête des cerfs va tous les ans en augmentant en grosseur & en hauteur, depuis la seconde année de leur vie jusqu'à la huitième; elle se soutient toujours belle & à peu près la même, pendant toute la vigueur de l'âge; mais lorsqu'ils deviennent vieux, leur tête décline aussi *. Il est rare que nos cerfs portent plus de vingt ou vingt-deux andouillers, lors même que leur tête est la plus belle; & ce nombre n'est rien moins que constant; car il arrive souvent que le même cerf aura dans une année un certain nombre d'andouillers, & que l'année suivante il en aura plus ou moins,

* Voyez la description de la tête du cerf dans les différens âges, *tom. XI de l'édition en trente-un volumes.*

ſelon qu'il aura eu plus ou moins de nourriture & de repos : & de même que la grandeur de la tête ou du bois du cerf dépend de la quantité de la nourriture, la qualité de ce même bois dépend auſſi de la différente qualité des nourritures ; il eſt comme le bois des forêts, grand, tendre & aſſez léger dans les pays humides & fertiles ; il eſt au contraire court, dur & peſant dans les pays ſecs & ſtériles.

Il en eſt de même encore de la grandeur & de la taille de ces animaux, elle eſt fort différente, ſelon les lieux qu'ils habitent : les cerfs de plaines, de vallées ou de collines abondantes en grains, ont le corps beaucoup plus grand & les jambes plus hautes que les cerfs des montagnes sèches, arides & pierreuſes ; ceux-ci ont le corps bas, court & trapu ; ils ne peuvent courir auſſi vîte, mais ils vont plus long-temps que les premiers ; ils ſont plus méchans, ils ont le poil plus long ſur le maſſacre ; leur tête eſt ordinairement baſſe & noire, à peu près comme un arbre rabougri, dont l'écorce eſt rembrunie, au lieu que la tête des

cerfs de plaines est haute & d'une couleur claire & rougeâtre comme le bois & l'écorce des arbres qui croissent en bon terrein. Ces petits cerfs trapus n'habitent guère les futaies, & se tiennent presque toujours dans les taillis, où ils peuvent se soustraire plus aisément à la poursuite des chiens : leur venaison est plus fine, & leur chair est de meilleur goût que celle des cerfs de plaine. Le cerf de Corse *(i)* paroît être le plus petit de tous ces cerfs de montagne, il n'a guère que la moitié de la hauteur des cerfs ordinaires ; c'est, pour ainsi dire, un basset parmi les cerfs ; il a le pelage brun *(k)*, le corps trapu, les jambes courtes. Et ce qui m'a convaincu que la grandeur & la taille des cerfs en général dépendoit absolument de la quantité & de la qualité de la nourriture, c'est qu'en ayant fait élever un chez moi, & l'ayant nourri largement pendant quatre ans, il étoit à cet âge beaucoup plus haut, plus gros, plus étoffé que les plus vieux cerfs de

(i) Voyez la planche du Cerf de Corse.

(k) *Pelage*, c'est la couleur du poil du cerf, du daim, du chevreuil.

mes bois, qui cependant ſont de la belle taille.

Le pelage le plus ordinaire pour le cerf eſt le fauve; cependant il ſe trouve, même en aſſez grand nombre, des cerfs bruns, & d'autres qui ſont roux; les cerfs blancs ſont bien plus rares, & ſemblent être des cerfs devenus domeſtiques, mais très-anciennement, car Ariſtote & Pline parlent des cerfs blancs, & il paroît qu'ils n'étoient pas alors plus communs qu'ils ne le ſont aujourd'hui. La couleur du bois, comme la couleur du poil, ſemble dépendre en particulier de l'âge & de la nature de l'animal, & en général de l'impreſſion de l'air: les jeunes cerfs ont le bois plus blanchâtre & moins teint que les vieux. Les cerfs dont le pelage eſt d'un fauve clair & délayé, ont ſouvent la tête pâle & mal teinte; ceux qui ſont d'un fauve vif, l'ont ordinairement rouge; & les bruns, ſur-tout ceux qui ont du poil noir ſur le cou, ont auſſi la tête noire. Il eſt vrai qu'à l'intérieur le bois de tous les cerfs eſt à peu près également blanc, mais ces bois diffèrent beaucoup les uns des autres en ſolidité, & par leur texture

plus ou moins serrée ; il y en a qui sont fort spongieux, & où même il se trouve des cavités assez grandes : cette différence dans la texture suffit pour qu'ils puissent se colorer différemment, & il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la sève des arbres pour produire cet effet, puisque nous voyons tous les jours l'ivoire le plus blanc jaunir ou brunir à l'air, quoiqu'il soit d'une matière bien plus compacte & moins poreuse que celle du bois du cerf.

Le cerf paroît avoir l'œil bon, l'odorat exquis, & l'oreille excellente. Lorsqu'il veut écouter, il lève la tête, dresse les oreilles, & alors il entend de fort loin : lorsqu'il sort dans un petit taillis ou dans quelqu'autre endroit à demi découvert, il s'arrête pour regarder de tous côtés, & cherche ensuite le dessous du vent pour sentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puisse l'inquiéter. Il est d'un naturel assez simple, & cependant il est curieux & rusé : lorsqu'on le siffle ou qu'on l'appelle de loin, il s'arrête tout court & regarde fixement & avec une espèce d'admiration les voitures, le bétail, les hommes ; &

s'ils n'ont ni arme, ni chiens, il continue à marcher d'assurance *(l)*, & passe son chemin fièrement & sans fuir : il paroît aussi écouter avec autant de tranquillité que de plaisir le chalumeau ou le flageolet des bergers, & les veneurs se servent quelquefois de cet artifice pour le rassurer. En général il craint beaucoup moins l'homme que les chiens, & ne prend de la défiance & de la ruse qu'à mesure & qu'autant qu'il aura été inquiété : il mange lentement, il choisit sa nourriture ; & lorsqu'il a viandé, il cherche à se reposer pour ruminer à loisir, mais il paroît que la rumination ne se fait pas avec autant de facilité que dans le bœuf ; ce n'est, pour ainsi dire, que par secousses que le cerf peut faire remonter l'herbe contenue dans son premier estomac. Cela vient de la longueur & de la direction du chemin qu'il faut que l'aliment parcoure : le bœuf a le cou court & droit, le cerf l'a long & arqué ; il faut donc beaucoup plus d'effort pour faire remonter l'aliment, & cet effort

(l) Marcher d'assurance, aller d'assurance, c'est lorsque le cerf va d'un pas réglé & tranquille.

se fait par une espèce de hoquet dont le mouvement se marque au dehors & dure pendant tout le temps de la rumination. Il a la voix d'autant plus forte, plus grosse & plus tremblante, qu'il est plus âgé; la biche a la voix plus foible & plus courte, elle ne rait pas d'amour, mais de crainte: le cerf rait d'une manière effroyable dans le temps du rut, il est alors si transporté, qu'il ne s'inquiète ni ne s'effraie de rien; on peut donc le surprendre aisément, & comme il est surchargé de venaison, il ne tient pas longtemps devant les chiens; mais il est dangereux aux abois, il se jette sur eux avec une espèce de fureur. Il ne boit guère en hiver, & encore moins au printemps, l'herbe tendre & chargée de rosée lui suffit; mais dans les chaleurs & les sécheresses de l'été, il va boire aux ruisseaux, aux mares, aux fontaines, & dans le temps du rut il est si fort échauffé, qu'il cherche l'eau par-tout, non-seulement pour appaiser sa soif brûlante, mais pour se baigner & se rafraîchir le corps. Il nage parfaitement bien, & plus légèrement alors que dans tout autre temps,

à cauſe de la venaiſon dont le volume eſt plus léger qu'un pareil volume d'eau : on en a vu traverſer de très-grandes rivières ; on prétend même qu'attirés par l'odeur des biches, les cerfs ſe jettent à la mer dans le temps du rut, & paſſent d'une île à une autre à des diſtances de pluſieurs lieues : ils ſautent encore plus légèrement qu'ils ne nagent, car lorſqu'ils ſont pourſuivis ils franchiſſent aiſément une haie, & même un palis d'une toiſe de hauteur. Leur nourriture eſt différente ſuivant les différentes ſaiſons ; en automne, après le rut, ils cherchent les boutons des arbuſtes verds, les fleurs de bruyères, les feuilles de ronces, &c. en hiver, lorſqu'il neige, ils pèlent les arbres & ſe nourriſſent d'écorces, de mouſſe, &c. & lorſqu'il fait un temps doux, ils vont viander dans les blés ; au commencement du printemps, ils cherchent les chattons des trembles, des marſaules, des coudriers, les fleurs & les boutons du cornouiller, &c. en été, ils ont de quoi choiſir, mais ils préfèrent les ſeigles à tous les autres grains, & la bourgenne à tous les autres bois. La

chair du faon eſt bonne à manger, celle de la biche & du daguet n'eſt pas abſolument mauvaiſe, mais celle des cerfs a toujours un goût déſagréable & fort: ce que cet animal a de plus utile, c'eſt ſon bois & ſa peau; on la prépare, & elle fait un cuir ſouple & très-durable: le bois s'emploie par les couteliers, les fourbiſſeurs, &c. & l'on en tire par la Chymie, des eſprits alkali-volatils, dont la Médecine fait un fréquent uſage.





LE CERF.

Benard dir.





LA BICHE.

B. dir.



B. dir.

LE CERF DE CORSE.

LE DAIM (a).

AUCUNE espèce n'est plus voisine d'une autre que l'espèce du daim l'est de celle du cerf ; cependant ces animaux, qui se ressemblent à tant d'égards, ne vont point ensemble, se fuient, ne se mêlent jamais, & ne forment par conséquent aucune race intermédiaire : il est même rare de trouver des daims

(a) Le Daim ; en Grec, Πρὸξ ; en Latin, *Dama* ; en Italien, *Daino* ; en Espagnol, *Daino*, *Corza* ; en Allemand, *Dam-Hirsch* ; en Anglois, *Fallow-Deer* ; en Suédois, *Dos*, *Dos-Hiort* ; en Polonois, *Lanii*.

Euryceros, Oppiani.

Platyceros, Plinii.

Dama vulgaris. Aldrov. *Quadr. bisulc.* p. 741.

Dama vulgaris sive recentiorum. Gesner. *Icon. anim. quadr. pag.* 51.

Cervus platyceros. Ray. *Synop. animal. quadr. pag.* 85.

Cervus cornibus ramosis compressis, summitatibus palmatis. Linn. *Syst. nat.*

Cervus palmatus, *Dama-cervus*. Klein. *Quadr. Hist. Nat. pag.* 25.

dans les pays qui sont peuplés de beaucoup de cerfs, à moins qu'on ne les y ait apportés; ils paroissent être d'une nature moins robuste & moins agreste que celle du cerf, ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts: on les élève dans des parcs où ils sont, pour ainsi dire, à demi domestiques. L'Angleterre est le pays de l'Europe où il y en a le plus, & l'on y fait grand cas de cette venaison: les chiens la préfèrent aussi à la chair de tous les autres animaux; & lorsqu'ils ont une fois mangé du daim, ils ont beaucoup de peine à garder le change sur le cerf ou sur le chevreuil. Il y a des daims aux environs de Paris, & dans quelques Provinces de France; il y en a en Espagne & en Allemagne; il y en a aussi en Amérique, qui peut-être y ont été transportés d'Europe: il semble que ce soit un animal des climats tempérés, car il n'y en a point en Russie, & l'on n'en trouve que très-rarement dans les forêts de Suède *(b)* & des autres pays du Nord.

Les cerfs sont bien plus généralement

(b) Lin. Fauna Suecica.

répandus, il y en a par-tout en Europe, même en Norvège, & dans tout le Nord, à l'exception peut-être de la Lapponie; on en trouve aussi beaucoup en Asie, sur-tout en Tartarie *(c)* & dans les provinces septentrionales de la Chine. On les retrouve en Amérique, car ceux du Canada *(d)* ne diffèrent des nôtres que par la hauteur du bois, par le nombre & par la direction des andouillers *(e)*, qui quelquefois n'est pas droite en avant comme dans les têtes de nos cerfs, mais qui retourne en arrière par une inflexion bien marquée, en sorte que la pointe de chaque andouiller regarde le mérain, & cette forme de tête n'est pas absolument particulière aux cerfs de Canada, car on trouve une pareille tête gravée

(c) Description de l'Inde, par Marc Paul, *livre I, page 38.* Lettres édifiantes, 26.me Recueil, *page 371.*

(d) Le cerf du Canada est absolument le même qu'en France. Description de la nouvelle France, par le Père Charlevoix, *tome III, page 129.*

(e) Voyez dans les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, par M. Perrault, la planche du cerf de Canada.

dans la Vénerie de du Fouilloux *(f)*, & le bois du cerf de Canada, que nous avons fait graver, a les andouillers droits, ce qui prouve assez que ce n'est qu'une variété qui se rencontre quelquefois dans les cerfs de tous les pays. Il en est de même de ces têtes qui ont au-dessus de l'empaumure un grand nombre d'andouillers en forme de couronne, que l'on ne trouve que très-rarement en France, & qui viennent, dit du Fouilloux *(g)*, du pays des Moscovites & d'Allemagne; ce n'est qu'une autre variété qui n'empêche pas que ces cerfs ne soient de la même espèce que les nôtres. En Canada, comme en France, la plupart des cerfs ont donc les andouillers droits; mais leur bois en général est plus grand & plus gros, parce qu'ils trouvent dans ces pays inhabités plus de nourriture & de repos que dans les pays peuplés de beaucoup d'hommes. Il y a de grands & de petits cerfs en Amérique

(f) Voyez la vénerie de Jacques du Fouilloux, *fol. 22, verso.*

(g) *Idem, fol. 20, verso.*

comme en Europe ; mais, quelque répandue que ſoit cette eſpèce, il ſemble cependant qu'elle ſoit bornée aux climats froids & tempérés : les cerfs du Mexique & des autres parties de l'Amérique méridionale ; ceux que l'on appelle *biches des bois*, & *biches des palétuviers* à Cayenne ; ceux que l'on appelle *cerfs du Gange*, & que l'on trouve dans les Mémoires dreſſés par M. Perrault, ſous le nom de *biches de Sardaigne* ; ceux enfin auxquels les voyageurs donnent le nom de *cerfs*, au cap de Bonne-eſpérance, en Guinée & dans les autres pays chauds, ne ſont pas de l'eſpèce de nos cerfs, comme on le verra dans l'hiſtoire particulière de chacun de ces animaux.

Et comme le daim eſt un animal moins ſauvage, plus délicat, &, pour ainſi dire, plus domeſtique que le cerf, il eſt auſſi ſujet à un plus grand nombre de variétés. Outre les daims communs & les daims blancs, l'on en connoît encore pluſieurs autres ; les daims d'Eſpagne, par exemple, qui ſont preſque auſſi grands que des cerfs, mais qui ont le cou moins gros & la couleur plus obſcure, avec la queue noirâtre, non

blanche par-deſſous, & plus longue que celle des daims communs; les daims de Virginie qui ſont preſqu'auſſi grands que ceux d'Eſpagne, & qui ſont remarquables par la grandeur du membre génital & la groſſeur des teſticules: d'autres qui ont le front comprimé, aplati entre les yeux, les oreilles & la queue plus longues que le daim commun, & qui ſont marqués d'une tache blanche ſur les ongles des pieds de derrière; d'autres qui ſont tachés ou rayés de blanc, de noir & de fauve-clair; & d'autres enfin qui ſont entièrement noirs: tous ont le bois plus veule, plus aplati, plus étendu en largeur; & à proportion plus garnis d'andouillers que celui du cerf; il eſt auſſi plus courbé en dedans, & il ſe termine par une large & longue empaumure, & quelquefois, lorſque leur tête eſt forte & bien nourrie, les plus grands andouillers ſe terminent eux-mêmes par une petite empaumure. Le daim commun a la queue plus longue que le cerf, & le pelage plus clair. La tête de tous les daims mue comme celle des cerfs, mais elle tombe plus tard; ils ſont à peu près le même temps à la

refaire, auſſi leur rut arrive quinze jours ou trois ſemaines après celui du cerf : les daims raient alors aſſez fréquemment, mais d'une voix baſſe & comme entrecoupée ; ils ne s'excèdent pas autant que le cerf, ni ne s'épuiſent par le rut ; ils ne s'écartent pas de leur pays pour aller chercher les femelles, cependant ils ſe les diſputent & ſe battent à outrance ; ils ſont portés à demeurer enſemble, ils ſe mettent en hardes, & reſtent preſque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs, lorſqu'ils ſe trouvent en grand nombre, ils forment ordinairement deux troupes qui ſont bien diſtinctes, bien ſéparées, & qui bientôt deviennent ennemies, parce qu'ils veulent également occuper le même endroit du parc : chacune de ces troupes a ſon chef qui marche le premier, & c'eſt le plus fort & le plus âgé ; les autres ſuivent, & tous ſe diſpoſent à combattre pour chaſſer l'autre troupe du bon pays. Ces combats ſont ſinguliers par la diſpoſition qui paroît y régner ; ils s'attaquent avec ordre, ſe battent avec courage, ſe ſoutiennent les uns les autres, & ne ſe croient pas vaincus par un ſeul échec, car le combat

ſe renouvelle tous les jours, juſqu'à ce que les plus forts chaſſent les plus foibles, & les relèguent dans le mauvais pays.

Ils aiment les terreins élevés & entrecoupés de petites collines : ils ne s'éloignent pas comme le cerf lorſqu'on les chaſſe, ils ne font que tourner, & cherchent ſeulement à ſe dérober des chiens par la ruſe & par le change ; cependant lorſqu'ils ſont preſſés, échauffés & épuiſés, ils ſe jettent à l'eau comme le cerf ; mais ils ne ſe haſardent pas à la traverſer dans une auſſi grande étendue ; ainſi, la chaſſe du daim & celle du cerf n'ont entre elles aucune différence eſſentielle. Les connoiſſances du daim ſont, en plus petit, les mêmes que celles du cerf ; les mêmes ruſes leur ſont communes, ſeulement elles ſont plus répétées par le daim : comme il eſt moins entreprenant, & qu'il ne ſe forlonge pas tant, il a plus ſouvent beſoin de s'accompagner, de revenir ſur ſes voies, &c. ce qui rend en général la chaſſe du daim plus ſujette aux inconvéniens que celle du cerf : d'ailleurs, comme il eſt plus petit & plus léger, ſes voies laiſſent ſur la terre, & aux portées, une impreſſion moins

moins forte & moins durable; ce qui fait que les chiens gardent moins le change, & qu'il est plus difficile de rapprocher lorsqu'on a un défaut à relever.

Le daim s'apprivoise très-aisément, il mange de beaucoup de choses que le cerf refuse; aussi conserve-t-il mieux sa venaison, car il ne paroît pas que le rut, suivi des hivers les plus rudes & les plus longs, le maigrisse & l'altère, il est presque dans le même état pendant toute l'année: il broute de plus près que le cerf, & c'est ce qui fait que le bois coupé par la dent du daim, repousse beaucoup plus difficilement que celui qui ne l'a été que par le cerf: les jeunes mangent plus vîte & plus avidement que les vieux: ils ruminent, ils cherchent les femelles dès la seconde année de leur vie, ils ne s'attachent pas à la même comme le chevreuil, mais ils en changent comme le cerf: la daine porte huit mois & quelques jours comme la biche, elle produit de même ordinairement un faon, quelquefois deux, & très-rarement trois; ils sont en état d'engendrer & de ptoduire depuis l'âge de deux ans jusqu'à quinze ou

ſeize ; enfin ils reſſemblent aux cerfs par preſque toutes les habitudes naturelles, & la plus grande différence qu'il y ait entre ces animaux, c'eſt dans la durée de la vie. Nous avons dit, d'après le témoignage des chaſſeurs, que les cerfs vivent trente-cinq ou quarante ans, & l'on nous a aſſuré que les daims ne vivent qu'environ vingt ans : comme ils ſont plus petits, il y a apparence que leur accroiſſement eſt encore plus prompt que celui du cerf ; car dans tous les animaux la durée de la vie eſt propottionnelle à celle de l'accroiſſement, & non pas au temps de la geſtation, comme on pourroit le croire, puiſqu'ici le temps de la geſtation eſt le même, & que dans d'autres eſpèces, comme celle du bœuf, on trouve que quoique le temps de la geſtation ſoit fort long, la vie n'en eſt pas moins courte ; par conſéquent on ne doit pas en meſurer la durée ſur celle du temps de la geſtation, mais uniquement ſur le temps de l'accroiſſement, à compter depuis la naiſſance juſqu'au développement preſque entier du corps de l'animal.

Tom. II.

Pl. 4. pag. 74.



LE DAIM.

B. dir.





LA DAINE

B. dir.

LE CHEVREUIL (a).

LE cerf, comme le plus noble des habitans des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies : le chevreuil, comme étant d'une eſpèce inférieure, ſe contente d'habiter ſous des

(a) Le Chevreuil, en Grec, Δορκὰς ; en Latin, *Capreolus*, *Capriolus* ; en Italien, *Capriolo* ; en Eſpagnol, *Zorlito*, *Cabronzillo montes* ; en Portugais, *Cabra montes* ; en Allemand, *Rehe* ; en Anglois, *Roe-Deer* ; en Suédois, *Ra-Diur* ; en Danois, *Raa-Diur* ; en Écoſſois, *Rohe-Buck.*

Dorcas, Ariſtotelis. *Caprea*, Plinii.

Capra, *Capreolus ſive Dorcas*, Geſner, *Icon. anim. quadr. pag.* 64.

Capriolus, Jonſton. *Hiſt. animal. quadr. tab.* 33.

Dorcas Scotiæ perfamiliaris, Charleton. *de different. animal. pag.* 9, 12.

Caprea, Plinii. *Capreolus vulgò*, *Cervulus ſilveſtris ſeptentrionalis noſtras*, Ray. *Synopſ. animal. quadr. pag.* 89.

Cervus cornibus ramoſis, *teretibus*, *erectis*. Linn.

Cervus minimus, *Capreolus*, *Cervulus Caprea*, *cornibus brevibus ramoſis*, *annuatim deciduis*. Klein. *Quadr*, *Hiſt. Nat. pag.* 24.

lambris plus bas, & se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis; mais s'il a moins de noblesse, moins de force, & beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité, & même plus de courage que le cerf *(b)*; il est plus gai, plus leste, plus éveillé; sa forme est plus arrondie, plus élégante, & sa figure plus agréable; ses yeux sur-tout sont plus beaux, plus brillans, & paroissent animés d'un sentiment plus vif; ses membres sont plus souples, ses mouvemens plus prestes, & il bondit, sans effort, avec autant de force que de légèreté. Sa robe est toujours propre, son poil net & lustré; il ne se roule jamais dans la fange comme le cerf; il ne se plaît que dans les pays les plus élevés, les plus secs, où l'air est le plus pur; il est encore plus rusé, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre; il a plus

(b) Lorsque les faons sont attaqués, le chevreuil qui les reconnoît pour être à lui, prend leur défense; & quoique ce soit un animal assez petit, il est assez fort pour battre un jeune cerf & le faire fuir. *Nouveau Traité de la Vénerie. Paris*, 1750, page 178.

de finesse, plus de ressources d'instinct. Car quoiqu'il ait le désavantage mortel de laisser après lui des impressions plus fortes, & qui donnent aux chiens plus d'ardeur & plus de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laisse pas de savoir se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa première course, & par ses détours multipliés; il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque; dès qu'il sent, au contraire, que les premiers efforts d'une suite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore, & lorsqu'il a confondu par ses mouvemens opposés la direction de l'aller avec celle du retour, lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, & se jetant à côté, il se met ventre à terre, & laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

Il diffère du cerf & du daim par le naturel, par le tempérament, par les mœurs; & aussi par presque toutes les habitudes de nature : au lieu de se mettre en hardes comme eux, & de marcher

par grandes troupes, il demeure en famille ; le père, la mère & les petits vont ensemble, & on ne les voit jamais s'associer avec des étrangers ; ils sont aussi constans dans leurs amours que le cerf l'est peu ; comme la chevrette produit ordinairement deux faons, l'un mâle & l'autre femelle, ces jeunes animaux, élevés, nourris ensemble, prennent une si forte affection l'un pour l'autre, qu'ils ne se quittent jamais, à moins que l'un des deux n'ait éprouvé l'injustice du sort, qui ne devroit jamais séparer ce qui s'aime ; & c'est attachement encore plutôt qu'amour, car quoiqu'ils soient toujours ensemble, ils ne ressentent les ardeurs du rut qu'une seule fois par an, & ce temps ne dure que quinze jours ; c'est à la fin d'octobre qu'il commence, & il finit avant le 15 de novembre. Ils ne sont point alors chargés, comme le cerf d'une venaison surabondante ; ils n'ont point d'odeur forte, point de fureur, rien en un mot qui les altère, & qui change leur état ; seulement ils ne souffrent pas que leurs faons restent avec eux pendant ce temps ; le père

les chasse, comme pour les obliger à céder leur place à d'autres qui vont venir, & à former eux-mêmes une nouvelle famille; cependant, après que le rut est fini, les faons reviennent auprès de leur mère, & ils y demeurent encore quelque temps, après quoi ils la quittent pour toujours, & vont tous deux s'établir à quelque distance des lieux où ils ont pris naissance.

La chevrette porte cinq mois & demi, elle met bas vers la fin d'avril, ou au commencement de mai. Les biches, comme nous l'avons dit, portent plus de huit mois, & cette différence seule suffiroit pour prouver que ces animaux sont d'une espèce assez éloignée pour ne pouvoir jamais se rapprocher, ni se mêler, ni produire ensemble une race intermédiaire: par ce rapport, aussi-bien que par la figure & par la taille, ils se rapprochent de l'espèce de la chèvre autant qu'ils s'éloignent de l'espèce du cerf; car la chèvre porte à peu près le même temps, & le chevreuil peut être regardé comme une chèvre sauvage, qui ne vivant que de bois, porte du bois

au lieu de cornes. La chevrette ſe ſépare du chevreuil lorſqu'elle veut mettre bas ; elle ſe recèle dans le plus fort du bois pour éviter le loup, qui eſt ſon plus dangereux ennemi. Au bout de dix ou douze jours les jeunes faons ont déjà pris aſſez de force pour la ſuivre : lorſqu'elle eſt menacée de quelque danger, elle les cache dans quelque endroit fourré, elle fait face, ſe laiſſe chaſſer pour eux ; mais tous ſes ſoins n'empêchent pas que les hommes, les chiens, les loups, ne les lui enlèvent ſouvent : c'eſt-là leur temps le plus critique, & celui de la grande deſtruction de cette eſpèce, qui n'eſt déjà pas trop commune : j'en ai la preuve par ma propre expérience. J'habite ſouvent une campagne dans un pays *(c)*, dont les chevreuils ont une grande réputation ; il n'y a point d'années qu'on ne m'apporte au printemps pluſieurs faons, les uns vivans, pris par les hommes, d'autres tués par les chiens ; en ſorte que ſans compter ceux que les loups dévorent, je vois qu'on en détruit plus dans le ſeul mois de mai, que dans le cours de tout

(c) A Montbard en Bourgogne.

le reste de l'année : & ce que j'ai remarqué depuis plus de vingt-cinq ans, c'est que comme s'il y avoit en tout un équilibre parfait entre les causes de destruction & de renouvellement, ils sont toujours, à très-peu près, en même nombre dans les mêmes cantons. Il n'est pas difficile de les compter, parce qu'ils ne sont nulle part bien nombreux, qu'ils marchent en famille, & que chaque famille habite séparément, ensorte que, par exemple, dans un taillis de cent arpens, il y en aura une famille, c'est-à-dire, trois, quatre ou cinq; car la chevrette, qui produit ordinairement deux faons, quelquefois n'en fait qu'un, & quelquefois en fait trois, quoique très-rarement. Dans un autre canton, qui sera du double plus étendu, il y en aura sept ou huit, c'est-à-dire deux familles; & j'ai observé que dans chaque canton cela se soutient toujours au même nombre, à l'exception des années où les hivers ont été trop rigoureux & les neiges abondantes & de longue durée; souvent alors la famille entière est détruite, mais dès l'année suivante il en revient une

autre, & les cantons qu'ils aiment de préférence, ſont toujours à peu près également peuplés. Cependant on prétend qu'en général le nombre en diminue, & il eſt vrai qu'il y a des provinces en France où l'on n'en trouve plus; que quoique communs en Écoſſe, il n'y en a point en Angleterre; qu'il n'y en a que peu en Italie; qu'ils ſont bien plus rares en Suède *(d)* qu'ils ne l'étoient autrefois, &c. mais cela pourroit venir, ou de la diminution des forêts, ou de l'effet de quelque grand hiver, comme celui de 1709, qui les fit preſque tous périr en Bourgogne, en ſorte qu'il s'eſt paſſé pluſieurs années avant que l'eſpèce ſe ſoit rétablie : d'ailleurs ils ne ſe plaiſent pas également dans tous les pays, puiſque dans le même pays ils affectent encore des lieux particuliers; ils aiment les collines ou les plaines élevées au-deſſus des montagnes; ils ne ſe tiennent pas dans la profondeur des forêts, ni dans le milieu des bois d'une vaſte étendue; ils occupent plus volontiers les pointes des bois qui ſont environnées de terres

(d) Lin. Faun. Suec.

labourables, les taillis clairs & en mauvais terrein, où croissent abondamment la bourgène, la ronce, &c.

Les faons restent avec leurs père & mère huit ou neuf mois en tout, & lorsqu'ils se sont séparés, c'est-à-dire, vers la fin de la première année de leur âge, leur première tête commence à paroître sous la forme de deux dagues beaucoup plus petites que celles du cerf, mais ce qui marque encore une grande différence entre ces animaux, c'est que le cerf ne met bas sa tête qu'au printemps, & ne la refait qu'en été, au lieu que le chevreuil la met bas à la fin de l'automne, & la refait pendant l'hiver. Plusieurs causes concourent à produire ces effets différens. Le cerf prend en été beaucoup de nourriture, il se charge d'une abondante venaison, ensuite il s'épuise par le rut au point qu'il lui faut tout l'hiver pour se rétablir & pour reprendre ses forces; loin donc qu'il y ait alors aucune surabondance, il y a disette & défaut de substance, & par conséquent sa tête ne peut pousser qu'au printemps, lorsqu'il a repris assez de

nourriture pour qu'il y en ait de superflue. Le chevreuil au contraire, qui ne s'épuise pas tant, n'a pas besoin d'autant de réparation ; & comme il n'est jamais chargé de venaison, qu'il est toujours presque le même, que le rut ne change rien à son état, il a dans tous les temps la même surabondance ; en sorte qu'en hiver même, & peu de temps après le rut, il met bas sa tête, & la refait. Ainsi, dans tous ces animaux, le superflu de la nourriture organique, avant de se déterminer vers les réservoirs séminaux, & de former la liqueur séminale, se porte vers la tête, & se manifeste à l'extérieur par la production du bois, de la même manière que dans l'homme le poil & la barbe annoncent & précèdent la liqueur séminale ; & il paroît que ces productions, qui sont, pour ainsi dire, végétales, sont formées d'une matière organique, surabondante, mais encore imparfaite & mêlée de parties brutes, puisqu'elles conservent dans leur accroissement & dans leur substance, les qualités du végétal ; au lieu que la liqueur séminale, dont la

production eſt plus tardive, eſt une matière purement organique, entièrement dépouillée des parties brutes, & parfaitement aſſimilée au corps de l'animal.

Lorſque le chevreuil a refait ſa tête, il touche au bois, comme le cerf, pour la dépouiller de la peau dont elle eſt revêtue, & c'eſt ordinairement dans le mois de mars, avant que les arbres commencent à pouſſer; ce n'eſt donc pas la sève du bois qui teint la tête du chevreuil: cependant elle devient brune à ceux qui ont le pelage brun, & jaune à ceux qui ſont roux, car il y a des chevreuils de ces deux pelages, & par conſéquent cette couleur du bois ne vient, comme je l'ai dit *(e)*, que de la nature de l'animal & de l'impreſſion de l'air. A la ſeconde tête, le chevreuil porte déjà deux ou trois andouillers ſur chaque côté; à la troiſième, il en a trois ou quatre; à la quatrième, quatre ou cinq, & il eſt bien rare d'en trouver qui en aient davantage: on reconnoît ſeulement qu'ils ſont vieux chevreuils,

(e) Voyez ci-devant l'hiſtoire du cerf.

à l'épaisseur du métain, à la largeur de la meule, à la grosseur des perlures, &c. Tant que leur tête est molle, elle est extrêmement sensible : j'ai été témoin d'un coup de fusil, dont la balle coupa net l'un des côtés du refait de la tête qui commençoit à pousser ; le chevreuil fut si fort étourdi du coup, qu'il tomba comme mort : le tireur qui en étoit près, se jeta dessus & le saisit par le pied, mais le chevreuil ayant repris tout d'un coup le sentiment & les forces, l'entraîna par terre à plus de trente pas dans le bois, quoique ce fût un homme très-vigoureux ; enfin ayant été achevé d'un coup de couteau, nous vîmes qu'il n'avoit eu d'autte blessure que le refait coupé par la balle. L'on sait d'ailleurs que les mouches sont une des plus grandes incommodités du cerf, lorsqu'il refait sa tête ; il se recèle alors dans le plus fort du bois où il y a le moins de mouches, parce qu'elles lui sont insupportables lorsqu'elles s'attachent à sa tête naissante ; ainsi, il y a une communication intime entre les parties molles de ce bois vivant, & tout le système nerveux du corps de

l'animal. Le chevreuil, qui n'a pas à craindre les mouches, parce qu'il refait ſa tête en hiver, ne ſe recèle pas, mais il marche avec précaution, & porte la tête baſſe pour ne pas toucher aux branches.

Dans le cerf, le daim & le chevreuil, l'os frontal a deux apophyſes ou éminences, ſur leſquelles porte le bois; ces deux éminences oſſeuſes commencent à pouſſer à cinq ou ſix mois, & prennent en peu de temps leur entier accroiſſement; & loin de continuer à s'élever davantage à meſure que l'animal avance en âge, elles s'abaiſſent & diminuent de hauteur chaque année; en ſorte que les meules, dans un vieux cerf ou dans un vieux chevreuil, appuient d'aſſez près ſur l'os frontal, dont les apophyſes ſont devenues fort larges & fort courtes : c'eſt même l'indice le plus ſûr pour reconnoître l'âge avancé dans tous ces animaux. Il me ſemble que l'on peut aiſément rendre raiſon de cet effet, qui d'abord paroît ſingulier, mais qui ceſſe de l'être ſi l'on fait attention que le bois qui porte ſur cette éminence, preſſe ce point d'appui pendant tout le temps de ſon

accroissement ; que par conséquent il le comprime avec une grande force tous les ans, pendant plusieurs mois : & comme cet os, quoique dur, ne l'est pas plus que les autres os, il ne peut manquer de céder un peu à la force qui le comprime, en sorte qu'il s'élargit, se rabaisse & s'aplatit toujours de plus en plus par cette même compression réitérée à chaque tête que forment ces animaux. Et c'est ce qui fait que quoique les meules & le mérain grossissent toujours, & d'autant plus que l'animal est plus âgé, la hauteur de la tête & le nombre des andouillers diminuent si fort, qu'à la fin, lorsqu'ils parviennent à un très-grand âge, ils n'ont plus que deux grosses dagues ou des têtes bizarres & contrefaites, dont le mérain est fort gros, & dont les andouillers sont très-petits.

Comme la chevrette ne porte que cinq mois & demi, & que l'accroissement du jeune chevreuil est plus prompt que celui du cerf, la durée de sa vie est plus courte, & je ne crois pas qu'elle s'étende à plus de douze ou quinze ans tout au plus. J'en ai élevé plusieurs, mais

je n'ai jamais pu les garder plus de cinq ou six ans ; ils sont très-délicats sur le choix de la nourriture ; ils ont besoin de mouvement, de beaucoup d'air, de beaucoup d'espace, & c'est ce qui fait qu'ils ne résistent que pendant les premières années de leur jeunesse aux inconvéniens de la vie domestique : il leur faut une femelle, & un parc de cent arpens, pour qu'ils soient à leur aise : on peut les apprivoiser, mais non pas les rendre obéissans, ni même familiers ; ils retiennent toujours quelque chose de leur naturel sauvage ; ils s'épouvantent aisément, & ils se précipitent contre les murailles avec tant de force, que souvent ils se cassent les jambes. Quelque privés qu'ils puissent être, il faut s'en défier ; les mâles sur-tout sont sujets à des caprices dangereux, à prendre certaines personnes en aversion ; & alors ils s'élancent & donnent des coups de tête assez forts pour renverser un homme, & ils le foulent encore avec les pieds lorsqu'ils l'ont renversé. Les chevreuils ne raient pas si fréquemment, ni d'un cri aussi fort que le cerf ; les jeunes ont

une petite voix, courte & plaintive, *mi.... mi*, par laquelle ils marquent le beſoin qu'ils ont de nourriture : ce ſon eſt aiſé à imiter, & la mère trompée par l'appeau arrive juſque ſous le fuſil du chaſſeur.

En hiver, les chevreuils ſe tiennent dans les taillis les plus fourrés, & ils vivent de ronces, de genêt, de bruyère & de chatons de coudrier, de marſaule, &c. Au printemps, ils vont dans les taillis plus clairs, & broutent les boutons & les feuilles naiſſantes de preſque tous les arbres : cette nourriture chaude fermente dans leur eſtomac, & les enivre de manière qu'il eſt alors très-aiſé de les ſurprendre ; ils ne ſavent où ils vont, ils ſortent même aſſez ſouvent hors du bois, & quelquefois ils approchent du bétail & des endroits habités. En été, ils reſtent dans les taillis élevés, & n'en ſortent que rarement pour aller boire à quelque fontaine, dans les grandes ſécheresses ; car pour peu que la roſée ſoit abondante, ou que les feuilles ſoient mouillées de la pluie, ils ſe paſſent de boire. Ils cherchent les nourritures les

plus fines, ils ne viandent pas avidement comme le cerf, ils ne broutent pas indifféremment toutes les herbes, ils mangent délicatement, & ils ne vont que rarement aux gagnages, parce qu'ils préfèrent la bourgène & la ronce aux grains & aux légumes.

La chair de ces animaux est, comme l'on sait, excellente à manger, cependant il y a beaucoup de choix à faire; la qualité dépend principalement du pays qu'ils habitent, & dans le meilleur pays il s'en trouve encore de bons & de mauvais, les bruns ont la chair plus fine que les roux; tous les chevreuils mâles qui ont passé deux ans, & que nous appelons vieux *Brocards*, sont durs & d'assez mauvais goût : les chevrettes, quoique du même âge, ou plus âgées, ont la chair plus tendre; celle des faons, lorsqu'ils sont trop jeunes, est mollasse, mais elle est parfaite lorsqu'ils ont un an ou dix-huit mois; ceux des pays de plaines & de vallées ne sont pas bons; ceux des terreins humides sont encore plus mauvais; ceux qu'on élève dans des

parcs ont peu de goût ; enfin il n'y a de bien bons chevreuils que ceux des pays secs & élevés, entrecoupés de collines, de bois, de terres labourables, de friches, où ils ont autant d'air, d'espace, de nourriture, & même de solitude, qu'il leur en faut ; car ceux qui ont été souvent inquiétés sont maigres, & ceux que l'on prend après qu'ils ont été courus ont la chair insipide & flétrie.

Cette espèce, qui est moins nombreuse que celle du cerf, & qui est même fort rare dans quelques parties de l'Europe, paroît être beaucoup plus abondante en Amérique. Ici nous n'en connoissons que deux variétés, les roux qui sont les plus gros, & les bruns qui ont une tache blanche au derrière, & qui sont les plus petits ; & comme il s'en trouve dans les pays septentrionaux aussi-bien que dans les contrées méridionales de l'Amérique, on doit présumer qu'ils diffèrent les uns des autres peut-être plus qu'ils ne diffèrent de ceux d'Europe : par exemple, ils sont extrêmement communs à la

Louiſiane *(c)*, & ils y ſont plus grands qu'en France; ils ſe retrouvent au Breſil, car l'animal que l'on appelle *Cujuacu-apara* ne diffère pas plus de notre chevreuil, que le cerf de Canada diffère de notre cerf; il y a ſeulement quelque différence dans la forme de leur bois, comme on peut le voir dans la planche du cerf de Canada, donnée par M. Pérault, & dans la *pl. XXXVII, fig. 1 & 2* *, où nous avons fait repréſenter deux bois de ces chevreuils du Breſil, que nous avons aiſément reconnus par la deſcription & la figure qu'en a données Piſon. « Il y a, dit-il *(d)*, au Breſil des eſpèces de chevreuils dont les uns n'ont point « de cornes & s'appellent *Cujuacu-été*, & « les autres ont des cornes & s'appellent «

(c) On fait auſſi beaucoup d'uſage, à la Louiſiane, de la chair de chevreuil: cet animal y eſt un peu plus grand qu'en Europe, & porte des cornes ſemblables à celles du cerf, mais il n'en a pas le poil ni la couleur; il ſert aux habitans ainſi que le mouton ailleurs. *Mém. ſur la Louiſiane*, par M. Dumont, *tome I, page 75.*

(d) Piſon. *Hiſt. Braſil. pag. 98*, où l'on en voit auſſi la figure.

* Voy. le *tome XII* de l'édition en trente-un volumes.

» *Cujuacu-apara :* ceux-ci, qui ont des
» cornes, ſont plus petits que les autres;
» les poils ſont luiſans, polis, mêlés
» de brun & de blanc, ſur-tout quand
» l'animal eſt jeune, car le blanc s'efface
» avec l'âge. Le pied eſt diviſé en deux
» ongles noirs, ſur chacun deſquels il
» y en a un plus petit qui eſt comme
» ſuperpoſé; la queue courte, les yeux
» grands & noirs, les narines ouvertes, les
» cornes médiocres, à trois branches, &
» qui tombent tous les ans; les femelles
» portent cinq ou ſix mois : on peut les
» apprivoiſer, &c. Marcgrave ajoute que
» l'*Apara* a des cornes à trois branches,
» & que la branche inférieure de ces
» cornes eſt la plus longue, & ſe diviſe
en deux ». L'on voit bien par ces deſcriptions, que l'*Apara* n'eſt qu'une variété de l'eſpèce de nos chevreuils, & Ray ſoupçonne *(e)* que le *Cujuacu-été* n'eſt pas d'une eſpèce différente de celle du *Cujuacu-apara*, & que celui-ci eſt le mâle, & l'autre la femelle. Je ſerois tout-à-fait de ſon avis, ſi Piſon ne diſoit pas précisément que ceux qui ont des

(e) Ray, *Synopſ. animal. quadr. pag.* 90.



LE CHEVREUIL.

B. dir.



LA CHEVRETTE. B. dir.

cornes ſont plus petits que les autres : il ne me paroît pas probable que les femelles ſoient plus groſſes que les mâles, dans cette eſpèce, au Breſil, puiſqu'ici elles ſont plus petites. Ainſi, en même temps que nous croyons que le *Cujuacu-apara* n'eſt qu'une variété de notre chevreuil, à laquelle on doit même rapporter le *Capreolus marinus* de Jonſton, nous ne déciderons rien ſur ce que peut être le *Cujuacu-été*, juſqu'à ce que nous en ſoyons mieux informés.



LE LIÈVRE (a).

LES espèces d'animaux les plus nom-breuses ne sont pas les plus utiles; rie n'est même plus nuisible que cette mu titude de rats, de mulots, de saute relles, des chenilles, & de tant d'autr insectes dont il semble que la Natu permette & souffre, plutôt qu'elle l'ordonne, la trop nombreuse multipli cation. Mais l'espèce du lièvre & cell du lapin ont pour nous le double avan tage du nombre & de l'utilité; les lièvre sont universellement & très-abondammen

(a) Le Lièvre; en Grec, Λαγὼς; Latin, *Lepus quasi Levipes*; Italien, *Lepre*; Espagnol, *Liebre*; Portugais, *Lebre*; Allemand, *Hase*; Anglois, *Hare*; Suédois, *Hare*; Hollandois, *Hase*; Polonois, *Sajonc*; Esclavon, *Saiz*; Russien, *Zaïtza*; Arabe, *Ernab*, *Harneb*, *Arneph*; Turc, *Tausan*; Persan, *Kargos*; au Bresil, *Thabiti*; dans l'Amérique septentrionale, *Soutanda*.

Lepus, Ray, *Synops. animal. quadr. pag.* 204.

Lepus caudâ abruptâ, pupillis atris. Linnæus.

Lepus vulgaris, cinereus, cujus venatio animum exhi larat. Klein, *quadr. hist. nat. pag.* 51.

répandus

répandus dans tous les climats de la terre : les lapins, quoiqu'originaires de climats particuliers, multiplient si prodigieusement dans presque tous les lieux où l'on veut les transporter, qu'il n'est plus possible de les détruire, & qu'il faut même employer beaucoup d'art pour en diminuer la quantité, quelquefois incommode.

Lorsqu'on réfléchit donc sur cette fécondité sans bornes donnée à chaque espèce, sur le produit innombrable qui doit en résulter, sur la prompte & prodigieuse multiplication de certains animaux qui pullulent tout-à-coup, & viennent par milliers désoler les campagnes & ravager la terre, on est étonné qu'ils n'envahissent pas la Nature, on craint qu'ils ne l'oppriment par le nombre, & qu'après avoir dévoré sa substance, ils ne pétissent eux-mêmes qu'avec elle.

L'on voit en effet avec effroi arriver ces nuages épais, ces phalanges ailées d'insectes affamés, qui semblent menacer le globe entier, & qui se rabattant sur les plaines fécondes de l'Égypte, de la Pologne ou de l'Inde, détruisent en un

instant les travaux, les espérances de tout un peuple, & n'épargnant ni les grains, ni les fruits, ni les herbes, ni les racines, ni les feuilles, dépouillent la terre de sa verdure, & changent en un désert aride les plus riches contrées. L'on voit descendre des montagnes du Nord des rats en multitude innombrable, qui, comme un déluge, ou plutôt un débordement de substance vivante, viennent inonder les plaines, se répandent jusque dans les provinces du Midi, & après avoir détruit sur leur passage tout ce qui vit ou végète, finissent par infecter la terre & l'air de leurs cadavres. L'on voit dans les pays méridionaux sortir tout-à-coup du désert des myriades de fourmies, lesquelles, comme un torrent dont la source seroit intarissable, arrivent en colonnes pressées, se succèdent, se renouvellent sans cesse, s'emparent de tous les lieux habités, en chassent les animaux & les hommes, & ne se retirent qu'après une dévastation générale. Et dans les temps où l'homme, encore à demi sauvage, étoit, comme les animaux, sujet à toutes les loix,

même aux excès de la Nature, n'a-t-on pas vu de ces débordemens de l'eſpèce humaine, des Normards, des Alains, des Huns, des Goths, des peuples, ou plutôt des peuplades d'animaux à face humaine, ſans domicile & ſans nom, ſortir tout-à-coup de leurs antres, marcher par troupeaux effrénés, tout opprimer ſans autre force que le nombre, ravager les cités, renverſer les empires, & après avoir détruit les nations & dévaſté la Terre, finir par la repeupler d'hommes auſſi nouveaux & plus barbares qu'eux?

Ces grands évènemens, ces époques ſi marquées dans l'hiſtoire du genre humain, ne ſont cependant que de légères viciſſitudes dans le cours ordinaire de la Nature vivante; il eſt en général toujours conſtant, toujours le même; ſon mouvement, toujours réglé, roule ſur deux pivots inébranlables, l'un la fécondité ſans bornes donnée à toutes les eſpèces, l'autre les obſtacles ſans nombre qui réduiſent le produit de cette fécondité à une meſure déterminée, & ne laiſſent en tout temps qu'à peu près la

même quantité d'individus dans chaque espèce. Et comme ces animaux en multitude innombrable, qui paroissent tout-à-coup, disparoissent de même, & que le fonds de ces espèces n'en est point augmenté, celui de l'espèce humaine demeure aussi toujours le même ; les variations en sont seulement un peu plus lentes, parce que la vie de l'homme étant plus longue que celle de ces petits animaux, il est nécessaire que les alternatives d'augmentation & de diminution se préparent de plus loin & ne s'achèvent qu'en plus de temps ; & ce temps même n'est qu'un instant dans la durée, un moment dans la suite des siècles, qui nous frappe plus que les autres, parce qu'il a été accompagné d'horreur & de destruction ; car, à prendre la terre entière & l'espèce humaine en général, la quantité des hommes doit, comme celle des animaux, être en tout temps à très-peu près la même, puisqu'elle dépend de l'équilibre des causes physiques ; équilibre auquel tout est parvenu depuis long temps, & que les efforts des hommes non plus que toutes les circonstances

morales, ne peuvent rompre, ces circonſtances dependant elles-mêmes de ces cauſes phyſiques dont elles ne ſont que des effets particuliers. Quelque ſoin que l'homme puiſſe prendre de ſon eſpèce, il ne la rendra jamais plus abondante en un lieu, que pour la détruire ou la diminuer dans un autre. Lorſqu'une portion de la Terre eſt ſurchargée d'hommes, ils ſe diſperſent, ils ſe répandent, ils ſe détruiſent, & il s'établit en même temps des loix & des uſages qui ſouvent ne previennent que trop cet excès de mulriplication. Dans les climats exceſſivement féconds, comme à la Chine, en Égypte, en Guinée, on relègue, on mutile, on vend, on noie les enfans; ici on les condamne à un célibat perpétuel. Ceux qui exiſtent, s'arrogent aiſément des droits ſur ceux qui n'exiſtent pas; comme êtes néceſſaires, ils anéantiſſent les êtres contingens, ils ſuppriment pour leur aiſance, pour leur commodité, les générations futures. Il ſe fait ſur les hommes, ſans qu'on s'en aperçoive, ce qui ſe fait ſur les animaux, on les ſoigne, on les multiplie, on les

néglige, on les détruit ſelon le beſoin, les avantages, l'incommodité, les déſagrémens qui en réſultent ; & comme tous ces effets moraux dépendent eux-mêmes des cauſes phyſiques, qui, depuis que la Terre a pris ſa conſiſtance, ſont dans un état fixe & dans un équilibre permanent, il paroît que pour l'homme comme pour les animaux, le nombre d'individus dans l'eſpèce ne peut qu'être conſtant. Au reſte, cet état fixe & ce nombre conſtant ne ſont pas des quantités abſolues ; toutes les cauſes phyſiques & morales, tous les effets qui en réſultent, ſont compris & balancent entre certaines limites plus ou moins étendues, mais jamais aſſez grandes pour que l'équilibre ſe rompe. Comme tout eſt en mouvement dans l'Univers, & que toutes les forces répandues dans la matière agiſſent les unes contre les autres & ſe contrebalancent, tout ſe fait par des eſpèces d'oſcillations, dont les points milieux ſont ceux auxquels nous rapportons le cours ordinaire de la Nature, & dont les points extrêmes en ſont les périodes le plus éloignées. En effet, tant

dans les animaux que dans les végétaux, l'excès de la multiplication est ordinairement suivi de la stérilité; l'abondance & la disette se présentent tour à tour, & souvent se suivent de si près, que l'on pourroit juger de la production d'une année par le produit de celle qui la précède. Les pommiers, les pruniers, les chênes, les hêtres & la plupart des autres arbres fruitiers & forestiers, ne portent abondamment que de deux années l'une; les chenilles, les hannetons, les mulots & plusieurs autres animaux, qui, dans de certaines années, se multiplient à l'excès, ne paroissent qu'en petit nombre l'année suivante. Que deviendroient en effet tous les biens de la Terre, que deviendroient les animaux utiles, & l'homme lui-même, si dans ces années excessives chacun de ces insectes se reproduisoit pour l'année suivante par une génération proportionnelle à leur nombre! Mais non, les causes de destruction, d'anéantissement & de stérilité suivent immédiatement celles de la trop grande multiplication, & indépendamment de la contagion, suite nécessaire des trop grands amas de

toute matière vivante dans un même lieu, il y a dans chaque espèce des causes particulières de mort & de destruction, que nous indiquerons dans la suite, & qui seules suffisent pour compenser les excès des générations précédentes.

Au reste, je le répète encore, ceci ne doit pas être pris dans un sens absolu, ni même strict, sur-tout pour les espèces qui ne sont pas abandonnées en entier à la Nature seule : celles dont l'homme prend soin, à commencer par la sienne, sont plus abondantes qu'elles ne le seroient sans ces soins ; mais comme ces soins ont eux-mêmes des limites, l'augmentation qui en résulte est aussi limitée & fixée depuis long-temps par des bornes immuables ; & quoique dans les pays policés l'espèce de l'homme & celles de tous les animaux utiles soient plus nombreuses que dans les autres climats, elles ne le sont jamais à l'excès, parce que la même Puissance qui les fait naître, les détruit dès qu'elles deviennent incommodes.

Dans les cantons conservés pour le

plaiſir de la chaſſe, on tue quelquefois quatre ou cinq cents lièvres dans une ſeule battue. Ces animaux multiplient beaucoup, ils ſont en état d'engendrer en tout temps, & dès la première année de leur vie; les femelles ne portent que trente ou trente-un jours, elles produiſent trois ou quatre petits, & dès qu'elles ont mis bas, elles reçoivent le mâle; elles le reçoivent auſſi lorſqu'elles ſont pleines, & par la conformation particulière de leurs parties génitales il y a ſouvent ſuperfétation; car le vagin & le corps de la matrice ſont continus, & il n'y a point d'orifice ni de col de matrice comme dans les autres animaux, mais les cornes de la matrice ont chacune un orifice qui déborde dans le vagin, & qui ſe dilate dans l'accouchement; ainſi, ces deux cornes ſont deux matrices diſtinctes, ſéparées & qui peuvent agir indépendamment l'une de l'autre, en ſorte que les femelles dans cette eſpèce peuvent concevoir & accoucher en différens temps par chacune de ces matrices; & par conſéquent les ſuperfétations doivent être auſſi fréquentes dans

ces animaux, qu'elles sont rares dans ceux qui n'ont pas ce double organe.

Ces femelles peuvent donc être en chaleur & pleines en tout temps, & ce qui prouve assez qu'elles sont aussi lascives que fécondes, c'est une autre singularité dans leur conformation; elles ont le gland du clitoris proéminent, & presque aussi gros que le gland de la verge du mâle; & comme la vulve n'est presque pas apparente, & que d'ailleurs les mâles n'ont au dehors ni bourses ni testicules dans leur jeunesse, il est souvent assez difficile de distinguer le mâle de la femelle. C'est aussi ce qui a fait dire que dans les lièvres il y avoit beaucoup d'hermaphrodites, que les mâles produisoient quelquefois des petits comme les femelles, qu'il y en avoit qui étoient tour à tour mâles & femelles, & qui en faisoient alternativement les fonctions, parce qu'en effet ces femelles, souvent plus ardentes que les mâles, les couvrent avant d'en être couvertes, & que d'ailleurs elles leur ressemblent si fort à l'extérieur, qu'à moins d'y regarder de très-près, on prend la femelle pour le mâle, ou le mâle pour la femelle.

Les petits ont les yeux ouverts en naiſſant, la mère les alaite pendant vingt jours, après quoi ils s'en ſéparent & trouvent eux-mêmes leur nourriture : ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres, ni du lieu où ils ſont nés ; cependant ils vivent ſolitairement, & ſe forment chacun un gîte à une petite diſtance, comme de ſoixante ou quatre-vingts pas ; ainſi, lorſqu'on trouve un jeune levraut dans un endroit, on eſt preſque ſûr d'en trouver encore un ou deux autres aux environs. Ils paiſſent pendant la nuit plutôt que pendant le jour, ils ſe nourriſſent d'herbes, de racines, de feuilles, de fruits, de graines, & préfèrent les plantes dont la ſève eſt laiteuſe ; ils rongent même l'écorce des arbres pendant l'hiver, & il n'y a guère que l'aune & le tilleul auxquels ils ne touchent pas. Lorſqu'on en élève, on les nourrit avec de la laitue & des légumes, mais la chair de ces lièvres nourris eſt toujours de mauvais goût.

Ils dorment ou ſe repoſent au gîte pendant le jour, & ne vivent, pour ainſi dire, que la nuit ; c'eſt pendant la nuit

qu'ils se promènent, qu'ils mangent & qu'ils s'accouplent : on les voit au clair de la lune jouer ensemble, sauter & courir les uns après les autres ; mais le moindre mouvement, le bruit d'une feuille qui tombe, suffit pour les troubler ; ils fuient, & fuient chacun d'un côté différent.

Quelques auteurs ont assuré que les lièvres ruminent, cependant je ne crois pas cette opinion fondée, puisqu'ils n'ont qu'un estomac, & que la conformation des estomacs & des autres intestins est toute différente dans les animaux ruminans, le cœcum de ces animaux est petit, celui du lièvre est extrêmement ample, & si l'on ajoute à la capacité de son estomac celle de ce grand cœcum, on concevra aisément que pouvant prendre un grand volume d'alimens, cet animal peut vivre d'herbes seules, comme le cheval & l'âne, qui ont aussi un grand cœcum, qui n'ont de même qu'un estomac, & qui par conséquent ne peuvent ruminer.

Les lièvres dorment beaucoup, & dorment les yeux ouverts ; ils n'ont pas de cils aux paupières, & ils paroissent avoir les yeux mauvais ; ils ont, comme

par dédommagement, l'ouïe très-fine, & l'oreille d'une grandeur démesurée, relativement à celle de leur corps; ils remuent ces longues oreilles avec une extrême facilité, ils s'en servent comme de gouvernail pour se diriger dans leur course, qui est si rapide, qu'ils devancent aisément tous les autres animaux. Comme ils ont les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, il leur est plus commode de courir en montant qu'en descendant; aussi, lorsqu'ils sont poursuivis, commencent-ils toujours par gagner la montagne: leur mouvement dans leur course est une espèce de galop, une suite de sauts très-prestes & très-pressés; ils marchent sans faire aucun bruit, parce qu'ils ont les pieds couverts & garnis de poils, même par-dessous; ce sont aussi peut-être les seuls animaux qui aient des poils au dedans de la bouche.

Les lièvres ne vivent que sept ou huit ans au plus *(b)*, & la durée de la vie est, comme dans les autres animaux, propor-

(b) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. *Paris*, 1614, *fol.* 65, *recto.*

tionnelle au temps de l'entier développement du corps; ils prennent presque tout leur accroissement en un an, & vivent environ sept fois un an; on prétend seulement que les mâles vivent plus long-temps que les femelles, mais je doute que cette observation soit fondée. Ils passent leur vie dans la solitude & dans le silence, & l'on n'entend leurs voix que quand on les saisit avec force, qu'on les tourmente & qu'on les blesse : ce n'est point un cri aigre, mais une voix assez forte, dont le son est presque semblable à celui de la voix humaine. Ils ne sont pas aussi sauvages que leurs habitudes & leurs mœurs paroissent l'indiquer; ils sont doux & susceptibles d'une espèce d'éducation, on les apprivoise aisément, ils deviennent même caressans, mais ils ne s'attachent jamais assez pour pouvoir devenir animaux domestiques; car ceux mêmes qui ont été pris tout petits & élevés dans la maison, dès qu'ils en trouvent l'occasion, se mettent en liberté & s'enfuient à la campagne. Comme ils ont l'oreille bonne, qu'ils s'asseient volontiers sur leurs pattes de derrière, &

qu'il se servent de celles de devant comme de bras, on en a vu qu'on avoit dressés à battre du tambour, à gesticuler en cadence, &c.

En général, le lièvre ne manque pas d'instinct pour sa propre conservation, ni de sagacité pour échapper à ses ennemis; il se forme un gîte, il choisit en hiver les lieux exposés au midi, & en été il se loge au nord; il se cache pour n'être pa vu, entre des mottes qui sont de la couleur de son poil, « J'ai vu, dit du Fouilloux *(c)*, un lièvre si malicieux, « que depuis qu'il oyoit la trompe il se « levoit du gîte, & eût-il été à un quart « de lieue de là, il s'en alloit nager en « un étang, se relaissant au milieu d'icelui » sur des joncs sans être aucunement « chassé des chiens. J'ai vu courir un « lièvre bien deux heures devant les « chiens, qui, après avoir couru, venoit « pousser un autre & se mettoit en son « gîte. J'en ai vu d'autres qui nageoient « deux ou trois étangs, dont le moindre « avoit quatre-vingts pas de large. J'en « ai vu d'autres qui, après avoir été bien «

(c) Fol. 64 *verso*, & 65 *recto*.

» courus l'eſpace de deux heures, entroient
» par-deſſous la porte d'un teƈt à brebis
» & ſe relaiſſoient parmi le bétail. J'en
» ai vu, quand les chiens les couroient,
» qui s'alloient mettre parmi un troupeau
» de brebis qui paſſoit par les champs,
» ne les voulant abandonner ne laiſſer.
» J'en ai vu d'autres qui, quand ils oyoient
» les chiens courans, ſe cachoient en
» terre. J'en ai vu d'autres qui alloient
» par un côté de haie & retournoient
» par l'autre, en ſorte qu'il n'y avoit que
» l'épaiſſeur de la haie entre les chiens
» & le lièvre. J'en ai vu d'autres qui,
» quand ils avoient couru une demi-
» heure, s'en alloient monter ſur une
» vieille muraille de ſix pieds de haut,
» & s'alloient relaiſſer en un pertuis de
» chauffant couvert de lierre. J'en ai
» vu d'autres qui nageoient une rivière
» qui pouvoit avoir huit pas de large, &
» la paſſoient & repaſſoient en longueur
» de deux cents pas, plus de vingt fois
devant moi ». Mais ce ſont-là ſans doute
les plus grands efforts de leur inſtinƈt;
car leurs ruſes ordinaires ſont moins fines
& moins recherchées, ils ſe contentent,

lorſqu'ils ſont lancés & pourſuivis, de courir rapidement, & enſuite de tourner & retourner ſur leurs pas; ils ne dirigent pas leur courſe contre le vent, mais du côté oppoſé; les femelles ne s'éloignent pas tant que les mâles & tournoyent davantage. En général, tous les lièvres qui ſont nés dans le lieu même où on les chaſſe ne s'en écartent guère, ils reviennent au gîte, & ſi on les chaſſe deux jours de ſuite, ils font le lendemain les mêmes tours & détours qu'ils ont fait la veille. Lorſqu'un lièvre va droit & s'éloigne beaucoup du lieu où il a été lancé, c'eſt une preuve qu'il eſt étranger, & qu'il n'étoit en ce lieu qu'en paſſant. Il vient en effet, ſur-tout dans le temps le plus marqué du rut, qui eſt aux mois de janvier, de février & de mars, des lièvres mâles, qui manquant de femelles en leur pays, font pluſieurs lieues pour en trouver & s'arrêtent auprès d'elles, mais dès qu'ils ſont lancés par les chiens, ils regagnent leur pays natal & ne reviennent pas. Les femelles ne ſortent jamais, elles ſont plus groſſes que les mâles, & cependant elles ont moins de force &

d'agilité, & plus de timidité, car elles n'attendent pas au gîte les chiens de si près que les mâles, & elles multiplient davantage leuts ruses & leurs détours : elles sont aussi plus délicates & plus susceptibles des impressions de l'air, elles craignent l'eau & la rosée, au lieu que parmi les mâles il s'en trouve plusieurs qu'on appelle *lièvres ladres*, qui cherchent les eaux, & se font chasser dans les étangs, les marais & autres lieux fangeux. Ces lièvres ladres ont la chair de fort mauvais goût, & en général tous les lièvres qui habitent les plaines basses ou les vallées ont la chair insipide & blanchâtre, au lieu que dans les pays de collines élevées ou de plaines en montagne, où le serpolet & les autres herbes fines abondent, les levrauts, & même les vieux lièvres, sont excellens au goût. On remarque seulement que ceux qui habitent le fond des bois dans ces mêmes pays, ne sont pas à beaucoup près aussi bons que ceux qui en habitent les lisières, ou qui se tiennent dans les champs & dans les vignes, & que les femelles ont toujours la chair plus délicate que les mâle

La nature du terroir influe ſur ces animaux comme ſur tous les autres : les lièvres de montagnes ſont plus grands & plus gros que les lièvres de plaine, ils ſont auſſi de couleur différente ; ceux de montagnes ſont plus bruns ſur le corps, & ont plus de blanc ſous le cou que ceux de plaine, qui ſont preſque rouges. Dans les hautes montagnes & dans les pays du Nord, ils deviennent blancs pendant l'hiver, & reprennent en été leur couleut ordinaire ; il n'y en a que quelques-uns, & ce ſont peut-être les plus vieux, qui reſtent toujours blancs, car tous le deviennent plus ou moins en vieilliſſant. Les lièvres des pays chauds, d'Italie, d'Eſpagne, de Barbarie, ſont plus petits que ceux de France & des autres pays plus ſeptentrionaux : ſelon Ariſtote, ils étoient auſſi plus petits en Égypte qu'en Grèce. Ils ſont également répandus dans tous ces climats : il y en a beaucoup en Suède, en Danemarck, en Pologne, en Moſcovie ; beaucoup en France, en Angleterre, en Allemagne ; beaucoup en Barbarie, en Égypte, dans les îles de l'Archipel,

sur-tout à Délos *(d)*, aujourd'hui Idilis; qui fut appelée par les anciens Grecs, *Lagia*, à cause du grand nombre de lièvres qu'on y trouvoit. Enfin il y en a aussi beaucoup en Lapponie *(e)*, où ils sont blancs pendant dix mois de l'année, & ne reprennent leur couleur fauve que pendant les deux mois les plus chauds de l'été. Il paroît donc que les climats leur sont à peu près égaux; cependant on remarque qu'il y a moins de lièvres en Orient qu'en Europe, & peu ou point dans l'Amérique méridionale, quoiqu'il y en ait en Virginie, en Canada *(f)*, & jusque dans les terres qui avoisinent la baie de Hudson *(g)* & le détroit de

(d) Voyez la description des îles de l'Archipel, par Daper. *Amsterdam*, *1730*, *page 375*.

(e) Voyez les œuvres de Regnard. *Paris*, *1742*; *tome I*, *page 180*. Il genio vagante. *Parma*, *1691*; *tome II*, *page 46*. Voyages de la Martinière. *Paris*, *1671*, *page 74*.

(f) Voyez la relation de la Gaspésie, par le P. le Clercq. *Paris*, *1691*, *pages 488*, *489*, *491*, *492*.

(g) Voyez le voyage de Robert Lade. *Paris*, *1744*, *tome II*, *page 317*; & la suite des voyages de Dampier, *tome V*, *page 167*.

Magellan ; mais ces lièvres de l'Amérique ſeptentrionale ſont peut-être d'une eſpèce différente de celle de nos lièvres, car les voyageurs diſent que non-ſeulement ils ſont beaucoup plus gros, mais que leur chair eſt blanche & d'un goût tout différent de celui de la chair de nos lièvres *(h)*, ils ajoutent que le poil de ces lièvres du nord de l'Amérique ne tombe jamais, & qu'on en fait d'excellentes fourrures. Dans les pays exceſſivement chauds, comme au Sénégal, à Gambie, en Guinée *(i)*, & ſur-tout dans les cantons de Fida, d'Apam, d'Acra, & dans quelques autres pays ſitués ſous la zone torride en Afrique & en Amérique, comme dans la nouvelle Hollande & dans les terres de l'Iſthme de Panama, on trouve auſſi des animaux que les voyageurs ont pris pour des lièvres, mais qui ſont plutôt des eſpèces de lapins *(k)* ; car le lapin

(h) Voyez *idem.*

(i) Voyez hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevoſt, *tome III, pages 235 & 296.*

(k) Voyez le voyage de Dampier aux Terres Auſtrales, *tome V, page 111* ; & le Voyage de Waſer, imprimé à la ſuite de celui de Dampier, *tome IV, page 224.*

eſt originaire des pays chauds, & ne ſe trouve pas dans les climats ſeptentrionaux, au lieu que le lièvre eſt d'autant plus fort & plus grand, qu'il habite un climat plus froid.

Cet animal, ſi recherché pour la table en Europe, n'eſt pas du goût des Orientaux : il eſt vrai que la loi de Mahomet, & plus anciennement la loi des Juifs, a interdit l'uſage de la chair du lièvre comme de celle du cochon ; mais les Grecs & les Romains en faiſoient autant de cas que nous : *Inter quadrupedes gloria prima Lepus*, dit Martial. En effet, ſa chair eſt excellente, ſon ſang même eſt très-bon à manger, & eſt le plus doux de tous les ſangs ; la graiſſe n'a aucune part à la délicateſſe de la chair, car le lièvre ne devient jamais gras tant qu'il eſt à la campagne en liberté, & cependant il meurt ſouvent de trop de graiſſe lorſqu'on le nourrit à la maiſon.

La chaſſe du lièvre eſt l'amuſement, & ſouvent la ſeule occupation des gens oiſifs de la campagne : comme elle ſe fait ſans appareil & ſans dépenſe, & qu'elle eſt même utile, elle convient à tout le

monde ; on va le matin & le ſoir au coin du bois attendre le lièvre à ſa rentrée ou à ſa ſortie ; on le cherche pendant le jour dans les endroits où il ſe gîte. Lorſqu'il y a de la fraîcheur dans l'air, par un ſoleil brillant, & que le lièvre vient de ſe gîter après avoir couru, la vapeur de ſon corps forme une petite fumée que les chaſſeurs aperçoivent de fort loin ; ſur-tout ſi leurs yeux ſont excercés à cette eſpèce d'obſervation ; j'en ai vu qui, conduits par cet indice, partoient d'une demi-lieue, pour aller tuer le lièvre au gîte. Il ſe laiſſe ordinairement approcher de fort près, ſur-tout ſi l'on ne fair pas ſemblant de le regarder, & ſi au lieu d'aller directement à lui on tourne obliquement pour l'approcher. Il craint les chiens plus que les hommes, & lorſqu'il ſent ou qu'il entend un chien, il part de plus loin : quoiqu'il coure plus vîte que les chiens, comme il ne fait pas une route droite, qu'il tourne & retourne autour de l'endroit où il a été lancé, les levriers, qui le chaſſent à la vue plutôt qu'à l'odorat, lui coupent le chemin, le ſaiſiſſent & le tuent. Il ſe tient volontiers en été dans

les champs, en automne dans les vignes, & en hiver dans les buissons ou dans les bois, & l'on peut en tout temps, sans le tirer, le forcer à la course avec des chiens courans : on peut aussi le faire prendre par des oiseaux de proie ; les ducs, les buses, les aigles, les renards, les loups, les hommes lui font également la guerre ; il a tant d'ennemis qu'il ne leur échappe que par hasard, & il est bien rare qu'ils le laissent jouir du petit nombre de jours que la Nature lui a comptés.



LE LAPIN.

LE LAPIN (a).

LE Lièvre & le Lapin, quoique fort semblables tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ne se mêlant point ensemble, font deux espèces distinctes & séparées : cependant comme les chasseurs (b) disent que les lièvres mâles, dans le temps du rut, courent les lapines & les couvrent, j'ai cherché à savoir ce qui pourroit résulter de cette union, & pour cela j'ai

(a) Le lapin ; en Grec, Δασύπους ; Latin, *Cuniculus* ; Italien, *Coniglio* ; Espagnol, *Conejo* ; Portugais, *Coëlho* ; Allemand, *Kaninichen* ; Anglois, *Rabbet*, *Cony* ; Suédois, *Kanin* ; ancien François, *Connin*, *Connil*.

Lepus vel lepusculus Hispanicus. Gesner. *Icon. animal. quadr. pag.* 105.

Cuniculus. Ray. *Synopf. quadr. pag.* 205.

Lepus caudâ brevissimâ, pupillis rubris. Linnæus. *Nota*, que cette phrase de nomenclature est mauvaise, attendu qu'il n'y a que les lapins blancs domestiques qui aient les pupilles rouges.

Lepusculus, Cuniculus terramfodiens. Klein, *Quadr. Hist. Nat. pag.* 52.

(b) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. *Paris*, 1614, *folio* 100, *recto*.

fait élever des lapins avec des haſes, & des lièvres avec des lapines; mais ces eſſais n'ont rien produit, & m'ont ſeulement appris que ces animaux, dont la forme eſt ſi ſemblable, ſont cependant de nature aſſez différente pour ne pas même produire des eſpèces de mulets. Un levraut & une jeune lapine, à peu près du même âge, n'ont pas vécu trois mois enſemble; dès qu'ils furent un peu forts, ils devinrent ennemis, & la guerre continuelle qu'ils ſe faiſoient finit par la mort du levraut. De deux lièvres plus âgés, que j'avois mis chacun avec une lapine, l'un eut le même ſort, & l'autre, qui étoit très-ardent & très-fort, qui ne ceſſoit de tourmenter la lapine en cherchant à la couvrir, la fit mourir à force de bleſſures ou de careſſes trop dures. Trois ou quatre lapins de différens âges, que je fis de même appareiller avec des haſes, les firent mourir en plus ou moins de temps; ni les uns ni les autres n'ont produit : je crois cependant pouvoir aſſurer qu'ils ſe ſont quelquefois réellement accouplés; au moins y a-t-il eu ſouvent certitude que malgré la réſiſ-

tance de la femelle, le mâle s'étoit ſatisfait ; il y avoit plus de raiſon d'attendre quelque produit de ces accouplemens, que des amours du lapin & de la poule donr on nous a fait l'hiſtoire *(c)*, & dont, ſuivant l'auteur, le fruit devoit être *des poulets couverts de poils, ou des lapins couverts de plumes ;* tandis que ce n'étoit qu'un lapin vicieux ou trop ardent, qui, faure de femelle, ſe ſervoit de la poule de la maiſon, comme il ſe ſeroit ſervi de tout autre meuble, & qu'il eſt hors de toure vraiſemblance de s'attendre à quelque production entre deux animaux d'eſpèces ſi éloignées, puiſque de l'union du lièvre & du lapin, dont les eſpèces ſont tout-à-fait voiſines, il ne réſulte rien.

La fécondité du lapin eſt encore plus grande que celle du lièvre ; & ſans ajouter foi à ce que dit Wotten, que d'une ſeule paire qui fut miſe dans une île, il s'en trouva ſix mille au bout d'un an, il eſt ſûr que ces animaux multiplient ſi prodigieuſement dans les pays qui leur conviennent, que la terre ne peut fournir

(c) Voyez l'art d'élever des poulets.

à leur subsistance ; ils détruisent les herbes, les racines, les grains, les fruits, les légumes, & même les arbrisseaux & les arbres ; & si l'on n'avoit pas contre eux le secours des furets & des chiens, ils feroient déserter les habitans de ces campagnes. Non-seulement le lapin s'accouple plus souvent & produit plus fréquemment & en plus grand nombre que le lièvre, mais il a aussi plus de ressources pour échapper à ses ennemis ; il se soustrait aisément aux yeux de l'homme : les trous qu'il se creuse dans la terre, où il se retire pendant le jour & où il fait ses petits, le mettent à l'abri du loup, du renard & de l'oiseau de proie ; il y habite avec sa famille en pleine sécurité, il y élève & y nourrit ses petits jusqu'à l'âge d'environ deux mois, & il ne les fait sortir de leur retraite pour les amener au dehors, que quand ils sont tout élevés ; il leur évite par-là tous les inconvéniens du bas âge, pendant lequel au contraire les lièvres périssent en plus grand nombre, & souffrent plus que dans tout le reste de la vie.

Cela seul suffit aussi pour prouver

que le lapin eſt ſupérieur au lièvre par la ſagacité ; tous deux ſont conformés de même, & pourroient également ſe creuſer des retraites ; tous deux ſont également timides à l'excès, mais l'un plus imbécille ſe contente de ſe former un gîte à la ſurface de la terre, où il demeure continuellement expoſé, tandis que l'autre, par un inſtinct plus réfléchi, ſe donne la peine de fouiller la terre & de s'y pratiquer un aſyle ; & il eſt ſi vrai que c'eſt par ſentiment qu'il travaille, que l'on ne voit pas le lapin domeſtique faire le même ouvrage ; il ſe diſpenſe de ſe creuſer une retraite, comme les oiſeaux domeſtiques ſe diſpenſent de faire des nids, & cela parce qu'ils ſont également à l'abri des inconvéniens auxquels ſont expoſés les lapins & les oiſeaux ſauvages. L'on a ſouvent remarqué que quand on a voulu peupler une garenne avec des lapins clapiers, ces lapins & ceux qu'ils produiſoient, reſtoient, comme les lièvres, à la ſurface de la terre, & que ce n'étoit qu'après avoir éprouvé bien des inconvéniens, & au bout d'un certain nombre de générations, qu'ils commen-

çoient à creuser la terre pour se mettre en sûreté.

Ces lapins clapiers, ou domestiques, varient pour les couleurs, comme tous les autres animaux domestiques; le blanc, le noir & le gris *(d)*, sont cependant les seuls qui entrent ici dans le jeu de la Nature : les lapins noirs sont les plus rares, mais il y en a beaucoup de tout blancs, beaucoup de tout gris, & beaucoup de mêlés. Tous les lapins sauvages sont gris, & parmi les lapins domestiques, c'est encore la couleur dominante, car dans toutes les portées il se trouve toujours des lapins gris, & même en plus grand nombre, quoique le père & la mère soient tous deux blancs, ou tous deux noirs, ou l'un noir & l'autre blanc; il est rare qu'ils en fassent plus de deux ou trois qui leur ressemblent; au lieu que les lapins gris, quoique domestiques, ne produisent d'ordinaire que des lapins de cette même couleur, & que ce n'est que très-rarement & comme par

(d) J'appelle gris ce mélange de couleurs fauves, noires & cendrées, qui fait la couleur ordinaire des lapins & des lièvres.

haſard qu'ils en produiſent de blancs, de noirs & de mêlés.

Ces animaux peuvent engendrer & produire à l'âge de cinq ou ſix mois : on aſſure qu'ils ſont conſtans dans leurs amours, & que communément ils s'attachent à une ſeule femelle & ne la quittent pas ; elle eſt preſque toujours en chaleur, ou du moins en état de recevoir le mâle : elle porte trente ou trente-un jours, & produit quatre, cinq ou ſix, & quelquefois ſept & huit petits : elle a, comme la femelle du lièvre, une double matrice, & peut par conſéquent mettre bas en deux temps ; cependant il paroît que les ſuperfétations ſont moins fréquentes dans cette eſpèce que dans celle du lièvre, peut-être par cette même raiſon que les femelles changent moins ſouvent, qu'il leur arrive moins d'aventures, & qu'il y a moins d'accouplemens hors de ſaiſon.

Quelques jours avant de mettre bas, elles ſe creuſent un nouveau terrier, non pas en ligne droite, mais en zig zag, au fond duquel elles pratiquent une excavation, après quoi elles s'arrachent ſous le

ventre une assez grande quantité de poils, dont elles font une espèce de lit pour recevoir leurs petits. Pendant les deux premiers jours elles ne les quittent pas, elles ne sortent que lorsque le besoin les presse, & reviennent dès qu'elles ont pris de la nourriture : dans ce temps elles mangent beaucoup & fort vîte, elles soignent ainsi & allaitent leurs petits pendant plus de six semaines. Jusqu'alors le père ne les connoît point, il n'entre pas dans ce terrier qu'a pratiqué la mère ; souvent même, quand elle en sort, & qu'elle y laisse ses petits, elle en bouche l'entrée avec de la terre détrempée de son urine ; mais lorsqu'ils commencent à venir au bord du trou, & à manger du séneçon & d'autres herbes que la mère leur présente, le père semble les reconnoître, il les prend entre ses pattes, il leur lustre le poil, il leur lèche les yeux, & tous, les uns après les autres, ont également part à ses soins : dans ce même temps la mère lui fait beaucoup de caresses, & souvent devient pleine peu de jours après.

Un Gentilhomme de mes voisins *(e)*,

(e) M. le Chapt du Moutier.

qui pendant plusieurs années s'est amusé à élever des lapins, m'a communiqué ces remarques. « J'ai commencé, dit-il, par avoir un mâle & une femelle seulement, « le mâle étoit tout blanc & la femelle « toute grise, & dans leur postérité, qui « fut très-nombreuse, il y en eut beau- « coup plus de gris que d'autres, un assez « bon nombre de blancs & de mêlés, « & quelques-uns de noirs.... Quand « la femelle est en chaleur, le mâle ne la « quitte presque point; son tempérament « est si chaud que je l'ai vu se lier avec « elle cinq ou six fois en moins d'une « heure.... La femelle, dans le temps « de l'accouplement, se couche sur le « ventre à plate terre, les quatre pattes « alongées, elle fait de petits cris qui « annoncent plutôt le plaisir que la « douleur : leur façon de s'accoupler « ressemble assez à celle des chats, à « la différence pourtant que le mâle ne « mord que très-peu sa femelle sur le « chignon .... La paternité chez ces « animaux, est très-respectée; j'en juge « ainsi par la grande déférence que tous « mes lapins ont eue pour leur premier «

» père, qu'il m'étoit aisé de reconnoître
» à cause de sa blancheur, & qui est le
» seul mâle que j'aie conservé de cette
» couleur : la famille avoit beau s'aug-
» menter, ceux qui devenoient pères à
» leur tour lui étoient toujours subor-
» donnés ; dès qu'ils se battoient, soit
» pour des femelles, soit parce qu'ils se
» disputoient la nourriture, le grand-
» père, qui entendoit du bruit, accou-
» roit de toute sa force, & dès qu'on
» l'appercevoit, tout rentroit dans l'ordre,
» & s'il en attrapoit quelqu'un aux prises,
» il les séparoit & en faisoit sur le champ
» un exemple de punition. Une autre
» preuve de sa domination sur toute sa
» postérité, c'est que les ayant accou-
» tumés à rentrer tous à un coup de
» siffler, lorsque je donnois ce signal,
» & quelque éloignés qu'ils fussent, je
» voyois le grand père se mettre à leur
» tête, & quoiqu'arrivé le premier, les
» laisser tous défiler devant lui & ne
» rentrer que le dernier...... Je les
» nourrissois avec du son de froment,
» du foin & beaucoup de genièvre, il
» leur en falloit plus d'une voiture par

ſemaine, ils en mangeoient toutes les « baies, les feuilles & l'écorce, & ne « laiſſoient que le gros bois: cette nour- « riture leur donnoit du fumet, & leur « chair étoit auſſi bonne que celle des « lapins ſauvages ».

Ces animaux vivent huit ou neuf ans: comme ils paſſent la plus grande partie de leur vie dans leurs terriers, où ils ſont en repos & tranquilles, ils prennent un peu plus d'embonpoint que les lièvres; leur chair eſt auſſi fort différente par la couleur & par le goût; celle des jeunes lapereaux eſt très-délicate, mais celle des vieux lapins eſt toujours sèche & dure. Il ſont, comme je l'ai dit, originaires des climats chauds: les Grecs les connoiſſoient *(f)*, & il paroît que les ſeuls endroits de l'Europe où il y en eût anciennement, étoient la Grèce & l'Eſpagne *(g)*; de-là on les a tranſportés dans des climats plus tempérés, comme en Italie, en France, en Allemagne, où ils ſe ſont naturaliſés; mais dans les pays

(f) Vide *Ariſtot. Hiſt. animal.* lib. I, cap. I.

(g) Vide *Plin. Hiſt. Natural.* lib. VIII.

plus froids, comme en Suède *(h)* & dans le reste du Nord, on ne peut les élever que dans les maisons, & ils périssent lorsqu'on les abandonne à la campagne. Ils aiment, au contraire, le chaud excessif, car on en trouve dans les contrées méridionales de l'Asie & de l'Afrique, comme au golfe Persique *(i)*, à la baie de Saldana *(k)*, en Lybie, au Sénégal, en Guinée *(l)*, & on en trouve aussi dans nos îles de l'Amérique *(m)*, qui y ont été transportés de l'Europe, & qui y ont très-bien réussi.

(h) Vide *Linnæi Faun. Suec.* pag. 8.

(i) Voyez l'histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *Tome II, page 354.*

(k) Idem, *tome I, page 449.*

(l) Vid. *Leon. Afric. de Afric. descript.* Lugd. Bat. 1632, Part. II, *pag. 257.* Voyez aussi le voyage de Guill. Bosman. *Utrecht, 1705, page 252.*

(m) Voyez l'Histoire générale des Antilles, par le P. du Tertre. *Paris, 1667, tome II, page 297.*





LE LAPIN SAUVAGE.

B. dir.



B. dir.

LE LAPIN DOMESTIQUE.



B. dir.

LE LAPIN D'ANGORA EN MUE.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Animaux Carnassiers.

JUSQU'ICI nous n'avons parlé que des animaux utiles ; les animaux nuisibles sont en bien plus grand nombre ; & quoiqu'en tout, ce qui nuit paroisse plus abondant que ce qui sert, cependant tout est bien, parce que dans l'univers physique, le mal concourt au bien, & que rien en effet ne nuit à la Nature. Si nuire est détruire des êtres animés, l'homme, considéré comme faisant partie du systême général de ces êtres, n'est-il pas l'espèce la plus nuisible de toutes ? Lui seul immole, anéantit plus d'individus vivans, que tous les animaux carnassiers n'en dévorent. Ils ne sont donc nuisibles que parce qu'ils sont rivaux de l'homme, parce ce qu'ils ont les mêmes appétits, le même goût pour la chair, & que, pour

ſubvenir à un beſoin de première néceſſité, ils lui diſputent quelquefois une proie qu'il réſervoit à ſes excès ; car nous ſacrifions plus encore à notre intempérance, que nous ne donnons à nos beſoins. Deſtructeurs nés des êtres qui nous ſont ſubordonnés, nous épuiſerions la Nature ſi elle n'étoit inépuiſable, ſi par une fécondité auſſi grande que notre déprédation, elle ne ſavoit ſe réparer elle-même & ſe renouveler. Mais il eſt dans l'ordre que la mort ſerve à la vie, que la reproduction naiſſe de la deſtruction ; quelque grande, quelque prématurée que ſoit donc la dépenſe de l'homme & des animaux carnaſſiers, le fonds, la quantité totale de ſubſtance vivante n'eſt point diminuée : & s'ils précipitent les deſtructions, ils hâtent en même temps des naiſſances nouvelles.

Les animaux qui, par leur grandeur, figurent dans l'univers, ne font que la plus petite partie des ſubſtances vivantes ; la terre fourmille de petits animaux. Chaque plante, chaque graine, chaque particule de matière organique contient des milliers d'atomes animés. Les végétaux

paroissent être le premier fonds de la Nature ; mais ce fonds de subsistance, tout abondant, tout inépuisable qu'il est, suffiroit à peine au nombre encore plus abondant d'insectes de toute espèce. Leur pullulation, toute aussi nombreuse & souvent plus prompte que la reproduction des plantes, indique assez combien ils sont surabondans ; car les plantes ne se reproduisent que tous les ans, il faut une saison entière pour en former la graine, au lieu que dans les insectes, & sur-tout dans les plus petites espèces, comme celle des pucerons, une seule saison suffit à plusieurs générations. Ils multiplieroient donc plus que les plantes, s'ils n'étoient détruits par d'autres animaux dont ils paroissent être la pâture naturelle, comme les herbes & les graines semblent être la nourriture préparée pour eux-mêmes. Aussi parmi les insectes y en a-t-il beaucoup qui ne vivent que d'autres insectes ; il y en a même quelques espèces qui, comme les araignées, dévorent indifféremment les autres espèces & la leur : tous servent de pâture aux oiseaux, & les oiseaux domestiques & sauvages

nourrissent l'homme, ou deviennent la proie des animaux carnassiers.

Ainsi, la mort violente est un usage presque aussi nécessaire que la loi de la mort naturelle; ce sont deux moyens de destruction & de renouvellement, dont l'un sert à entretenir la jeunesse perpétuelle de la Nature, & dont l'autre maintient l'ordre de ses productions, & peut seul limiter le nombre dans les espèces. Tous deux sont des effets dépendans des causes générales; chaque individu qui naît, tombe de lui-même au bout d'un temps; ou lorsqu'il est prématurément détruit par les autres, c'est qu'il étoit surabondant. Eh combien n'y en a-t-il pas de supprimés d'avance! que de fleurs moissonnées au printemps! que de races éteintes au moment de leur naissance! que de germes anéantis avant leur développement! L'homme & les animaux carnassiers ne vivent que d'individus tout formés, ou d'individus prêts à l'être; la chair, les œufs, les graines, les germes de toute espèce font leur nourriture ordinaire; cela seul peut borner l'exubérance de la Nature. Que l'on considère

un inſtant quelqu'une de ces eſpèces inférieures qui ſervent de pâture aux autres, celle des harengs, par exemple, ils viennent par milliers s'offrir à nos pêcheurs, & après avoir nourri tous les monſtres des mers du Nord, ils fourniſſent encore à la ſubſiſtance de tous les peuples de l'Europe pendant une partie de l'année. Quelle pullulation prodigieuſe parmi ces animaux! & s'ils n'étoient en grande partie détruits par les autres, quels ſeroient les effets de cette immenſe multiplication! eux ſeuls couvriroient la ſurface entière de la mer; mais bientôt ſe nuiſant par le nombre, ils ſe corromproient, ils ſe détruiroient eux-mêmes; faute de nourriture ſuffiſante, leur fécondité diminueroit; la contagion & la diſette feroient ce que fait la conſommation; le nombre de ces animaux ne ſeroit guère augmenté, & le nombre de ceux qui s'en nourriſſent ſeroit diminué. Et comme l'on peut dire la même choſe de toutes les autres eſpèces, il eſt donc néceſſaire que les unes vivent ſur les autres; & dès-lors la mort violente des animaux eſt un uſage légitime, innocent, puiſqu'il eſt fondé dans la Nature,

& qu'ils ne naiſſent qu'à cette condition.

Avouons cependant que le motif par lequel on voudroit en douter fait honneur à l'humanité; les animaux, du moins ceux qui ont des ſens, de la chair & du ſang, ſont des êtres ſenſibles; comme nous ils ſont capables de plaiſir & ſujets à la douleur. Il y a donc une eſpèce d'inſenſibilité cruelle à ſacrifier, ſans néceſſité, ceux ſur-tout qui nous approchent, qui vivent avec nous, & dont le ſentiment ſe réfléchit vers nous en ſe marquant par les ſignes de la douleur; car ceux dont la nature eſt différente de la nôtre, ne peuvent guère nous affecter. La pitié naturelle eſt fondée ſur les rapports que nous avons avec l'objet qui ſouffre; elle eſt d'autant plus vive que la reſſemblance, la conformité de nature eſt plus grande; on ſouffre en voyant ſouffrir ſon ſemblable. *Compaſſion*; ce mot exprime aſſez que c'eſt une ſouffrance, une paſſion qu'on partage; cependant c'eſt moins l'homme qui ſouffre, que ſa propre nature qui pâtit, qui ſe révolte machinalement & ſe met d'elle-même à l'uniſſon de douleur. L'ame a moins de part que le

corps à ce ſentiment de pitié naturelle, & les animaux en ſont ſuſceptibles comme l'homme; le cri de la douleur les émeut, ils accourent pour ſe ſecourir, ils reculent à la vue d'un cadavre de leur eſpèce. Ainſi, l'horreur & la pitié ſont moins des paſſions de l'ame que des affections naturelles, qui dépendent de la ſenſibilité du corps & de la ſimilitude de la conformation; ce ſentiment doit donc diminuer à meſure que les natures s'éloignent. Un chien qu'on frappe, un agneau qu'on égorge, nous font quelque pitié; un arbre que l'on coupe, une huître qu'on mord, ne nous en font aucune.

Dans le réel, peut-on douter que les animaux dont l'organiſation eſt ſemblable à la nôtre, n'éprouvent des ſenſations ſemblables? ils ſont ſenſibles, puiſqu'ils ont des ſens, & ils le ſont d'autant plus que ces ſens ſont plus actifs & plus parfaits: ceux au contraire dont les ſens ſont obtus ont-ils un ſentiment exquis? & ceux auxquels il manque quelque organe, quelque ſens, ne manquent-ils pas de toutes les ſenſations qui y ſont relatives? Le mouvement eſt l'effet néceſſaire de l'exercice

du sentiment. Nous avons prouvé *(a)* que de quelque manière qu'un être fût organisé, s'il a du sentiment, il ne peut manquer de le marquer au dehors par des mouvemens extérieurs. Ainsi les plantes, quoique bien organisées, sont des êtres insensibles, aussi-bien que les animaux qui, comme elles, n'ont nul mouvement apparent. Ainsi, parmi les animaux, ceux qui n'ont, comme la plante appelée *sensitive*, qu'un mouvement sur eux-mêmes, & qui sont privés du mouvement progressif, n'ont encore que très-peu de sentiment; & enfin ceux même qui ont un mouvement progressif, mais qui, comme des automates, ne font qu'un petit nombre de choses, & les font toujours de la même façon, n'ont qu'une foible portion de sentiment, limitée à un petit nombre d'objets. Dans l'espèce humaine, que d'automates! combien l'éducation, la communication respective des idées n'augmentent-elles pas la quantité, la vivacité du sentiment! quelle différence à cet égard entre l'homme

(a) Voyez le Discours sur la nature des Animaux, *Vol. V* de cette Histoire Naturelle.

ſauvage & l'homme policé, la payſanne & la femme du monde ! Et de même parmi les animaux, ceux qui vivent avec nous deviennent plus ſenſibles par cette communication, tandis que ceux qui demeurent ſauvages n'ont que la ſenſibilité naturelle, ſouvent plus ſûre, mais toujours moindre que l'acquiſe.

Au reſte, en ne conſidérant le ſentiment que comme une faculté naturelle, & même indépendamment de ſon réſultat apparent, c'eſt-à-dire, des mouvemens qu'il produit néceſſairement dans tous les êtres qui en ſont doués, on peut encore le juger, l'eſtimer & en déterminer à peu près les différens degrés par des rapports phyſiques auxquels il me paroît qu'on n'a pas fait aſſez d'attention. Pour que le ſentiment ſoit au plus haut degré dans un corps animé, il faut que ce corps faſſe un tout, lequel ſoit non-ſeulement ſenſible dans toutes ſes parties, mais encore compoſé de manière que toutes ces parties ſenſibles aient entr'elles une correſpondance intime, en ſorte que l'une ne puiſſe être ébranlée ſans communiquer une partie de cet ébranlement

à chacune des autres. Il faut de plus qu'il y ait un centre principal & unique auquel puissent aboutir ces différens ébranlemens, & sur lequel, comme sur un point d'appui général & commun, se fasse la réaction de tous ces mouvemens. Ainsi l'homme, & les animaux qui par leur organisation ressemblent le plus à l'homme, seront les êtres les plus sensibles ; ceux au contraire qui ne sont pas un tout aussi complet, ceux dont les parties ont une correspondance moins intime, ceux qui ont plusieurs centres de sentiment, & qui, sous une même enveloppe, semblent moins renfermer un tout unique, un animal parfait, que contenir plusieurs centres d'existence séparés ou différens les uns des autres, seront des êtres beaucoup moins sensibles. Un polype que l'on coupe, & dont les parties divisées vivent séparément ; une guêpe dont la tête, quoique séparée du corps, se meut, vit, agit, & même mange comme auparavant ; un lézard auquel, en retranchant une partie de son corps, on n'ôte ni le mouvement, ni le sentiment ; une écrevisse,

dont les membres amputés ſe renouvellent ; une tortue, dont le cœur bat long-temps après avoir été arraché ; tous les inſectes, dans leſquels les principaux viſcères, comme le cœur & les poumons, ne forment pas un tout au centre de l'animal, mais ſont diviſés en pluſieurs parties, s'étendent le long du corps, & font, pour ainſi dire, une ſuite de viſcères, de cœurs & de trachées ; tous les poiſſons, dont les organes de la circulation & de la reſpiration n'ont que peu d'action & diffèrent beaucoup de ceux des quadrupèdes, & même de ceux des cétacées ; enfin tous les animaux dont l'organiſation s'éloigne de la nôtre, ont peu de ſentiment, & d'autant moins qu'elle en diffère plus.

Dans l'homme & dans les animaux qui lui reſſemblent, le diaphragme paroît être le centre du ſentiment ; c'eſt ſur cette partie nerveuſe que portent les impreſſions de la douleur & du plaiſir ; c'eſt ſur ce point d'appui que s'exercent tous les mouvemens du ſyſtème ſenſible. Le diaphragme ſépare tranſverſalement le corps entier de l'animal,

& le divise assez exactement en deux parties égales, dont la supérieure renferme le cœur & les poumons, & l'inférieure contient l'estomac & les intestins. Cette membrane est douée d'une extrême sensibilité ; elle est d'une si grande nécessité pour la propagation & la communication du mouvement & du sentiment, que la plus légère blessure, soit au centre nerveux, soit à la circonférence ou même aux attaches du diaphragme, est toujours accompagnée de convulsions, & souvent suivie d'une mort violente. Le cerveau, qu'on a dit être le siége des sensations, n'est donc pas le centre du sentiment, puisqu'on peut au contraire le blesser, l'entamer, sans que la mort suive, & qu'on a l'expérience qu'après avoir enlevé une portion considérable de la cervelle, l'animal n'a pas cessé de vivre, de se mouvoir, & de sentir dans toutes ses parties.

Distinguons donc la sensation du sentiment : la sensation n'est qu'un ébranlement dans le sens, & le sentiment est cette même sensation devenue agréable ou désagréable par la propagation de cet

ébranlement

ébranlement dans tout le système sensible : je dis la sensation devenue agréable ou désagréable, car c'est-là ce qui constitue l'essence du sentiment ; son caractère unique est le plaisir ou la douleur, & tous les mouvemens qui ne tiennent ni de l'un ni de l'autre, quoiqu'ils se passent au dedans de nous-mêmes, nous sont indifférens & ne nous affectent point. C'est du sentiment que dépend tout le mouvement extérieur & l'exercice de toutes les forces de l'animal; il n'agit qu'autant qu'il est affecté, c'est-à-dire, autant qu'il sent ; & cette même partie, que nous regardons comme le centre du sentiment, sera aussi le centre des forces, ou, si l'on veut, le point d'appui commun sur lequel elles s'exercent. Le diaphragme est dans l'animal ce que le collet est dans la plante ; tous deux les divisent transversalement, tous deux servent de point d'appui aux forces opposées ; car les forces qui dans un arbre poussent en haut les parties qui doivent former le tronc & les branches, portent & appuient sur le collet, aussi-bien que les forces opposées qui

poussent en bas les parties qui forment les racines.

Pour peu qu'on s'examine, on s'apercevra aisément que toutes les affections intimes, les émotions vives, les épanouissemens de plaisir, les saisissemens, les douleurs, les nausées, les défaillances, toutes les impressions fortes des sensations devenues agréables ou désagréables, se font sentir au-dedans du corps, à la région même du diaphragme. Il n'y a au contraire nul indice de sentiment dans le cerveau, & l'on n'a dans la tête que les sensations pures, ou plutôt les représentations de ces mêmes sensations simples & dénuées des caractères du sentiment; seulement on se souvient, on se rappelle que telle ou telle sensation nous a été agréable ou désagréable; & si cette opération, qui se fait dans la tête, est suivie d'un sentiment vif & réel, alors on en sent l'impression au-dedans du corps, & toujours à la région du diaphragme. Ainsi, dans le fœtus, où cette membrane est sans exercice, le sentiment est nul, ou si foible qu'il ne peut rien produire; aussi les petits

mouvemens que le fœtus se donne, sont plutôt machinaux que dépendans des sensations & de la volonté.

Quelle que soit la matière qui sert de véhicule au sentiment, & qui produit le mouvement musculaire, il est sûr qu'elle se propage par les nerfs, & se communique dans un instant indivisible d'une extrémité à l'autre du système sensible. De quelque manière que ce mouvement s'opère, que ce soit par des vibrations comme dans des cordes élastiques, que ce soit par un feu subtil, par une matière semblable à celle de l'électricité, laquelle non-seulement réside dans les corps animés, comme dans tous les autres corps, mais y est même continuellement régénérée par le mouvement du cœur & des poumons, par le frottement du sang dans les artères, & aussi par l'action des causes extérieures sur les organes des sens, il est encore sûr que les nerfs & les membranes sont les seules parties sensibles dans le corps animal. Le sang, la lymphe, toutes les autres liqueurs, les graisses, les os, les chairs, tous les autres solides, sont par eux-mêmes insensibles;

la cervelle l'est aussi, c'est une substance molle & sans élasticité, incapable dès-lors de produire, de propager ou de rendre le mouvement, les vibrations ou les ébranlemens du sentiment. Les méninges au contraire sont très-sensibles, ce sont les enveloppes de tous les nerfs ; elles prennent, comme eux, leur origine dans la tête, elles se divisent comme les branches des nerfs, & s'étendent jusqu'à leurs plus petites ramifications ; ce sont, pour ainsi dire, des nerfs aplatis, elles sont de la même substance, elles ont à peu près le même degré d'élasticité, elles font partie, & partie nécessaire du systême sensible. Si l'on veut donc que le siége des sensations soit dans la tête, il sera dans les méninges, & non dans la partie médullaire du cerveau, dont la substance est toute différente.

Ce qui a pu donner lieu à cette opinion, que le siège de toutes les sensations & le centre de toute sensibilité étoient dans le cerveau, c'est que les nerfs, qui sont les organes du sentiment, aboutissent tous à la cervelle, qu'on a regardé dès-lors comme la seule partie

commune qui pût en recevoir tous les ébranlemens, toutes les impressions. Cela seul a suffi pour faire du cerveau le principe du sentiment, l'organe essentiel des sensations, en un mot le *sensorium* commun. Cette supposition a paru si simple & si naturelle, qu'on n'a fait aucune attention à l'impossibilité physique qu'elle renferme, & qui cependant est assez évidente; car comment se peut-il qu'une partie insensible, une substance molle & inactive, telle qu'est la cervelle, soit l'organe même du sentiment & du mouvement? comment se peut-il que cette partie molle & insensible, non-seulement reçoive ces impressions, mais les conserve long-temps, & en propage les ébranlemens dans toutes les parties solides & sensibles? l'on dira peut-être d'après Descartes, ou d'après M. de la Peyronie, que ce n'est point dans la cervelle, mais dans la glande pinéale ou dans le corps calleux que réside ce principe; mais il suffit de jeter les yeux sur la conformation du cerveau pour reconnoître que ces parties de la glande pinéale, le corps calleux, dans lesquelles on a voulu mettre le

ſiége des ſenſations, ne tiennent point aux nerfs, qu'elles ſont toutes environnées de la ſubſtance inſenſible de la cervelle, & ſéparées des nerfs de manière qu'elles ne peuvent en recevoir les mouvemens, & dès-lors ces ſuppoſitions tombent auſſi-bien que la première.

Mais quel ſera donc l'uſage, quelles ſeront les fonctions de cette partie ſi noble, ſi capitale ? Le cerveau ne ſe trouve-t-il pas dans tous les animaux ? n'eſt-il pas dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans les oiſeaux, qui tous ont beaucoup de ſentiment, plus étendu, plus grand, plus conſidérable que dans les poiſſons, les inſectes & les autres animaux, qui en ont peu ? Dès qu'il eſt comprimé, tout mouvement n'eſt-il pas ſuſpendu ? toute action ne ceſſe-t-elle pas ? Si cette partie n'eſt pas le principe du mouvement, pourquoi y eſt-elle ſi néceſſaire, ſi eſſentielle ? pourquoi même eſt-elle proportionnelle, dans chaque eſpèce d'animal, à la quantité de ſentiment dont il eſt doué ?

Je crois pouvoir répondre d'une manière ſatisfaiſante à ces queſtions, quelque

difficiles qu'elles paroissent ; mais pour cela il faut se prêter un instant à ne voir avec moi le cerveau que comme de la cervelle, & n'y rien supposer que ce que l'on peur y apercevoir par une inspection attentive & par un examen réfléchi. La cervelle, aussi-bien que la moëlle alongée & la moëlle épinière, qui n'en sont que la prolongarion, est une espèce de mucilage à peine organisé ; on y distingue seulement les extrémités des petites artères qui y aboutissent en très-grand nombre, & qui n'y portent pas du sang, mais une lymphe blanche & nourricière : ces mêmes petires arrères, ou vaisseaux lymphatiques, paroissent dans roure leur longueur en forme de filets très-déliés, lorsqu'on désunit les parties de la cervelle par la macération. Les nerfs au contraire ne pénètrent point la substance de la cervelle, ils n'aboutissent qu'à la surface ; ils perdent auparavant leur solidité, leur élasticité, & les dernières extrémités des nerfs, c'est-à-dire, les extrémités les plus voisines du cerveau, sont molles & presque mucilagineuses. Par cette exposition, dans laquelle il n'entre rien

d'hypothétique, il paroît que le cerveau, qui est nourri par les artères lymphatiques, fournit à son tour la nourriture aux nerfs, & que l'on doit les considérer comme une espèce de végétation qui part du cerveau par troncs & par branches, lesquelles se divisent ensuite en une infinité de rameaux. Le cerveau est aux nerfs ce que la terre est aux plantes; les dernières extrémités des nerfs sont les racines qui, dans tout végétal, sont plus tendres & plus molles que le tronc ou les branches; elles contiennent une matière ductile, propre à faire croître & à nourrir l'arbre des nerfs; elles tirent cette matière ductile de la substance même du cerveau, auquel les artères rapportent continuellement la lymphe nécessaire pour y suppléer. Le cerveau, au lieu d'être le siége des sensations, le principe du sentiment, ne sera donc qu'un organe de sécrétion & de nutrition, mais un organe très-essentiel, sans lequel les nerfs ne pourroient ni croître, ni s'entretenir.

Cet organe est plus grand dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans les oiseaux,

patce que le nombre ou le volume des nerfs dans ces animaux, eſt plus grand que dans les poiſſons & les inſectes, dont le ſentiment eſt foible par cette même taiſon ; ils n'ont qu'un petit cerveau proportionné à la petite quantité de netfs qu'il nourrit. Et je ne puis me diſpenſer de remarquer, à cette occaſion, que l'homme n'a pas, comme on l'a prétendu, le cerveau plus grand qu'aucun des animaux ; car il y a des eſpèces de ſinges & de cétacées qui, proportionnellement au volume de leur corps, ont plus de cerveau que l'homme ; autre fait qui ptouve que le cerveau n'eſt ni le ſiége des ſenſations, ni le principe du ſentiment, puiſqu'alors ces animaux autoient plus de ſenſations & plus de ſentiment que l'homme.

Si l'on conſidère la manière dont ſe fait la nutrition des plantes, on obſervera qu'elles ne tirent pas les parties groſſières de la terte ou de l'eau ; il faut que ces patties ſoient réduites pat la chaleur en vapeurs ténues, pour que les racines puiſſent les pompet. De même, dans les netfs, la nutrition ne ſe fait qu'au

moyen des parties les plus ſubtiles de l'humidité du cerveau, qui ſont pompées, par les extrémités ou racines des nerfs, & de-là ſonr portées dans toutes les branches du ſyſtème ſenſible : ce ſyſtème fait, comme nous l'avons dit, un tout dont les parties ont une connexion ſi ſerrée, une correſpondance ſi intime qu'on ne peut en bleſſer une ſans ébranler violemment toutes les autres, la bleſſure, le ſimple tiraillement du plus petit nerf, ſuffit pour cauſer une vive irritation dans tous les autres, & mettre le corps en convulſion ; & l'on ne peut faire ceſſer la douleur & les convulſions qu'en coupant ce nerf au-deſſus de l'endroit lézé, mais dès-lors toutes les parties auxquelles le nerf aboutiſſoit deviennent à jamais immobiles, inſenſibles. Le cerveau ne doit pas être conſidéré comme partie du même genre, ni comme portion organique du ſyſtème des nerfs, puiſqu'il n'a pas les mêmes propriétés, ni la même ſubſtance, n'étant ni ſolide, ni élaſtique, ni ſenſible. J'avoue que lorſqu'on le comprime, on fait ceſſer l'action du ſentiment ; mais

cela même prouve que c'eſt un corps étranger à ce ſyſtème, qui agiſſant alors par ſon poids ſur les extrémités des nerfs, les preſſe & les engourdit, de la même manière qu'un poids appliqué ſur le bras, la jambe, ou ſur quelqu'autre partie du corps, en engourdit les nerfs, & en amortit le ſentiment. Il eſt ſi vrai que cette ceſſation de ſentiment par la compreſſion n'eſt qu'une ſuſpenſion, un engourdiſſement, qu'à l'inſtant où le cerveau ceſſe d'être comprimé, le ſentiment renaît & le mouvement ſe rétablit. J'avoue encore qu'en déchirant la ſubſtance médullaire, & en bleſſant le cerveau juſques au corps calleux, la convulſion, la privation de ſentiment, & la mort même ſuit; mais c'eſt qu'alors les nerfs ſont entièrement dérangés, qu'ils ſont, pour ainſi dire, déracinés & bleſſés tous enſemble & dans leur origine.

Je pourrois ajouter à toutes ces raiſons des faits particuliers, qui prouvent également que le cerveau n'eſt ni le centre du ſentiment, ni le ſiége des ſenſations. On a vu des animaux, & même des enfans, naître ſans tête & ſans

cerveau, qui cependant avoient sentiment, mouvement & vie. Il y a des classes entières d'animaux, comme les insectes & les vers, dans lesquels le cerveau ne fait point une masse distincte ni un volume sensible ; ils ont seulement une partie correspondante à la moëlle alongée & à la moëlle épinière. Il y auroit donc plus de raison de mettre le siége des sensations & du sentiment dans la moëlle épinière, qui ne manque à aucun animal, que dans le cerveau, qui n'est pas une partie générale & commune à tous les êtres sensibles.

Le plus grand obstacle à l'avancement des connoissances de l'homme est moins dans les choses mêmes, que dans la manière dont il les considère ; quelque compliquée que soit la machine de son corps, elle est encore plus simple que ses idées. Il est moins difficile de voir la Nature telle qu'elle est, que de la reconnoître telle qu'on nous la présente ; elle ne porte aucun voile, nous lui donnons un masque, nous la couvrons de préjugés, nous supposons qu'elle agit, qu'elle opère comme nous agissons

& penſons. Cependant ces actes ſont évidens, & nos penſées ſont obſcures ; nous portons dans ſes ouvrages les abſtractions de notre eſprit, nous lui prêtons nos moyens, nous ne jugeons de ſes fins que par nos vues, & nous mêlons perpétuellement à ſes opérations, qui ſont conſtantes, à ſes faits, qui ſont toujours certains, le produit illuſoire & variable de notre imagination.

Je ne parle point de ces ſyſtèmes purement arbitraires, de ces hypothèſes frivoles, imaginaires, dans leſquelles on reconnoît à la première vue qu'on nous donne la chimère au lieu de la réalité : j'entends les méthodes par leſquelles on recherche la Nature. La route expérimentale elle-même a produit moins de vérités que d'erreurs : cette voie, quoique la plus ſûre, ne l'eſt néanmoins qu'autant qu'elle eſt bien dirigée ; pour peu qu'elle ſoit oblique, on arrive à des plages ſtériles, où l'on ne voit obſcurément que quelques objets épars ; cependant on s'efforce de les raſſembler, en leur ſuppoſant des rapports entr'eux & des propriétés communes ; & comme

l'on passe & repasse avec complaisance sur les pas tortueux qu'on a faits, le chemin paroît frayé, & quoiqu'il n'aboutisse à rien, tout le monde le suit, on adopte la méthode, & l'on en reçoit les conséquences comme principes. Je pourrois en donner la preuve en exposant à nu l'origine de ce que l'on appelle principes dans toutes les sciences, abstraites ou réelles : dans les premières, la base générale des principes est l'abstraction, c'est-à-dire, une ou plusieurs suppositions *(b)*; dans les autres, les principes ne sont que les conséquences, bonnes ou mauvaises, des méthodes que l'on a suivies. Et pour ne parler ici que de l'anatomie, le premier qui, surmontant la répugnance naturelle, s'avisa d'ouvrir un corps humain, ne crut-il pas qu'en le parcourant, en le disséquant, en le divisant dans toutes ses parties, il en connoîtroit bientôt la structure, le mécanisme & les fonctions ? mais ayant trouvé la chose infiniment plus compliquée qu'on ne pensoit, il

(b) Voyez les preuves que j'en donne, *vol. I* de cet Ouvrage, à la fin du premier Discours.

fallut bientôt renoncer à ces prétentions, & l'on fut obligé de faire une méthode, non pas pour connoître & juger, mais seulement pour voir, & voir avec ordre. Cette méthode ne fut pas l'ouvrage d'un seul homme, puisqu'il a fallu tous les siècles pour la perfectionner, & qu'encore aujourd'hui elle occupe seule nos plus habiles Anatomistes; cependant cette méthode n'est pas la science, ce n'est que le chemin qui devroit y conduire, & qui peut-être y auroit conduit en effet, si, au lieu de toujours marcher sur la même ligne dans un sentier étroit, on eût étendu la voie & mené de front l'anatomie de l'homme & celle des animaux. Car quelle connoissance réelle peut-on tirer d'un objet isolé? le fondement de toute science n'est-il pas dans la comparaison que l'esprit humain sait faire des objets semblables & différens, de leurs propriétés analogues ou contraires, & de toutes leurs qualités relatives? L'absolu, s'il existe, n'est pas du ressort de nos connoissances, nous ne jugeons & ne pouvons juger des choses que par les rapports qu'elles ont

entr'elles ; ainsi, toutes les fois que dans une méthode on ne s'occupe que du sujet, qu'on le considère seul & indépendamment de ce qui lui ressemble & de ce qui en diffère, on ne peut arriver à aucune connoissance réelle, encore moins s'élever à aucun principe général; on ne pourra donner que des noms & faire des descriptions de la chose & de toutes ses parties : aussi, depuis trois mille ans que l'on dissèque des cadavres humains, l'anatomie n'est encore qu'une nomenclature, & à peine a-t-on fait quelques pas vers son objet réel, qui est la science de l'économie animale. De plus, que de défauts dans la méthode elle-même qui, cependant devroit être claire & simple, puisqu'elle dépend de l'inspection & n'aboutit qu'à des dénominations ! comme l'on a pris cette connoissance nominale pour la vraie science, on ne s'est occupé qu'à augmenter, à multiplier le nombre des noms, au lieu de limiter celui des choses ; on s'est appesanti sur les détails, on a voulu trouver des différences où tout étoit semblable ; en créant de nouveaux noms,

on a cru donner des choſes nouvelles; on a décrit avec une exactitude minutieuſe les plus petites parties, & la deſcription de quelque partie encore plus petite, oubliée ou négligée par les anatomiſtes précédens, s'eſt appelée découvette: les dénominations elles-mêmes ayant ſouvent été priſes d'objets qui n'avoient aucun rapport avec ceux qu'on vouloit déſigner, n'ont ſervi qu'à augmenter la confuſion. Ce que l'on appelle *Teſtes* & *Nates* dans le cerveau, qu'eſt-ce autre choſe, ſinon des parties de cervelle ſemblable au tout, & qui ne méritoient pas un nom? Ces noms emptuntés à l'aventure ou donnés par préjugé, ont enſuite produit eux-mêmes de nouveaux préjugés & des opinions de haſard; d'autres noms donnés à des parties mal vues, ou qui même n'exiſtoient pas, ont été de nouvelles ſources d'erreurs. Que de fonctions & d'uſages n'a-t-on pas voulu donner à la glande pinéale, à l'eſpace prétendu vide qu'on appelle la *voûte* dans le cerveau, tandis que l'un n'eſt qu'une glande, & qu'il eſt fort douteux que l'autre exiſte,

puiſque cet eſpace vide n'eſt peut-être produit que par la main de l'anatomiſte & la méthode de diſſection (c) !

Ce qu'il y a de plus difficile dans les ſciences n'eſt donc pas de connoître les choſes qui en font l'objet direct, mais c'eſt qu'il faut auparavant les dépouiller d'une infinité d'enveloppes dont on les a couvertes, leur ôter toutes les fauſſes couleurs dont on les a maſquées, examiner le fondement & le produit de la méthode par laquelle on les recherche, en ſéparer ce que l'on y a mis d'arbitraire, & enfin tâcher de reconnoître les préjugés & les erreurs adoptées que ce mélange de l'arbitraire au réel a fait naître, il faut tout cela pour retrouver la Nature ; mais enſuite, pour la connoître, il ne faut plus que la comparer avec elle-même. Dans l'économie animale, elle nous paroît très-myſtérieuſe & très-cachée, non-ſeulement parce que le ſujet en eſt fort compliqué, & que le corps de l'homme eſt de toutes ſes productions la moins ſimple, mais ſurtout parce qu'on ne l'a pas comparée

(c) Voyez à ce ſujet le Diſcours de Sténon.

avec elle-même, & qu'ayant négligé ces moyens de comparaison, qui seuls pouvoient nous donner des lumières, on est resté dans l'obscurité du doute, ou dans la vague des hypothèses. Nous avons des milliers de volumes sur la description du corps humain, & à peine a-t-on quelques mémoires commencés sur celle des animaux : dans l'homme on a reconnu, nommé, décrit les plus petites parties, tandis que l'on ignore si dans les animaux l'on retrouve, non-seulement ces petites parties, mais même les plus grandes ; on atrribue certaines fonctions à de certains organes, sans être informé si dans d'autres êtres, quoique privés de ces organes, les mêmes fonctions ne s'exercent pas ; en sorte que dans toutes ces explications qu'on a voulu donner des différentes parties de l'économie animale, on a eu le double désavantage d'avoir d'abord attaqué le sujet le plus compliqué, & ensuite d'avoir raisonné sur ce même sujet sans fondement de la relation, & sans le secours de l'analogie.

Nous avons suivi par-tout, dans le-

cours de cet ouvrage, une méthode très-différente : comparant toujours la Nature avec elle-même, nous l'avons considérée dans ses rapports, dans ses opposés, dans ses extrêmes; & pour ne citer ici que les parties relatives à l'économie animale, que nous avons eu occasion de traiter, comme la génération, les sens, le mouvement, le sentiment, la nature des animaux, il sera aisé de reconnoître qu'après le travail, quelquefois long, mais toujours nécessaire, pour écarter les fausses idées, détruire les préjugés, séparer l'arbitraire du réel de la chose; le seul art que nous ayons employé est la comparaison : si nous avons réussi à répandre quelque lumière sur ces sujets, il faut moins l'attribuer au génie, qu'à cette méthode que nous avons suivie constamment, & que nous avons rendue aussi générale, aussi étendue que nos connoissances nous l'ont permis. Et comme tous les jours nous en acquérons de nouvelles par l'examen & la dissection des parties intérieures des animaux, & que pour bien raisonner sur l'économie animale, il faut avoir vu de cette façon

au moins tous les genres d'animaux différens, nous ne nous presserons pas de donner des idées générales avant d'avoir présenté les résultats particuliers.

Nous nous contenterons de rappeler certains faits qui, quoique dépendans de la théorie du sentiment & de l'appétit, sur laquelle nous ne voulons pas, quant-à-présent, nous étendre davantage, suffiront cependant seuls pour prouver que l'homme, dans l'état de nature, ne s'est jamais borné à vivre d'herbes, de graines ou de fruits, & qu'il a dans tous les temps, aussi-bien que la plupart des animaux, cherché à se nourrir de chair.

La diète Pythagorique, préconisée par les Philosophes anciens & nouveaux, recommandée même par quelques Médecins, n'a jamais été indiquée par la Nature. Dans le premier âge aux siècles d'or, l'homme, innocent comme la colombe, mangeoit du gland, buvoit de l'eau; trouvant par-tout sa subsistance, il étoit sans inquiétude, vivoit indépendant, toujours en paix avec lui-même, avec les animaux; mais dès

qu'oubliant ſa nobleſſe, il ſacrifia ſa liberté pour ſe réunir aux autres, la guerre, l'âge de fer prirent la place de l'or & de la paix ; la cruauté, le goût de la chair & du ſang furent les premiers fruits d'une nature dépravée, que les mœurs & les arts achevèrent de corrompre.

Voilà ce que dans tous les temps certains philoſophes auſtères, ſauvages par tempérament, ont reproché à l'homme en ſociété : rehauſſant leur orgueil individuel par l'humiliation de l'eſpèce entière, ils ont expoſé ce tableau, qui ne vaut que par le contraſte, & peut-être parce qu'il eſt bon de préſenter quelquefois aux hommes des chimères de bonheur.

Cet état idéal d'innocence, de haute tempérance, d'abſtinence entière de la chair, de tranquillité parfaite, de paix profonde, a-t-il jamais exiſté ? n'eſt-ce pas un apologue, une fable, où l'on emploie l'homme comme un animal, pour nous donner des leçons ou des exemples ? peut-on même ſuppoſer qu'il y eût des vertus avant la ſociété ?

peut-on dire de bonne foi que cet état ſauvage mérite nos regrets, que l'homme animal farouche fût plus digne que l'homme citoyen civilisé? Oui, car tous les malheurs viennent de la ſociété; & qu'importe qu'il y eût des vertus dans l'état de nature, s'il y avoit du bonheur, ſi l'homme dans cet état étoit ſeulement moins malheureux qu'il ne l'eſt? la liberté, la ſanté, la force, ne ſont-elles pas préférables à la molleſſe, à la ſenſualité, à la volupté même, accompagnées de l'eſclavage? la privation des peines vaut bien l'uſage des plaiſirs; & pour être heureux, que faut-il, ſinon de ne rien deſirer?

Si cela eſt, diſons en même temps qu'il eſt plus doux de végéter que de vivre, de ne rien appéter que de ſatisfaire ſon appétit, de dormir d'un ſommeil apathique que d'ouvrir les yeux pour voir & pour ſentir; conſentons à laiſſer notre ame dans l'engourdiſſement, notre eſprit dans les ténèbres, à ne nous jamais ſervir ni de l'une ni de l'autre, à nous mettre au-deſſous des animaux, à n'être enfin que des maſſes de matière brute attachées à la terre.

Mais au lieu de diſputer, diſcutons; après avoir dit des raiſons, donnons des faits. Nous avons ſous les yeux, non l'état idéal, mais l'état réel de nature : le ſauvage habitant les déſerts eſt-il un animal tranquille ? eſt-il un homme heureux ? car nous ne ſuppoſerons pas avec un Philoſophe, l'un des plus fiers cenſeurs de notre humanité *(d)*, qu'il y a une plus grande diſtance de l'homme en pure nature au ſauvage, que du ſauvage à nous ; que les âges qui ſe ſont écoulés avant l'invention de l'art de la parole, ont été bien plus longs que les ſiècles qu'il a fallu pour perfectionner les ſignes & les langues, parce qu'il me paroît que lorſqu'on veut raiſonner ſur des faits, il faut éloigner les ſuppoſitions, & ſe faire une loi de n'y remonter qu'après avoir épuiſé tout ce que la Nature nous offre. Or, nous voyons qu'on deſcend par degrés aſſez inſenſibles des nations les plus éclairées, les plus polies, à des peuples moins induſtrieux ; de ceux-ci à d'autres plus groſſiers, mais encore ſoumis à des Rois, à des loix ; de

(d) M. Rouſſeau.

de ces hommes groſſiers aux ſauvages, qui ne ſe reſſemblent pas tous, mais chez leſquels on trouve autant de nuances différentes que parmi les peuples policés; que les uns forment des nations aſſez nombreuſes ſoumiſes à des chefs; que d'autres, en plus petite ſociété, ne ſont ſoumis qu'à des uſages; qu'enfin les plus ſolitaires, les plus indépendans, ne laiſſent pas de former des familles & d'être ſoumis à leurs pères. Un Empire, un Monarque, une famille, un père, voilà les deux extrêmes de la ſociété: ces extrêmes ſont auſſi les limites de la Nature; ſi elles s'étendoient au-delà, n'auroit-on pas trouvé, en parcourant toutes les ſolitudes du globe, des animaux humains privés de la parole, ſourds à la voix comme aux ſignes, les mâles & les femelles diſperſées, les petits abandonnés, &c? Je dis même qu'à moins de prétendre que la conſtitution du corps humain fût toute différente de ce qu'elle eſt aujourd'hui, & que ſon accroiſſement fût bien plus prompt, il n'eſt pas poſſible de ſoutenir que l'homme ait jamais exiſté ſans former des familles, puiſque les

enfans périroient s'ils n'étoient secourus & soignés pendant plusieurs années ; au lieu que les animaux nouveaux-nés n'ont besoin de leur mère que pendant quelques mois. Cette nécessité physique suffit donc seule pour démontrer que l'espèce humaine n'a pu durer & se multiplier qu'à la faveur de la société ; que l'union des pères & mères aux enfans est naturelle, puisqu'elle est nécessaire. Or cette union ne peut manquer de produire un attachement respectif & durable entre les parens & l'enfant, & cela seul suffit encore pour qu'ils s'accoutument entre eux à des gestes, à des signes, à des sons, en un mot à toutes les expressions du sentiment & du besoin ; ce qui est aussi prouvé par le fait, puisque les sauvages les plus solitaires ont, comme les autres hommes, l'usage des signes & de la parole.

Ainsi, l'état de pure nature est un état connu ; c'est le sauvage vivant dans le désert, mais vivant en famille, connoissant ses enfans, connu d'eux, usant de la parole & se faisant entendre. La fille sauvage ramassée dans les bois de Cham-

pagne, l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre, ne prouvent pas le contraire; ils avoient vécu dans une solitude absolue, ils ne pouvoient donc avoir aucune idée de société, aucun usage des signes ou de la parole; mais s'ils se fussent seulement rencontrés, la pente de nature les auroit entraînés, le plaisir les auroit réunis; attachés l'un à l'autre, ils se seroient bientôt entendus, ils auroient d'abord parlé la langue de l'amour entre eux, & ensuite celle de la tendresse entre eux & leurs enfans; & d'ailleurs ces deux Sauvages étoient issus d'hommes en société & avoient sans doute été abandonnés dans les bois, non pas dans le premier âge, car ils auroient péri, mais à quatre, cinq ou six ans, à l'âge en un mot auquel ils étoient déjà assez forts de corps pour se procurer leur subsistance, & encore trop foibles de tête pour conserver les idées qu'on leur avoit communiquées.

Examinons donc cet homme en pure nature, c'est-à-dire, ce sauvage en famille. Pour peu qu'elle prospère, il sera bientôt le chef d'une société plus

nombreuſe, dont tous les membres auront les mêmes manières, ſuivront les mêmes uſages & parleront la même langue; à la troiſième, ou tout au plus tard à la quatrième génération, il y aura de nouvelles familles qui pourront demeurer ſéparées, mais qui, toujours réunies par les liens communs des uſages & du langage formeront une petite nation, laquelle s'augmentant avec le temps, pourra, ſuivant les circonſtances, ou devenir un peuple, ou demeurer dans un état ſemblable à celui des nations ſauvages que nous connoiſſons. Cela dépendra ſur-tout de la proximité ou de l'éloignement où ces hommes nouveaux ſe trouveront des hommes policés: ſi, ſous un climat doux, dans un terrein abondant, ils peuvent en liberté occuper un eſpace conſidérable au-delà duquel ils ne rencontrent que des ſolitudes ou des hommes tout auſſi neufs qu'eux, ils demeureront ſauvages & deviendront, ſuivant d'autres circonſtances, ennemis ou amis de leurs voiſins; mais lorſque ſous un ciel dur, dans une terre ingrate, ils ſe trouveront

gênés entr'eux par le nombre & serrés par l'espace, ils feront des colonies ou des irruptions, ils se répandront, ils se confondront avec les autres peuples dont ils seront devenus les conquérans ou les esclaves. Ainsi l'homme, en tout état, dans toutes les situations & sous tous les climats, tend également à la société; c'est un effet constant d'une cause nécessaire, puisqu'elle tient à l'essence même de l'espèce, c'est-à-dire, à sa propagation.

Voilà pour la société; elle est, comme l'on voit, fondée sur la Nature. Examinant de même quels sont les appétits, quel est le goût de nos Sauvages, nous trouverons qu'aucun ne vit uniquement de fruits, d'herbes ou de graines, que tous préfèrent la chair & le poisson aux autres alimens, que l'eau pure leur déplaît, & qu'ils cherchent les moyens de faire eux-mêmes ou de se procurer d'ailleurs une boisson moins insipide. Les Sauvages du Midi boivent l'eau du palmier; ceux du Nord avalent à longs traits l'huile dégoûtante de la baleine, d'autres font des boissons fermentées,

& tous en général ont le goût le plus décidé, la passion la plus vive pour les liqueurs fortes. Leur industrie, dictée par les besoins de première nécessité, excitée par leurs appétits naturels, se réduit à faire des instrumens pour la chasse & pour la pêche. Un arc, des flèches, une massue, des filets, un canot, voilà le sublime de leurs arts, qui tous n'ont pour objet que les moyens de se procurer une subsistance convenable à leur goût. Et ce qui convient à leur goût convient à la Nature, car, comme nous l'avons déjà dit *(e)*, l'homme ne pourroit pas se nourrir d'herbe seule, il périroit d'inanition s'il ne prenoit des alimens plus substantiels; n'ayant qu'un estomac & des intestins courts, il ne peut pas, comme le bœuf qui a quatre estomacs & des boyaux très-longs, prendre à la fois un grand volume de cette maigre nourriture, ce qui seroit cependant absolument nécessaire pour compenser la qualité par la quantité. Il en est à peu près de même des fruits & des graines,

(e) Voyez le I.er *volume* de cet Ouvrage, article du Bœuf.

elles ne lui ſuffiroient pas ; il en faudroit encore un trop grand volume pour fournir la quantité de molécules organiques néceſſaire à la nutrition ; & quoique le pain ſoit fait de ce qu'il y a de plus pur dans le blé, & que le blé même & nos autres grains & légumes, ayant été perfectionnés par l'art ſoient plus ſubſtantiels & plus nourriſſans que les graines qui n'ont que leurs qualités naturelles, l'homme, réduit au pain & aux légumes pour toute nourriture, traîneroit à peine une vie foible & languiſſante.

Voyez ces pieux ſolitaires qui s'abſtiennent de tout ce qui a eu vie, qui par de ſaints motifs, renoncent aux dons du Créateur, ſe privent de la parole, fuient la ſociété, s'enferment dans des murs ſacrés contre leſquels ſe briſe la Nature ; confinés dans ces aſiles, ou plutôt dans ces tombeaux vivans, où l'on ne reſpire que la mort, le viſage mortifié, les yeux éreints, ils ne jettent autour d'eux que des regards languiſſans, leur vie ſemble ne ſe ſoutenir que par efforts, ils prennent leur nourriture ſans que le

besoin cesse : quoique soutenu pat leur ferveur (car l'état de la tête fait à celui du corps), ils ne résistent que pendant peu d'années à cette abstinence cruelle ; ils vivent moins qu'ils ne meurent chaque jour par une mort anticipée, & ne s'éteignent pas en finissant de vivre, mais en achevant de mourir.

Ainsi, l'abstinence de toute chair, loin de convenir à la Nature, ne peut que la détruire : si l'homme y étoit réduit, il ne pourroit, du moins dans ces climats, ni subsister, ni se multiplier. Peut-être cette diète seroit possible dans les pays méridionaux, où les fruits sont plus cuits, les plantes plus substantielles, les racines plus succulentes, les graines plus nourries ; cependant les Brachmanes sont plutôt une secte qu'un peuple, & leur religion, quoique très-ancienne, ne s'est guère étendue au-delà de leurs écoles, & jamais au-delà de leur climat.

Cette religion fondée sur la métaphysique, est un exemple frappant du sort des opinions humaines. On ne peut pas douter, en ramassant les débris qui nous restent, que les sciences n'aient été très-

anciennement cultivées, & perfectionnées peut-être au-delà de ce qu'elles le ſont aujourd'hui. On a ſu avant nous que tous les êtres animés contenoient des molécules indeſtructibles, toujours vivantes, & qui paſſoient de corps en corps. Cette vérité, adoptée par les Philoſophes, & enſuite par un grand nombre d'hommes, ne conſerva ſa pureté que pendant les ſiècles de lumière : une révolution de ténèbres ayant ſuccédé, on ne ſe ſouvint des molécules organiques vivantes, que pour imaginer que ce qu'il y avoit de vivant dans l'animal étoit appatemment un tout indeſtructible qui ſe ſéparoit du corps après la mort. On appela ce tout idéal, une *ame*, qu'on regarda bientôt comme un être réellement exiſtant dans tous les animaux; & joignant à cet être fantaſtique l'idée réelle, mais défigurée, du paſſage des molécules vivantes, on dit qu'après la mort cette ame paſſoit ſucceſſivement & perpétuellement de corps en corps. On n'excepta pas l'homme; on joignit bientôt le moral au métaphyſique; on ne douta pas que cet être ſurvivant ne

conservât, dans sa transmigration, ses sentimens, ses affections, ses desirs : les têtes foibles frémirent ! Quelle horreur en effet pour cette ame, lorsqu'au sortir d'un domicile agréable, il falloit aller habiter le corps infect d'un animal immonde ? On eut d'autres frayeurs (chaque crainte produit sa superstition), on eut peur, en tuant un animal, d'égorger sa maîtresse ou son père ; on respecta toutes les bêtes, on les regarda comme son prochain ; on dit enfin qu'il falloit, par amour, par devoir, s'abstenir de tout ce qui avoit eu vie. Voilà l'origine & le progrès de cette religion, la plus ancienne du continent des Indes ; origine qui indique assez que la vérité livrée à la multitude est bientôt défigurée, qu'une opinion philosophique ne devient opinion populaire, qu'après avoir changé de forme ; mais qu'au moyen de cette préparation elle peut devenir une religion d'autant mieux fondée, que le préjugé sera plus général, & d'autant plus respectée, qu'ayant pour base des vérités mal entendues, elle sera nécessairement environnée d'obscurités, & par consé-

quent paroîtra myſtérieuſe, auguſte, incompréhenſible ; qu'enſuite, la crainte ſe mêlant au reſpect, cette religion dégénérera en ſuperſtitions, en pratiques ridicules, leſquelles cependant prendront racines, produiront des uſages qui ſeront d'abord ſcrupuleuſement ſuivis, mais qui s'altérant peu à peu, changeront tellement avec le temps, que l'opinion même dont ils ont pris naiſſance ne ſe conſervera plus que par de fauſſes traditions, par des proverbes, & finira par des contes puériles & des abſurdités ; d'où l'on doit conclure que toute religion fondée ſur des opinions humaines eſt fauſſe & variable, & qu'il n'a jamais appartenu qu'à Dieu de nous donner la vraie religion, qui ne dépendant pas de nos opinions, eſt inaltérable, conſtante, & ſera toujours la même.

Mais revenons à notre ſujet. L'abſtinence entière de la chair ne peut qu'affoiblir la Nature. L'homme, pour ſe bien porter a, non-ſeulement beſoin d'uſer de cette nourriture ſolide, mais même de la varier. S'il veut acquérir une vigueur

complète, il faut qu'il choisisse ce qui lui convient le mieux; & comme il ne peut se maintenir dans un état actif qu'en se procurant des sensations nouvelles, il faut qu'il donne à ses sens toute leur étendue, qu'il se permette la variété de mets comme celle des autres objets, & qu'il prévienne le dégoût qu'occasionne l'uniformité de nourriture; mais qu'il évite les excès, qui sont encore plus nuisibles que l'abstinence.

Les animaux qui n'ont qu'un estomac & les intestins courts, sont forcés, comme l'homme à se nourrir de chair. On s'assurera de ce rapport & de cette vérité en comparant au moyen des descriptions, le volume relatif du canal intestinal dans les animaux carnassiers & dans ceux qui ne vivent que d'herbes: on trouvera toujours que cette différence dans leur manière de vivre dépend de leur conformation, & qu'ils prennent une nourriture plus ou moins solide, relativement à la capacité plus ou moins grande du magasin qui doit la recevoir.

Cependant il n'en faut pas conclure

que les animaux qui ne vivent que d'herbes, ſoient, par néceſſité phyſique, réduits à cette ſeule nourriture, comme les animaux carnaſſiers ſont, par cette même néceſſité, forcés à ſe nourrir de chair, nous diſons ſeulement que ceux qui ont pluſieurs eſtomacs, ou des boyaux très-amples, peuvent ſe paſſer de cet aliment ſubſtantiel & néceſſaire aux autres; mais nous ne diſons pas qu'ils ne puſſent en uſer, & que ſi la Nature leur eût donné des armes, non-ſeulement pout ſe défendre, mais pour attaquer & pour ſaiſir, ils n'en euſſent fait uſage & ne ſe fuſſent bientôt accoutumés à la chair & au ſang, puiſque nous voyons que les moutons, les veaux, les chèvres, les chevaux, mangent avidement le lait, les œufs, qui ſont des nourritures animales, & que, ſans être aidés de l'habitude, ils ne refuſent pas la viande hachée & aſſaiſonnée de ſel. On pourroit donc dire que le goût pour la chair & pour les autres nourritures ſolides eſt l'appétit général de tous les animaux, qui s'exerce avec plus ou moins de véhémence ou de

modération, ſelon la conformation particulière de chaque animal, puiſqu'à prendre la Nature entière, ce même appétit ſe trouve non-ſeulement dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes, mais auſſi dans les oiſeaux, dans les poiſſons, dans les inſectes & dans les vers, auxquels en particulier il ſemble que toute chair ait été ultérieurement deſtinée.

La nutrition, dans tous les animaux, ſe fait par les molécules organiques, qui, ſéparées du marc de la nourriture au moyen de la digeſtion, ſe mêlent avec le ſang & s'aſſimilent à toutes les parties du corps. Mais indépendamment de ce grand effet, qui paroît être le principal but de la Nature, & qui eſt proportionnel à la qualité des alimens, ils en produiſent un autre qui ne dépend que de leur quantité, c'eſt-à-dire, de leur maſſe & de leur volume. L'eſtomac & les boyaux ſont des membranes ſouples, qui forment au dedans du corps une capacité très-conſidérable; ces membranes, pour ſe ſoutenir dans leur état de tenſion, & pour contre-balancer les forces des autres parties qui les avoi-

ſinent, ont beſoin d'être toujours remplies en partie : ſi, faute de prendre de la nourriture, cette grande capacité ſe trouve entièrement vide, les membranes n'étant plus ſoutenues au dedans, s'affaiſſent, ſe rapprochent, ſe collent l'une contre l'autre, & c'eſt ce qui produit l'affaiſſement & la foibleſſe, qui ſont les premiers ſymptômes de l'extrême beſoin. Les alimens, avant de ſervir à la nutrition du corps, lui ſervent donc de leſt, leur préſence, leur volume, eſt néceſſaire pour maintenir l'équilibre entre les parties intérieures qui agiſſent & réagiſſent toutes les unes contre les autres. Lorſqu'on meurt par la faim, c'eſt donc moins parce que le corps n'eſt pas nourri, que parce qu'il n'eſt plus leſté, auſſi les animaux, ſur-tout les plus gourmands, les plus voraces, lorſqu'ils ſont preſſés par le beſoin, ou ſeulement avertis par la défaillance qu'occaſionne le vide intérieur, ne cherchent qu'à le remplir, & avalent de la terre & des pierres : nous avons trouvé de la glaiſe dans l'eſtomac d'un loup ; j'ai vu des cochons en

manger; la plupart des oiseaux avalent des cailloux, &c. Et ce n'est point par goût, mais par nécessité, & parce que le plus pressant n'est pas de rafraîchir le sang par un chyle nouveau, mais de maintenir l'équilibre des forces dans les grandes parties de la machine animale.



LE LOUP (a).

LE Loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément ; & quoiqu'avec ce goût il ait reçu de la Nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, saisir, & dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim, parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois, où il ne

(a) Le Loup, en Grec, Λύκος; en Latin, *Lupus*; en Italien, *Lupo*; en Espagnol, *Lobo*; en Allemand, *Wolff*; en Anglois, *Wolf*; en Suédois, *Ulf*; en Polonois, *Wilk*.

Lupus, Gesner. *Icon. animal. quadr. pag.* 79.

Lupus, Ray. *Synops. animal. quadr. p.* 173.

Canis caudâ rectâ, corpore breviore. Linn. edit. IV. *Canis caudâ incurvâ.* edit. VI.

Lupus vulgaris. Klein. *Hist. nat. quadr. p.* 70.

Canis ex griseo flavescens. Lupus vulgaris. Brisson. *Reg. animal. p.* 235.

trouve que quelques animaux ſauvages qui lui échappent par la vîteſſe de leur courſe, & qu'il ne peut ſurprendre que par haſard ou par patience, en les attendant long-temps, & ſouvent en vain, dans les endroits où ils doivent paſſer. Il eſt naturellement groſſier & poltron, mais il devient ingénieux par beſoin, & hardi par néceſſité; preſſé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui ſont ſous la garde de l'homme, ceux ſur-tout qu'il peut emporter aiſément, comme les agneaux, les petits chiens, les chevreaux; & lorſque cette maraude lui réuſſit, il revient ſouvent à la charge, juſqu'à ce qu'ayant été bleſſé ou chaſſé & maltraité par les hommes & les chiens, il ſe recèle pendant le jour dans ſon fort, n'en ſort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte & creuſe la terre ſous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choiſir & d'emporter ſa proie. Lorſque ces courſes ne lui produiſent rien, il retourne au fond des bois, ſe met en

quête, cherche, ſuit à la piſte, chaſſe, pourſuit les animaux ſauvages, dans l'eſpérance qu'un autre loup pourra les attêter, les ſaiſir dans leur fuite, & qu'ils en partageront la dépouille. Enfin, lorſque le beſoin eſt extrême, il s'expoſe à tout, il attaque les femmes & les enfans, ſe jette même quelquefois ſur les hommes, devient furieux par ces excès, qui finiſſent ordinairement par la rage & la mort.

Le Loup, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, reſſemble ſi fort au chien, qu'il paroît être modelé ſur la même forme; cependant il n'offre tout au plus que le revers de l'empreinte, & ne préſente les mêmes caractères que ſous une face entièrement oppoſée : ſi la forme eſt ſemblable, ce qui en réſulte eſt bien contraire; le naturel eſt ſi différent, que non-ſeulement ils ſont incompatibles, mais antipathiques par nature, ennemis par inſtinct. Un jeune chien friſſonne au premier aſpect du loup, il fuit à l'odeur ſeule, qui, quoique nouvelle, inconnue, lui répugne ſi fort, qu'il vient en tremblant ſe ranger entre les

jambes de ſon maître : un mâtin qui connoît ſes forces ſe hériſſe, s'indigne, l'attaque avec courage, tâche de le mettre en fuite, & fait tous ſes efforts pour ſe délivrer d'une préſence qui lui eſt odieuſe; jamais ils ne ſe rencontrent ſans ſe fuir ou ſans combattre, & combattre à outrance, juſqu'à ce que la mort ſuive. Si le loup eſt le plus fort, il déchire, il dévore ſa proie; le chien, au contraire, plus généreux, ſe contente de la victoire, & ne trouve pas que *le corps d'un ennemi mort ſente bon*, il l'abandonne pour ſervir de pâture aux corbeaux, & même aux autres loups; car ils s'entredévorent, & lorſqu'un loup eſt grièvement bleſſé, les autres le ſuivent au ſang & s'attroupent pour l'achever.

Le chien, même ſauvage, n'eſt pas d'un naturel farouche; il s'apprivoiſe aiſément, s'attache & demeure fidèle à ſon maître. Le loup pris jeune ſe prive, mais ne s'attache point, la nature eſt plus forte que l'éducation, il reprend avec l'âge ſon caractère féroce, & retourne, dès qu'il le peut, à ſon état ſauvage. Les chiens, même les plus groſſiers,

cherchent la compagnie des autres animaux ; ils ſont naturellement portés à les ſuivre, & à les accompagner, & c'eſt par inſtinct ſeul & non par éducation qu'ils ſavent conduire & garder les troupeaux. Le loup eſt au contraire l'ennemi de toute ſociété, il ne fait pas même compagnie à ceux de ſon eſpèce : lorſqu'on les voit pluſieurs enſemble, ce n'eſt point une ſociété de paix, c'eſt un attroupement de guerre, qui ſe fait à grand bruit avec des hurlemens affreux, & qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, comme un cerf, un bœuf, ou de ſe défaire de quelque redoutable mâtin. Dès que leur expédition militaire eſt conſommée, ils ſe ſéparent & retournent en ſilence à leur ſolitude. Il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle & la femelle ; ils ne ſe cherchent qu'une fois par an, & ne demeurent que peu de temps enſemble. C'eſt en hiver que les louves deviennent en chaleur : pluſieurs mâles ſuivent la même femelle, & cet attroupement eſt encore plus ſanguinaire que le premier ; car ils ſe la diſputent cruellement, ils

grondent, ils frémiſſent, ils ſe battent, ils ſe déchirent, & il arrive ſouvent qu'ils mettent en pièces celui d'entr'eux qu'elle a préféré. Ordinairement elle fuit long-temps, laſſe tous ſes aſpirans, & ſe dérobe, pendant qu'ils dorment, avec le plus alerte ou le mieux aimé.

La chaleur ne dure que douze ou quinze jours, & commence par les plus vieilles louves, celle des plus jeunes n'arrive que plus tard. Les mâles n'ont point de rut marqué, ils pourroient s'accoupler en tout temps; ils paſſent ſucceſſivement de femelles en femelles à meſure qu'elles deviennent en état de les recevoir; ils ont des vieilles à la fin de décembre, & finiſſent par les jeunes au mois de février & au commencement de mars. Le temps de la geſtation eſt d'environ trois mois & demi *(b)*, & l'on trouve des louveteaux nouveaux-nés depuis la fin d'avril juſqu'au mois de juillet. Cette différence dans la durée de la geſtation entre les louves, qui portent plus de cent jours, & les chiens, qui

(b) Voyez le nouveau traité de Vénerie. *Paris, 1750, pages 75 & 76.*

n'en portent guère plus de ſoixante, prouve que le loup & le chien, déjà ſi différens par le naturel, le ſont auſſi par le tempérament & par l'un des principaux réſultats des fonctions de l'économie animale. Auſſi le loup & le chien n'ont jamais été pris pour le même animal que par les nomenclateurs en hiſtoire naturelle, qui ne connoiſſant la Nature que ſuperficiellement, ne la conſidèrent jamais pour lui donner toute ſon étendue, mais ſeulement pour la reſſerrer & la réduire à leur méthode, toujours fautive, & ſouvent démentie par les faits. Le chien & la louve ne peuvent ni s'accoupler *(c)*, ni produire enſemble, il n'y a pas de races intermédiaires entr'eux; ils ſont d'un naturel tout oppoſé, d'un tempérament différent; le loup vit plus long-temps que le chien, les louves ne portent qu'une fois par an, les chiennes portent deux ou trois fois. Ces différences ſi marquées ſont plus que ſuffiſantes pour démontrer que ces animaux ſont d'eſpèces aſſez éloignées: d'ailleurs, en y regardant

(c) Voyez les expériences que j'ai faites à ce ſujet, *vol. I. quadr.* de cet ouvrage, à l'article du chien.

de près, on reconnoît aisément que, même à l'extérieur, le loup diffère du chien par des caractères essentiels & constans. L'aspect de la tête est différent, la forme des os l'est aussi; le loup a la cavité de l'œil obliquement posée, l'orbite inclinée, les yeux étincelans, brillans pendant la nuit; il a le hurlement au lieu de l'aboiement, les mouvemens différens, la démarche plus égale, plus uniforme, quoique plus prompte & plus précipitée, le corps beaucoup plus fort & bien moins souple *(d)*, les membres plus fermes, les mâchoires & les dents plus grosses; le poil plus rude & plus fourré.

Mais ces animaux se ressemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures. Les loups s'accouplent comme les chiens; ils ont comme eux la verge osseuse & environnée d'un bourlet qui

(d) Aristote a dit mal-à-propos que le Loup avoit dans le cou un seul os continu; le loup a, comme le chien & comme les autres animaux quadrupèdes, plusieurs vertèbres dans le cou, & il peut le fléchir & le plier de la même façon : on trouve seulement quelquefois une des vertèbres lombaires adhèrente à la vertèbre voisine.

se

ſe gonfle & les empêche de ſe ſéparer. Lorſque les louves ſont prêtes à mettre bas, elles cherchent au fond du bois un fort, un endroit bien fourré, au milieu duquel elles applaniſſent un eſpace aſſez conſidérable en coupant, en arrachant les épines avec les dents; elles y apportent enſuite une grande quantité de mouſſe, & préparent un lit commode pour leurs petits; elles en font ordinairement cinq ou ſix, quelquefois ſept, huit & même neuf, & jamais moins de trois; ils naiſſent les yeux fermés comme les chiens, la mère les allaite pendant quelques ſemaines & leur apprend bientôt à manger de la chair qu'elle leur prépare en la mâchant. Quelque temps après elle leur apporte des mulots, des levreaux, des perdrix, des volailles vivantes; les louveteaux commencent par jouer avec elles & finiſſent par les étrangler, la louve enſuite les déplume, les écorche, les déchire, & en donne une part à chacun. Ils ne ſortent du fort où ils ont pris naiſſance, qu'au bout de ſix ſemaines ou deux mois; ils ſuivent alors leur mère qui les mène boire

dans quelque tronc d'arbre ou à quelque mare voisine ; elle les ramène au gîte, ou les oblige à se receler ailleurs lorsqu'elle craint quelque danger. Ils la suivent ainsi pendant plusieurs mois. Quand on les attaque, elle les défend de toutes ses forces, & même avec fureur : quoique dans les autres temps elle soit, comme toutes les femelles, plus timide que le mâle ; lorsqu'elle a des petits, elle devient intrépide, semble ne rien craindre pour elle, & s'expose à tout pour les sauver : aussi ne l'abandonnent-ils que quand leur éducation est faite, quand ils se sentent assez forts pour n'avoir plus besoin de secours, c'est ordinairement à dix mois ou un an, lorsqu'ils ont refait leurs premières dents, qui tombent à six mois *(e)*, & lorsqu'ils ont acquis de la force, des armes & des talens pour la rapine.

Les mâles & les femelles sont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Il est à croire que les femelles, comme dans presque toutes les autres espèces,

(e) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. *Paris*, 1613, *page* 100, *verso*.

ſont à cet égard plus précoces que les mâles : ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elles ne deviennent en chaleur tout au plus tôt qu'au ſecond hiver de leur vie, ce qui ſuppoſe dix-huit ou vingt mois d'âge, & qu'une louve que j'ai fait élever n'eſt entrée en chaleur qu'au troiſième hiver, c'eſt-à-dire, à plus de deux ans & demi. Les chaſſeurs *(f)* aſſurent que dans toutes les portées il y a plus de mâles que de femelles ; cela confirme cette obſervation qui paroît générale, du moins dans ces climats, que dans toutes les eſpèces, à commencer par celle de l'homme, la Nature produit plus de mâles que de femelles. Ils diſent auſſi qu'il y a des loups qui dès le temps de la chaleur s'attachent à leur femelle, l'accompagnent toujours juſqu'à ce qu'elle ſoit ſur le point de mettre bas ; qu'alors elle ſe dérobe, cache ſoigneuſement ſes petits, de peur que leur père ne les dévore en naiſſant ; mais que, lorſqu'ils ſont nés, il prend de l'affection pour eux, leur apporte à manger, & que ſi la mère

(f) Voyez le nouveau Traité de la Vénerie, page 276.

vient à manquer, il la remplace & en prend soin comme elle. Je ne puis assurer ces faits, qui me paroissent même un peu contradictoires. Ces animaux qui sont deux ou trois ans à croître, vivent quinze ou vingt ans; ce qui s'accorde encore avec ce que nous avons observé sur beaucoup d'autres espèces, dans lesquelles le temps de l'accroissement fait la septième partie de la durée totale de la vie. Les loups blanchissent dans la vieillesse, ils ont alors toutes les dents usées. Ils dorment lorsqu'ils sont rassasiés ou fatigués, mais plus le jour que la nuit, & toujours d'un sommeil léger; ils boivent fréquemment, & dans les temps de sécheresse, lorsqu'il n'y a point d'eau dans les ornières ou dans les vieux troncs d'arbres, ils viennent plus d'une fois par jour aux mares & aux ruisseaux. Quoique très-voraces, ils supportent aisément la diète; ils peuvent passer quatre ou cinq jours sans manger, pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force, surtout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou & de la mâ-

choire. Il porte avec ſa gueule un mouton, ſans le laiſſer toucher à terre, & court en même temps plus vîte que les bergers, en ſorte qu'il n'y a que les chiens qui puiſſent l'atteindre & lui faire lâcher priſe. Il mord cruellement, & toujours avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui réſiſte moins; car il prend des précautions avec les animaux qui peuvent ſe défendre. Il craint pour lui, & ne ſe bat que par néceſſité, & jamais par un mouvement de courage: lorſqu'on le tire & que la balle lui caſſe quelque membre il crie, & cependant lorſqu'on l'achève à coups de bâton, il ne ſe plaint pas comme le chien; il eſt plus dur, moins ſenſible, plus robuſte; il marche, court, rôde des jours entiers & des nuits; il eſt infatigable, & c'eſt peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la courſe. Le chien eſt doux & courageux; le loup, quoique féroce, eſt timide. Lorſqu'il tombe dans un piége, il eſt ſi fort & ſi long-temps épouvanté, qu'on peut ou le tuer ſans qu'il ſe défende, ou le prendre vivant ſans qu'il réſiſte; on peut lui mettre un collier,

l'enchaîner, le museler, le conduire ensuite par-tout où l'on veut sans qu'il ose donner le moindre signe de colère ou même de mécontentement. Le loup a les sens très-bons, l'œil, l'oreille, & sur-tout l'odorat, il sent souvent de plus loin qu'il ne voit : l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue ; il sent aussi de loin les animaux vivans, il les chasse même assez long-temps en les suivant aux portées. Lorsqu'il veut sortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent ; il s'arrête sur la lisière, évente de tous côtés, & reçoit ainsi les émanations des corps morts ou vivans que le vent lui apporte de loin. Il préfère la chair vivante à la morte, & cependant il dévore les voieries les plus infectes. Il aime la chair humaine, & peut-être, s'il étoit le plus fort, n'en mangeroit-il pas d'autre. On a vu des loups suivre les armées, arriver en nombre à des champs de bataille où l'on n'avoit enterré que négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une insatiable avidité, & ces mêmes loups, accoutumés à la chair humaine, se jeter ensuite sur les hommes, attaquer le

berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes, emporter des enfans, &c. L'on a appelé ces mauvais loups, *loups garoux (g)*, c'est-à-dire, loups dont il faut se garer.

On est donc obligé quelquefois d'armer tout un pays pour se défaire des loups. Les Princes ont des équipages pour cette chasse, qui n'est point désagréable, qui est utile, & même nécessaire. Les chasseurs distinguent les loups en *jeunes loups*, *vieux loups*, & *grands vieux loups*; ils les connoissent par les *pieds*, c'est-à-dire, par les *voies*, les traces qu'ils laissent sur la terre : plus le loup est âgé, plus il a le pied gros; la louve l'a plus long & plus étroit, elle a aussi le talon plus petit & les ongles plus minces. On a besoin d'un bon limier pour la quête du loup, il faut même l'animer, l'encourager, lorsqu'il tombe sur la voie; car tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, & se rabattent froidement. Quand le loup est détourné, on amène les levriers qui doivent le chasser, on les partage en deux ou trois laisses, on n'en

(g) Voyez la chasse du loup de Gaston Phœbus.

garde qu'une pour le lancer, & on mène les autres en avant pour servir de relais. On lâche donc d'abord les premiers à sa suite, un homme à cheval les appuie; on lâche les seconds à sept ou huit cents pas plus loin, lorsque le loup est prêt à passer, & ensuite les troisièmes lorsque les autres chiens commencent à le joindre & à le harceler. Tous ensemble le réduisent bientôt aux dernières extrémités, & le veneur l'achève en lui donnant un coup de couteau. Les chiens n'ont nulle ardeur pour le fouler, & répugnent si fort à manger de sa chair, qu'il faut la préparer & l'assaisonner lorsqu'on veut leur en faire curée. On peut aussi le chasser avec des chiens courans; mais comme il perce toujours droit en avant, & qu'il court tout un jour sans être rendu, cette chasse est ennuyeuse, à moins que les chiens courans ne soient soutenus par des levriers qui le saisissent, le harcèlent, & leur donnent le temps de l'approcher.

Dans les campagnes, on fait des battues à force d'hommes & de mâtins, on tend des piéges, on présente des appâts,

on fait des fosses, on répand des boulettes empoisonnées; tout cela n'empêche pas que ces animaux ne soient toujours en même nombre, sur-tout dans les pays où il y a beaucoup de bois. Les Anglois prétendent en avoir purgé leur île, cependant on m'a assuré qu'il y en avoit en Ecosse. Comme il y a peu de bois dans la partie méridionale de la Grande-Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire.

La couleur & le poil de ces animaux changent suivant les différens climats, & varient quelquefois dans le même pays. On trouve en France & en Allemagne, outre les loups ordinaires, quelques loups à poil plus épais & tirant sur le jaune. Ces loups plus sauvages & moins nuisibles que les autres, n'approchent jamais ni des maisons, ni des troupeaux, & ne vivent que de chasse & non pas de rapine. Dans les pays du nord, on en trouve de tout blancs & de tout noirs; ces derniers sont plus grands & plus forts que les autres. L'espèce commune est très-généralement répandue, on l'a

trouvée en Aſie *(h)*, en Afrique *(i)* & en Amérique *(k)* comme en Europe. Les loups du Sénégal *(l)* reſſemblent à ceux de France, cependant ils ſont un peu plus gros, & beaucoup plus cruels; ceux d'Égypte ſont plus petits que ceux de Grèce *(m)*. En Orient, & ſur-tout en Perſe, on fait ſervir les loups à des ſpectacles pour le peuple *(n)*; on les exerce de jeuneſſe à la danſe, ou plutôt à une eſpèce de lutte contre un grand nombre d'hommes. On achette juſqu'à cinq cents écus, dit Chardin, un loup bien

(h) Voyez le Voyage de Pietro della Valle. *Rouen*, 1745, *Vol. IV, pages 4 & 5.*

(i) Voyez l'Hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *Tome V, page 85.*

(k) Voyez le Voyage du P. Leclercq. *Paris*, 1691, *pages 488 & 489.*

(l) Voyez l'Hiſtoire générale des voyages par M. l'abbé Prevôt, *Tome III, page 285.* Voyez auſſi le voyage du ſieur le Maire aux îles Canaries, Cap verd, Sénégal, &c. *Paris*, 1695, *page 100.*

(m) Vide Ariſtot. *Hiſt. animal.* lib. VIII, cap. 28.

(n) Voyez le Voyage de Chardin. *Londres*, 1686, *page 291.* Voyez auſſi le voyage de Pietro della Valle. *Rouen*, 1745, *Vol. IV, page 4.*

dreſſé à la danſe. Ce fait prouve au moins qu'à force de temps & de contrainte ces animaux ſont ſuſceptibles de quelque eſpèce d'éducation. J'en ai fait élever & nourrir quelques-uns chez moi : tant qu'ils ſont jeunes, c'eſt-à-dire, dans la première & la ſeconde année, ils ſont aſſez dociles, ils ſont même careſſans, & s'ils ſont bien nourris, ils ne ſe jettent ni ſur la volaille, ni ſur les autres animaux ; mais à dix-huit mois ou deux ans ils reviennent à leur naturel, on eſt obligé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir & de faire du mal. J'en ai eu un qui ayant été élevé en toute liberté dans une baſſe-cour avec des poules pendant dix-huit ou dix-neuf mois, ne les avoit jamais attaquées, mais pour ſon coup d'eſſai, il les tua toutes en une nuit ſans en manger aucune ; un autre qui ayant rompu ſa chaîne à l'âge d'environ deux ans, s'enfuit après avoir tué un chien avec lequel il étoit familier ; une louve que j'ai gardée trois ans, & qui quoiqu'enfermée toute jeune & ſeule avec un mâtin de même âge dans une cour aſſez ſpacieuſe, n'a pu pendant tout ce temps s'accoutumer

à vivre avec lui, ni le ſouffrir, même quand elle devint en chaleur. Quoique plus foible, elle étoit la plus méchante, elle provoquoit, elle attaquoit, elle mordoit le chien, qui d'abord ne fit que ſe défendre, mais qui finit par l'étrangler.

Il n'y a rien de bon dans cet animal que ſa peau; on en fait des fourrures groſſières, qui ſont chaudes & durables. Sa chair eſt ſi mauvaiſe, qu'elle répugne à tous les animaux, & il n'y a que le loup qui mange volontiers du loup. Il exhale une odeur infecte par la gueule : comme pour aſſouvir ſa faim, il avale indiſtinctement tout ce qu'il trouve, des chairs corrompues, des os, du poil, des peaux à demi tannées & encore toutes couvertes de chaux, il vomit fréquemment, & ſe vide encore plus ſouvent qu'il ne ſe remplit. Enfin, déſagréable en tout, la mine baſſe, l'aſpect ſauvage, la voix effrayante, l'odeur inſupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, il eſt odieux, nuiſible de ſon vivant, inutile après ſa mort.



B. dir.

LE LOUP.

LE RENARD (a).

LE Renard eſt fameux par ſes ruſes ; & mérite en partie ſa réputation ; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adreſſe, & réuſſit plus ſouvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, ſans attaquer les troupeaux, ſans traîner les cadavres, il eſt plus ſûr de vivre. Il emploie plus d'eſprit que de mouvement, ſes reſſources ſemblent être en lui-même : ce ſont, comme l'on ſait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonſpect, ingénieux & prudent, même juſqu'à la patience, il varie ſa conduite,

(a) Le Renard ; en Grec, Ἀλώπηξ ; en Latin, *Vulpes* ; en Italien, *Volpe* ; en Eſpagnol, *Raposa* ; en Allemand, *Fuchſſ* ; en Anglois, *Fox* ; en Suédois, *Raef* ; en Polonois, *Liſzka*.

Vulpes Geſner. *Icon. animal. quadr. pag. 88.*

Vulpes Ray. *Synopſ. animal. quadr. pag 177.*

Canis caudâ rectâ. Linnæus.

Vulpes vulgaris. Klein. *Hiſt. Nat. quadr. pag. 71.*

Canis fulvus, pileis cinereis intermixtis. Briſſon, *Regn. animal. pag. 239.*

il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation ; quoiqu'aussi infatigable, & même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vîtesse de sa course, il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asyle où il se retire dans les dangers pressans, où il s'établit, où il élève ses petits : il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié.

Cette différence, qui se fait sentir même parmi les hommes, a de bien plus grands effets, & suppose de bien plus grandes causes parmi les animaux. L'idée seule du domicile présuppose une attention singulière sur soi-même ; ensuite le choix du lieu, l'art de faire son manoir, de le rendre commode, d'en dérober l'entrée, sont autant d'indices d'un sentiment supérieur. Le renard en est doué, & tourne tout à son profit ; il se loge au bord des bois, à portée des hameaux ; il écoute le chant des coqs & le cri des volailles ; il les savoure de loin, il prend habilement son temps, cache son dessein & sa

marche, se glisse, se traîne, arrive, & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures, ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse, ou porte à son terrier; il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte & cache de même, mais dans un autre endroit, ensuite une troisième, une quatrième, &c. jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer & ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées & dans les boquetaux où l'on prend les grives & les bécasses au lacet; il devance le pipeur, va de très-grand matin, & souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés, les dépose tous en différens endroits, sur-tout au bords des chemins, dans les ornières, sous de la mousse, sous un genièvre, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, & sait parfaitement les retrouver au besoin.

Il chasse les jeunes levreaux en plaine; saisit quelquefois les lièvres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapreaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs, & détruit une quantité prodigieuse de gibier. Le loup nuit plus au paysan, le renard nuit plus au gentilhomme.

La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup; elle est plus facile & plus amusante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, tous les chiens au contraire, chassent le renard volontiers, & même avec plaisir; car quoiqu'il ait l'odeur très-forte, ils le préfèrent souvent au cerf, au chevreuil & au lièvre. On peut le chasser avec des bassets, des chiens courans, des briquets: dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément: cette manière est bonne pour prendre une portée entière de renards, la mère avec les petits; pendant qu'elle se défend & combat les bassets, on tâche de découvrir le terrier

par-dessus, & on la tue ou on la saisit vivante avec des pinces. Mais comme les terriers sont souvent dans des rochers, sous des troncs d'arbres, & quelquefois trop enfoncés sous terre, on ne réussit pas toujours. La façon la plus ordinaire, la plus agréable & la plus sûre de chasser le renard, est de commencer par boucher les terriers : on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le renard gagne son gîte, mais en arrivant il essuie une première décharge : s'il échappe à la balle, il fuit de route sa vîtesse, fait un grand tour, & revient encore à son terrier, où on le tire une seconde fois, & où trouvant l'entrée fermée, il prend le parti de se sauver au loin en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des chiens courans, lorsqu'on veut le poursuivre : il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il passe à dessein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand peine à le suivre, & que quand il prend la plaine il va très-loin sans s'arrêter.

Pour détruire les renards, il est encore plus commode de tendre des piéges, où l'on met de la chair pour appât, un pigeon, une volaille vivante, &c. Je fis un jour suspendre à neuf pieds de hauteur sur un arbre, les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os; dès la première nuit les renards s'étoient si fort exercés à sauter, que le terrein autour de l'arbre étoit battu comme une aire de grange. Le renard est aussi vorace que carnassier; il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, & surtout des raisins: lorsque les levreaux & les perdrix lui manquent, il se rabat sur les rats, les mulots, les serpens, les lézards, les crapauds, &c. il en détruit un grand nombre; c'est-là le seul bien qu'il procure. Il est très-avide de miel, il attaque les abeilles sauvages, les guêpes, les frelons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite, en le perçant de mille coups d'aiguillon; il se retire en effet, mais c'est en se roulant pour les écraser, & il revient si souvent à la charge, qu'il les oblige à abandonner le guêpier; alors

il le déterre & en mange le miel & la cire. Il prend aussi les hérissons, les roule avec ses pieds, & les force à s'étendre. Enfin, il mange du poisson, des écrevisses, des hannetons, des sauterelles, &c.

Cet animal ressemble beaucoup au chien, sur-tout par les parties intérieures; cependant il en diffère par la tête, qu'il a plus grosse à proportion de son corps; il a aussi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long & plus touffu, les yeux plus inclinés; il en diffère encore par une mauvaise odeur très-forte qui lui est particulière, & enfin par le caractère le plus essentiel, par le naturel; car il ne s'apprivoise pas aisément, & jamais tout-à-fait: il languit lorsqu'il n'a pas la liberté, & meurt d'ennui quand on veut le garder trop long-temps en domesticité. Il ne s'accouple point avec la chienne *(b)*; s'ils ne sont pas antipathiques, ils sont au moins indifférens. Il produit en moindre nombre, & une seule fois par

(b) Voyez les expériences que j'ai faites à ce sujet, *vol. I.* de cet ouvrage, article du Chien.

an ; les portées sont ordinairement de quatre ou cinq, rarement de six, & jamais moins de trois. Lorsque la femelle est pleine, elle se recèle, sort rarement de son terrier, dans lequel elle prépare un lit à ses petits. Elle devient en chaleur en hiver, & l'on trouve déjà de petits renards au mois d'avril : lorsqu'elle s'aperçoit que sa retraite est découverte, & qu'en son absence ses petits ont été inquiétés, elle les transporte tous les uns après les autres, & va chercher un autre domicile. Ils naissent les yeux fermés, ils sont, comme les chiens, dix-huit mois ou deux ans à croître, & vivent de même treize ou quatorze ans.

Le renard a les sens aussi bons que le loup, le sentiment plus fin, & l'organe de la voix plus souple & plus parfait. Le loup ne se fait entendre que par des hurlemens affreux, le renard glapit, aboie, & pousse un son triste, semblable au cri du paon ; il a des tons différens selon les sentimens différens dont il est affecté ; il a la voix de la chasse, l'accent du desir, le son du murmure, le ton plaintif de la tristesse, le cri de la douleur,

qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui casse quelque membre ; car il ne crie point pour toute autre blessure, & il se laisse tuer à coups de bâton, comme le loup, sans se plaindre, mais toujours en se défendant avec courage. Il mord dangereusement, opiniâtrément, & l'on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapissement est une espèce d'aboiement qui se fait par des sons semblables & très-précipités. C'est ordinairement à la fin du glapissement qu'il donne un coup de voix plus fort, plus élevé, & semblable au cri du paon. En hiver, sur-tout pendant la neige & la gelée, il ne cesse de donner de la voix, & il est au contraire presque muet en été. C'est dans cette saison que son poil tombe & se renouvelle ; l'on fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris en été. La chair du renard est moins mauvaise que celle du loup, les chiens & mêmes les hommes en mangent en automne, surtout lorsqu'il s'est nourri & engraissé

de raisins, & sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le sommeil profond, on l'approche aisément sans l'éveiller: lorsqu'il dort, il se met en rond comme les chiens; mais lorsqu'il ne fait que se reposer, il étend les jambes de derrière & demeure étendu sur le ventre: c'est dans cette posture qu'il épie les oiseaux le long des haies. Ils ont pour lui une si grande antipathie, que dès qu'ils l'aperçoivent ils font un petit cri d'avertissement; les geais, les merles sur-tout le conduisent du haut des arbres, répètent souvent le petit cri d'avis, & le suivent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

J'ai fait élever quelques renards pris jeunes : comme ils ont une odeur très-forte, on ne peut les tenir que dans des lieux éloignés, dans des écuries, des étables, où l'on n'est pas à portée de les voir souvent; & c'est peut-être par cette raison qu'ils s'apprivoisent moins que le loup, qu'on peut garder plus près de la maison. Dès l'âge de cinq à six mois les jeunes renards couroient après les canards & les poules, & il fallut

les enchaîner. J'en fis garder trois pendant deux ans, une femelle & deux mâles : on tenta inutilement de les faire accoupler avec des chiennes ; quoiqu'ils n'eussent jamais vu des femelles de leur espèce, & qu'ils parussent pressés du besoin de jouir, ils ne purent s'y déterminer, ils refusèrent constamment toutes les chiennes ; mais dès qu'on leur présenta leur femelle légitime, ils la couvrirent quoiqu'enchaînés, & elle produisit quatre petits. Ces mêmes renards qui se jetoient sur les poules lorsqu'ils étoient en liberté, n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne : on attachoit souvent auprès d'eux une poule vivante, on les laissoit passer la nuit ensemble, on les faisoit même jeûner auparavant ; malgré le besoin & la commodité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés, & ne touchoient point à la poule.

Cette espèce est une des plus sujettes aux influences du climat, & l'on y trouve presque autant de variétés que dans les espèces d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux,

mais il s'en trouve auſſi dont le poil eſt gris-argenté; tous deux ont le bout de la queue blanc. Les derniers s'appellent en Bourgogne, renards *charbonniers*, parce qu'ils ont les pieds plus noirs que les autres. Ils paroiſſent auſſi avoir le corps plus court, parce que leur poil eſt plus fourni. Il y en a d'autres qui ont le corps réellement plus long que les autres, & qui ſont d'un gris-ſale, à peu près de la couleur des vieux loups; mais je ne puis décider ſi cette différence de couleur eſt une vraie variété, ou ſi elle n'eſt produite que par l'âge de l'animal qui peut-être blanchit en vieilliſſant. Dans les pays du nord il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des gris-de-fer, des gris-argentés, des blancs, des blancs à pieds fauves, des blancs à tête noire, des blancs avec le bout de la queue noir, des roux avec la gorge & le ventre entièrement blancs, ſans aucun mélange de noir, & enfin des croiſés qui ont une ligne noire le long de l'épine du dos, & une autre ligne noire ſur les épaules, qui traverſe la première: ces derniers ſont plus grands que

que les autres, & ont la gorge noire. L'eſpèce commune eſt plus généralement répandue qu'aucune des autres, on la trouve par-tout, en Europe *(c)*, dans l'Aſie ſeptentrionale *(d)* & tempérée ; on la trouve de même en Amérique *(e)*, mais elle eſt fort rare en Afrique & dans les pays voiſins de l'Équateur. Les Voyageurs qui diſent en avoir vu à Calécut *(f)* & dans les autres provinces méridionales des Indes, ont pris les chacals pour des renards. Ariſtote lui-même eſt tombé dans une erreur ſemblable, lorſqu'il a dit *(g)* que les renards d'Égypte étoient plus petits que ceux de Grèce, ces petits renards d'Égypte ſont des putois *(h)* ; dont l'odeur eſt inſupportable. Nos renards, originaires des climats froids, ſont

(c) Voyez les Œuvres de Regnard. *Paris, 1742, tome I, pag. 175.*

(d) Voyez la relation du voyage d'Adam Oléarius. *Paris, 1656, tome I, page 368.*

(e) Voyez le voyage de la Hontan, *tome II, pag. 42.*

(f) Voyez les voyages de François Pyrard. *Paris, 1619, tome I, page 427.*

(g) Ariſtote. *Hiſt. Animal.* lib. VIII, cap. XVIII.

(h) Aldrovande. *Quadrup. hiſt.* pag. 197.

devenus naturels aux pays tempérés ; & ne se sont pas étendus vers le midi au-delà de l'Espagne & du Japon *(i)*. Ils sont originaires des pays froids, puisqu'on y trouve toutes les variétés de l'espèce, & qu'on ne les trouve que là ; d'ailleurs ils supportent aisément le froid le plus extrême ; il y en a du côté du pôle antarctique *(k)* comme vers le pôle arctique *(l)*. La fourrure des renards blancs n'est pas fort estimée, parce que le poil tombe aisément, les gris-argentés sont meilleurs, les bleus & les croisés sont recherchés à cause de leur rareté ; mais les noirs sont les plus précieux de tous, c'est après la zibeline la fourrure la plus belle & la plus chère. On en

(i) Voyez l'Histoire du Japon, par Kœmpfer. *La Haye, 1729, tome I, page 110.*

(k) Voyez le voyage de Narborough à la mer du Sud. *Second volume des voyages de Coréal. Paris, 1722, tome II, page 184.*

(l) Voyez le Recueil des voyages du Nord. *Rouen, 1716, tome II, pages 113 & 114.* Voyez aussi le Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales. *Amsterdam, 1702, tome I, pages 39 & 40.*

trouve au Spitzberg *(m)*, en Groenland *(n)*, en Lapponie, en Canada *(o)*, où il y en a aussi de croisés, & où l'espèce commune est moins rousse qu'en France, & a le poil plus long & plus fourni.

(m) Voyez le Recueil des voyages du Nord, &c.

(n) Les renards abondent dans toute la Lapponie. Ils sont presque tous blancs, quoiqu'il s'en rencontre de la couleur ordinaire. Les blancs sont les moins estimés ; mais il s'en trouve quelquefois de noirs, & ceux-là sont les plus rares & les plus chers ; leurs peaux sont quelquefois vendues quarante ou cinquante écus, & le poil en est si fin & si long, qu'il pend de tel côté que l'on veut, en sorte que prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles, &c. *Œuvres de Regnard, tome I. page 175.*

(o) Voyez le voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat. *Paris, 1632, pages 304 & 305.*



LE BLAIREAU (a).

LE Blaireau eſt un animal pareſſeux, défiant, ſolitaire, qui ſe retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus ſombres, & s'y creuſe une demeure ſouterraine; il ſemble fuir la ſociété, même la lumière, & paſſe les trois quarts de ſa vie dans ce ſéjour ténébreux, dont il ne ſort que pour chercher ſa ſubſiſtance. Comme il a le corps alongé, les jambes courtes, les ongles, ſur-tout ceux des pieds de devant, très-longs & très-fermes,

(a) Le Blaireau ou Taiſſon; en Latin, *Meles, Taxus*; en Italien, *Taſſo*; en Eſpagnol, *Taſugo, Texon*; en Allemand, *Tachs, Dachs, Dar*; en Anglois, *Badger, Brock, Grai, Bauſſon pate*; en Suédois, *Graf-ſwin*; en Polonois, *Jazwiec, Borſuc, Kol-dziki, Zbik.*

Meles. Geſner, *Icon. animal. quadrup. pag. 86.*

Taxus ſive Meles. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 185.*

Meles unguibus anticis longiſſimis. Taxus, Linnæus.

Coati caudâ brevi. Taxus, Meles. Coati griſeus. Klein, *de quadrup. pag. 73.*

Meles pilis ex ſordidè albo & nigro variegatis veſtita, capite tæniis alternatim albis & nigris variegato. Meles, Briſſon, *Regn. animal. pag. 253.*

il a plus de facilité qu'un autte pour ouvrir la terre, y fouiller, y pénétrer, & jeter derrière lui les déblais de ſon excavation, qu'il rend tortueuſe, oblique, & qu'il pouſſe quelquefois fort loin. Le Renard qui n'a pas la même facilité pour creuſer la terre, profite de ſes travaux: ne pouvant le contraindre par la force, il l'oblige par adreſſe à quitter ſon domicile, en l'inquiétant, en faiſant ſentinelle à l'entrée, en l'infectant même de ſes ordures; enſuite il s'en empare, l'élargit, l'approprie, & en fait ſon terrier. Le blaireau, forcé à changer de manoir, ne change pas de pays; il ne va qu'à quelque diſtance travailler ſur nouveaux frais à ſe pratiquer un autre gîte, dont il ne ſort que la nuit, dont il ne s'écarte guère, & où il revient dès qu'il ſent quelque danger. Il n'a que ce moyen de ſe mettre en ſûreté, car il ne peut échapper par la fuite; il a les jambes trop courtes pour pouvoir bien courir. Les chiens l'atteignent promptement, lorſqu'ils le ſurprennent à quelque diſtance de ſon trou: cependant il eſt rare qu'ils l'arrêtent tout-à-fait & qu'ils en

viennent à bout, à moins qu'on ne les aide. Le blaireau a le poil très-épais, les jambes, la mâchoire & les dents très-fortes, auſſi-bien que les ongles; il ſe ſert de toute ſa force, de toute ſa réſiſtance & de toutes ſes armes en ſe couchant ſur le dos, & il fait aux chiens de profondes bleſſures. Il a d'ailleurs la vie très-dure; il combat long-temps, ſe défend courageuſement, & juſqu'à la dernière extrémité.

Autrefois que ces animaux étoient plus communs qu'ils ne le ſont aujourd'hui, on dreſſoit des baſſets pour les chaſſer & les prendre dans leurs terriers. Il n'y a guère que les baſſets à jambes torſes qui puiſſent y entrer aiſément; le blaireau ſe défend en reculant, éboule de la terre, afin d'arrêter ou d'enterrer les chiens. On ne peut le prendre qu'en faiſant ouvrir le terrier par-deſſus, lorſqu'on juge que les chiens l'ont acculé juſqu'au fond; on le ſerre avec des tenailles, & enſuite on le muſèle pour l'empêcher de mordre: on m'en a apporté pluſieurs qui avoient été pris de cette façon, & nous en avons gardé quelques-uns long-temps. Les

jeunes s'apprivoiſent aiſément, jouent avec les petits chiens, & ſuivent comme eux la perſonne qu'ils connoiſſent & qui leur donne à manger; mais ceux que l'on prend vieux demeurent toujours ſauvages; ils ne ſont ni mal-faiſans, ni gourmands comme le renard & le loup, & cependant ils ſont animaux carnaſſiers; ils mangent de tout ce qu'on leur offre, de la chair, des œufs, du fromage, du beurre, du pain, du poiſſon, des fruits, des noix, des graines, des racines, &c. & ils préfèrent la viande crue à tout le reſte. Ils dorment la nuit entière & les trois quarts du jour, ſans cependant être ſujets à l'engourdiſſement pendant l'hiver, comme les marmottes ou les loirs. Ce ſommeil fréquent fait qu'ils ſont toujours gras, quoiqu'ils ne mangent pas beaucoup; & c'eſt par la même raiſon qu'ils ſupportent aiſément la diète, & qu'ils reſtent ſouvent dans leur terrier trois ou quatre jours ſans en ſortir, ſur-tout dans les temps de neige.

Ils tiennent leur domicile propre, ils n'y font jamais leurs ordures. On trouve rarement le mâle avec la femelle: lorſ-

qu'elle eſt prête à mettre bas, elle coupe de l'herbe, en fait une eſpèce de fagot, qu'elle traîne entre ſes jambes juſqu'au fond du terrier, où elle fait un lit commode pour elle & ſes petits. C'eſt en été qu'elle met bas, & la portée eſt ordinairement de trois ou de quatre. Lorſqu'ils ſont un peu grands, elle leur apporte à manger; elle ne ſort que la nuit, va plus au loin que dans les autres temps; elle déterre les nids des guêpes, en emporte le miel, perce les rabouillières des lapins, prend les jeunes lapreaux, ſaiſit auſſi les mulots, les lézards, les ſerpens, les ſauterelles, les œufs des oiſeaux, & porte tout à ſes petits, qu'elle fait ſortir ſouvent ſur le bord du terrier, ſoit pour les allaiter, ſoit pour leur donner à manger.

Ces animaux ſont naturellement frileux; ceux qu'on élève dans la maiſon ne veulent pas quitter le coin du feu, & ſouvent s'en approchent de ſi près qu'ils ſe brûlent les pieds, & ne guériſſent pas aiſément. Ils ſont auſſi fort ſujets à la galle; les chiens qui entrent dans leurs terriers prennent le même mal, à moins

qu'on n'ait grand ſoin de les laver. Le blaireau a toujours le poil gras & mal propre ; il a entre l'anus & la queue une ouverture aſſez large, mais qui ne communique point à l'intérieur & ne pénètre guère qu'à un pouce de profondeur ; il en ſuinte continuellement une liqueur onctueuſe, d'aſſez mauvaiſe odeur, qu'il ſe plaît à ſucer. Sa chair n'eſt pas abſolument mauvaiſe à manger, & l'on fait de ſa peau des fourrures groſſières, des colliers pour les chiens, des couvertures pour les chevaux, &c.

Nous ne connoiſſons point de variétés dans cette eſpèce, & nous avons fait chercher par-tout le blaireau-cochon dont parlent les chaſſeurs, ſans pouvoir le trouver. Du Fouilloux *(b)* dit qu'il y a deux eſpèces de *teſſons* ou *blaireaux*, les *porchins* & les *chenins* ; que les porchins ſont un peu plus gras, un peu plus blancs, un peu plus gros de corps & de tête que les chenins. Ces différences ſont, comme l'on voit, aſſez légères, & il avoue lui-même qu'elles ſont peu

(b) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. *Paris*, 1613, *page 72 verſo*, & *73 recto*.

apparentes, à moins qu'on n'y regarde de bien près *(c)*. Je crois donc que cette distinction du blaireau, en *blaireau-chien* & *blaireau-cochon*, n'est qu'un préjugé, fondé sur ce que cet animal a deux noms, en latin *meles* & *taxus*, en françois *blaireau* & *taisson*, &c. & que c'est une de ces erreurs produites par la nomenclature. D'ailleurs, les espèces qui ont des variétés, sont ordinairement très-abondantes, & très-généralement répandues; celle du blaireau est au contraire une des moins nombreuses & des plus confinées. On n'est pas sûr qu'elle se trouve en Amérique, à moins que l'on ne regarde comme une variété de l'espèce, l'animal envoyé de la Nouvelle-Yorck, dont M. Brisson a donné une courte description *(d)*, sous le nom de *blaireau blanc*.

(c) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. *Paris, 1613, page 72 verso, & 73 recto.*

(d) Meles suprà alba infrà ex albo flavicans . . . . Meles alba. Il a, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, un pied neuf pouces de long; sa queue est longue de neuf pouces. Ses yeux sont petits à proportion de la grandeur de son corps, ses oreilles courtes, ses jambes très-courtes, ses ongles blancs. Tout son corps est couvert de poils très-épais,

Elle n'eſt point en Afrique ; car l'animal du cap de Bonne-eſpérance décrit par Kolbe *(e)* ſous le nom de *blaireau puant*, eſt un animal différent ; & nous doutons que le *foſſa* de Madagaſcar, dont parle Flaccourt dans ſa relation, *page 152*, & qu'il dit reſſembler au blaireau de France, ſoit en effet un blaireau. Les autres Voyageurs n'en parlent pas : le docteur Shaw dit même *(f)* qu'il eſt entièrement inconnu en Barbarie. Il paroît auſſi qu'il ne ſe trouve point en Aſie ; il n'étoit pas connu des Grecs, puiſqu'Ariſtote n'en fait aucune mention, & que le blaireau n'a pas même de nom dans la langue Grecque. Ainſi, cette

blancs dans toute la partie ſupérieure du corps, & d'un blanc-jaunâtre dans la partie inférieure. On le trouve dans la *Nouvelle-Yorck*, d'où il a été apporté à M. de Reaumur. *Briſſon, Regn. animal. page 255.* On doit ajouter à cette deſcription, qu'il eſt en tout plus petit, & qu'il a le nez plus court que notre blaireau ; & d'ailleurs on ne voit pas ſur la peau, qui eſt empaillée, s'il y a une bourſe ſous la queue.

(e) Voyez la deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe. *Amſterdam, 1741, tome III, page 64.*

(f) Voyez les voyages de M. Shaw. *La Haye, 1743, tome I, page 320.*

eſpèce originaire du climat tempéré de l'Europe, ne s'eſt guère répandue au-delà de l'Eſpagne, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Pologne & de la Suède; & elle eſt par-tout aſſez rare. Et non-ſeulement il n'y a que peu ou point de variétés dans l'eſpèce, mais même elle n'approche d'aucune autre : le blaireau a des caractères tranchés & fort ſinguliers : les bandes alternatives qu'il a ſur la tête, l'eſpèce de poche qu'il a ſous la queue, n'appartiennent qu'à lui; il a le corps preſque blanc par-deſſus, & preſque noir par-deſſous, ce qui eſt tout le contraire des autres animaux, dont le ventre eſt toujours d'une couleur moins foncée que le dos.





LE BLAIREAU.



B. dir.

LE BLAIREAU VU EN DESSOUS.

LA LOUTRE (*a*).

LA Loutre est un animal vorace, plus avide de poisson que de chair, qui ne quitte guère le bord des rivières ou des lacs, & qui dépeuple quelquefois les étangs; elle a plus de facilité qu'un autre pour nager, plus même que le castor, car il n'a des membranes qu'aux pieds de derrière, & il a les doigts séparés dans les pieds de devant, tandis que la loutre a des membranes à tous les pieds, elle nage presque aussi vîte qu'elle marche,

(*a*) La Loutre, en Grec, Ἔνυδρις; en Latin, *Lutra vel Lytra, vel etiam Lutris, Lutrix*; en Italien, *Lodra, Lodria, Loutra*; en Espagnol, *Nutria*; en Allemand, *Fischotter*; en Anglois, *Otter*; en Suédois, *Witer*; en Polonois, *Wydra*; en Savoie, *Leure*.

Lutra. Gesner, *Hist. quadrup. p. 684. Icon. animal. quadrup. pag. 85.*

Lutra. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag. 187.*

Lutra digitis æqualibus. Linnæus.

Lutra. Klein, *de quadr. pag. 91.*

Lutra castanei coloris . . . . . Lutra. Brisson, *Regn. animal. pag. 277.*

elle ne va point à la mer, comme le caſtor, mais elle parcourt les eaux douces, & remonte ou deſcend les rivières à des diſtances conſidérables : ſouvent elle nage entre deux eaux, & y demeure aſſez long-temps ; elle vient enſuite à la ſurface, afin de reſpirer. A parler exactement, elle n'eſt point animal amphibie, c'eſt-à-dire, animal qui peut vivre également & dans l'air & dans l'eau ; elle n'eſt pas conformée pour demeurer dans ce dernier élément, & elle a beſoin de reſpirer, à peu près comme tous les autres animaux terreſtres : ſi même il arrive qu'elle s'engage dans une naſſe à la pourſuite d'un poiſſon, on la trouve noyée, & l'on voit qu'elle n'a pas eu le temps d'en couper tous les oſiers pour en ſortir. Elle a les dents comme la fouine, mais plus groſſes & plus fortes relativement au volume de ſon corps. Faute de poiſſon, d'écreviſſes, de grenouilles, de rats d'eau, ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux, & mange l'écorce des arbres aquatiques ; elle mange auſſi de l'herbe nouvelle au printemps : elle ne craint pas plus le froid que l'humidité ; elle devient en

chaleur en hiver, & met bas au mois de mars : on m'a ſouvent apporté des petits au commencement d'avril ; les portées ſont de trois ou quatre. Ordinairement les jeunes animaux ſont jolis : les jeunes loutres ſont plus laides que les vieilles. La tête mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits & couverts, l'air obſcur, les mouvemens gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui paroît machinal, & qu'elles répètent à tout moment, ſembleroient annoncer un animal ſtupide ; cependant la loutre devient induſtrieuſe avec l'âge, au moins aſſez pour faire la guerre avec grand avantage aux poiſſons, qui pour l'inſtinct & le ſentiment ſont très-inférieurs aux autres animaux ; mais j'ai grand peine à croire qu'elle ait, je ne dis pas les talens du caſtor, mais même les habitudes qu'on lui ſuppoſe, comme celle de commencer toujours par remonter les rivières, afin de revenir plus aiſément & de n'avoir plus *(b)* qu'à ſe laiſſer entraîner au fil de l'eau lorſqu'elle s'eſt

(b) Vide Geſner, *Hiſt. quad. pag.* 685, *ex Alberto, Bellonio, Scaligero, Olao magno, &c.*

raſſaſiée ou chargée de proie ; celle d'approprier ſon domicile & d'y faire un plancher, pour n'être point incommodée de l'humidité ; celle d'y faire une ample proviſion de poiſſon, afin de n'en pas manquer ; & enfin la docilité & la facilité de s'apptivoiſer au point de pêcher pour ſon maître, & d'apporter le poiſſon juſque dans la cuiſine. Tout ce que je ſais, c'eſt que les loutres ne creuſent point leur domicile elles-mêmes, qu'elles ſe gîtent dans le premier trou qui ſe préſente, ſous les racines des peupliers, des ſaules, dans les fentes des rochers, & même dans les piles de bois à flotter ; qu'elles y font auſſi leurs petits ſur un lit fait de bûchettes & d'herbes ; que l'on trouve dans leur gîte des têtes & des arêtes de poiſſon ; qu'elles changent ſouvent de lieu : qu'elles emmènent ou diſperſenr leurs petits au bout de ſix ſemaines ou de deux mois ; que ceux que j'ai voulu priver cherchoient à mordre, même en prenant du lait, & avant que d'être aſſez fort pour mâcher du poiſſon ; qu'au bout de quelques jours ils devenoient plus doux, peut-être parce qu'ils étoient malades & foibles ; que loin

de s'accoutumer aiſément à la vie domeſtique, tous ceux que j'ai eſſayé de faire élever ſont morts dans le premier âge ; qu'enfin la loutre eſt, de ſon naturel, ſauvage & cruelle; que quand elle peut entrer dans un vivier, elle y fait ce que le putois fait dans un poulailler: qu'elle tue beaucoup plus de poiſſons qu'elle ne peut en manger, & qu'enſuite elle en emporte dans ſa gueule.

Le poil de la loutre ne mue guère ; ſa peau d'hiver eſt cependant plus brune & ſe vend plus cher que celle d'été ; elle fait une très-bonne fourrure. Sa chair ſe mange en maigre, & a en effet un mauvais goût de poiſſon, ou plutôt de marais. Sa retraite eſt infectée de la mauvaiſe odeur des débris du poiſſon qu'elle y laiſſe pourrir ; elle ſent elle-même aſſez mauvais ; les chiens la chaſſent volontiers & l'atteignent aiſément, lorſqu'elle eſt éloignée de ſon gîre & de l'eau ; mais quand ils la ſaiſiſſent, elle ſe défend, les mord cruellement, & quelquefois avec tant de force & d'acharnement, qu'elle leur briſe les os des jambes, & qu'il faut la tuer pour la faire

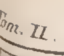
démordre. Le castor cependant, qui n'est pas un animal bien fort, chasse la loutre, & ne lui permet pas d'habiter sur les bords qu'il fréquente.

Cette espèce, sans être en très-grand nombre, est généralement répandue en Europe, depuis la Suède jusqu'à Naples, & se retrouve dans l'Amérique septentrionale *(c)*, elle étoit bien connue des Grecs *(d)*, & se trouve vraisemblablement dans tous les climats tempérés, sur-tout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau; car la loutre ne peut habiter ni les sables brûlans, ni les déserts arides : elle fuit également les rivières stériles & les fleuves trop fréquentés. Je ne crois pas qu'elle se trouve dans les pays très-chauds; car le Jiya ou Carigueibeju *(e)*, qu'on a appelé

(c) Voyez le voyage de la Hontan, *tome II, pag. 38.*

(d) Vide Aristotelem, Hist. animal. lib. VIII, cap. 5.

(e) Jiya quæ & Carigueibeju appellatur à Brasiliensibus. Marcg. *Hist. Brasil. pag. 234. Lutra Brasiliensis.* Ray, *Synops. animal. quadrup. pag 189. Lutra pollice digitis breviore.* Linnæus, *Lutra atri coloris, maculâ sub gutture flavâ.* Brisson, *Regn. animal. pag. 278.*



B. dir.

LA LOUTRE VUE DE FACE.

Loutre du Bresil, & qui ſe trouve auſſi à Cayenne *(f)*, paroît être d'une eſpèce voiſine, mais différente, au lieu que la loutre de l'Amérique ſeptentrionale reſſemble en tout à celle d'Europe, ſi ce n'eſt que la fourrure eſt encore plus noire & plus belle que celle de la loutre de Suède ou de Moſcovie *(g)*.

(f) Lutra nigricans, caudâ depreſſâ & glabrâ. Barrère. *Hiſt. de la France équinoxiale, pag.* 155.

(g) Voyez le voyage de la Hontan, *tome I, page 84.*



LA FOUINE (a).

LA plupart des Naturalistes ont écrit que la Fouine & la Marte étoient des animaux de la même espèce. Gesner (b) & Ray ont dit, d'après Albert, qu'ils se mêloient ensemble. Cependant ce fait, qui n'est appuyé par aucun autre témoignage, nous paroît au moins douteux; & nous croyons au contraire que ces animaux ne se mêlant point ensemble, font

(a) La Fouine; en Latin, *Martes domestica, Foyna, Gainus, Schisınus;* en Italien, *Foina, Fouina;* en Allemand, *Huhff marder.*

Martes domestica. Gesner, *Icon. animal. quadrup. pag.* 97 & 98.

Martes, aliis Foyna. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag.* 200.

Mustela fulvo nigricans, gula pallida. Martes, Linnæus.

Martes Saxorum non fagorum, seu domesticus. Klein, *de quadrup. pag.* 64.

Mustela pilis in exortu albidis, castaneo colore terminatis, vestita, gutture albo. Foyna, Brisson, *Regn. animal. pag.* 246.

(b) Gesner, *Hist. animal. quadrup. pag.* 76. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag.* 200.

deux espèces distinctes & séparées. Je puis ajouter, aux raisons qu'en donne M. Daubenton *(c)*, des exemples qui rendront la chose plus sensible. Si la marte étoit la fouine sauvage, ou la fouine la marte domestique, il en seroit de ces deux animaux comme du chat sauvage & du chat domestique; le premier conserveroit constamment les mêmes caractères, & le second varieroit, comme on le voit dans le chat sauvage, qui demeure toujours le même, & dans le chat domestique qui prend toutes sortes de couleurs. Au contraire, la fouine, ou si l'on veut la marte domestique, ne varie point; elle a ses caractères propres, particuliers, & tous aussi constans que ceux de la marte sauvage; ce qui suffiroir seul pour prouver que ce n'est pas une pure variété, une simple différence produite par l'état de domesticité : d'ailleurs, c'est sans aucun fondement qu'on appelle la fouine *marte domestique*, puisqu'elle n'est pas plus domestique que le renard, le putois, qui, comme elle, s'approchent des maisons

(c) Voyez la description de la Marte, *tome XIV* de l'édition en trente-un volumes.

pour y trouver leur proie, & qu'elle n'a pas plus d'habitude, pas plus de communication avec l'homme, que les autres animaux que nous appelons ſauvages. Elle diffère donc de la marte par le naturel & par le tempérament, puiſque celle-ci fuit les lieux découverts, habite au fond des bois, demeure ſur les arbres, ne ſe trouve en grand nombre que dans les climats froids, au lieu que la Fouine s'approche des habitations, s'établit même dans les vieux bâtimens, dans les greniers à foin, dans des trous de murailles; qu'enfin l'eſpèce en eſt généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés, & même dans les climats chauds, comme à Madagaſcar *(d)*, aux Maldives *(e)*, & qu'elle ne ſe trouve pas dans les pays du nord.

La fouine a la phyſionomie très-fine, l'œil vif, le ſaut léger, les membres ſouples, le corps flexible, tous les mouvemens très-preſtes; elle ſaute & bondit

(d) Voyez les voyages de Jean Struys. *Rouen, 1719, tome I, pag. 30.*

(e) Voyez les voyages de François Pyrard. *Paris, 1619, tome I, page 132.*

plutôt qu'elle ne marche ; elle grimpe aiſément contre les murailles qui ne ſont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, &c. mange les œufs, les pigeons, les poules, &c. en tue quelquefois un grand nombre & les porte à ſes petits, elle prend auſſi les ſouris, les rats, les taupes, les oiſeaux dans leurs nids. Nous en avons élevé une que nous avons gardée long-temps: elle s'apprivoiſe à un certain point; mais elle ne s'attache pas, & demeure toujours aſſez ſauvage pour qu'on ſoit obligé de la tenir enchaînée ; elle faiſoit la guerre aux chats ; elle ſe jetoit auſſi ſur les poules dès qu'elle ſe trouvoit à portée ; elle s'échappoit ſouvent, quoiqu'attachée par le milieu du corps ; les premières fois elle ne s'éloignoit guère & revenoit au bout de quelques heures, mais ſans marquer de la joie, ſans attachement pour perſonne. Elle demandoit cependant à manger comme le chat & le chien ; peu après elle fit des abſences plus longues, & enfin ne revint plus. Elle avoit alors un an & demi, l'âge apparemment auquel la nature avoit pris le deſſus. Elle

mangeoit de tout ce qu'on lui donnoit ; à l'exception de la salade & des herbes ; elle aimoit beaucoup le miel, & préféroit le chenevis à toutes les autres graines : on a remarqué qu'elle buvoit fréquemment, qu'elle dormoit quelquefois deux jours de suite, & qu'elle étoit aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir ; qu'avant le sommeil elle se mettoit en rond, cachoit sa tête & l'enveloppoit de sa queue ; que tant qu'elle ne dormoit pas elle étoit dans un mouvement continuel si violent & si incommode, que quand même elle ne se seroit pas jetée sur les volailles, on auroit été obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout briser. Nous avons eu quelques autres fouines plus âgées, que l'on avoit prises dans des piéges, mais celles-là demeurèrent tout-à-fait sauvages ; elles mordoient ceux qui vouloient les toucher, & ne vouloient manger que de la chair crue.

Les fouines, dit-on, portent autant de temps que les chats. On trouve des petits depuis le printemps jusqu'en automne, ce qui doit faire présumer qu'elles produisent plus d'une fois par an ; les

plus

plus jeune ne font que trois ou quatre petits, les plus âgées en font jusqu'à sept. Elles s'établissent pour mettre bas dans un magasin à foin, dans un trou de murailles, où elles poussent de la paille & des herbes; quelquefois dans une fente de rocher ou dans un tronc d'arbre, où elles portent de la mousse, & lorsqu'on les inquiette, elles déménagent & transportent ailleurs leurs petits, qui grandissent assez vîte; car celle que nous avons élevée avoit au bout d'un an presqu'atteint sa grandeur naturelle, & de-là on peut inférer que ces animaux ne vivent que huit ou dix ans. Ils ont une odeur de faux musc qui n'est pas absolument désagréable; les martes & les fouines, comme beaucoup d'autres animaux, ont des vésicules intérieures qui contiennent une matière odorante, semblable à celle que fournit la civerte: leur chair a un peu de cette odeur, cependant celle de la marte n'est pas mauvaise à manger; celle de la fouine est plus désagréable, & sa peau est aussi beaucoup moins estimée.

LA MARTE (a).

LA Marte, originaire du Nord, eſt naturelle à ce climat & s'y trouve en ſi grand nombre qu'on eſt étonné de la quantité de fourrures de cette eſpèce qu'on y conſomme & qu'on en tire. Elle eſt au contraire en petit nombre dans les climats tempérés, & ne ſe trouve point dans les pays chauds (b), nous en avons

(a) La Marte; en Latin, *Martes*, *Marta*, *Marterus*; en Italien, *Marta*, *Matura*, *Martaro*, *Martorello*, *Martire*; en Eſpagnol, *Marta*; en Allemand, *Feld-marder*, *Wild-marder*; en Anglois, *Martin*, *Martlet*; en Suédois, *Mard*; en Polonois, *Kuna*.

Martes ſylveſtris. Martis altera ſpecies nobilior. Geſner, *Icon. animal. quadrup. pag. 99.*

Martes Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 200.*

Muſtela fulvo nigricans, gulâ pallida. Martes. Linnæus.

Muſtela, Martes. Klein, *de quadrup. pag. 64.*

Muſtela pilis in exortu ex cinereo albidis, caſtaneo colore terminatis veſtita, gutture flavo. Martes. Briſſon, *Regn. animal. pag. 247.*

(b) Il y a toute apparence que les Martes du pays des Anzicos (voiſin du royaume de Congo) dont il eſt fait mention dans l'Hiſtoire générale des voyages, *t. V, p. 87*, ſont des Fouines, & non pas des Martes.

quelques-unes dans nos bois de Bourgogne, il s'en trouve auſſi dans la forêt de Fontainebleau; mais en général elles ſont auſſi rares en France que la fouine y eſt commune. Il n'y en a point du tout en Angleterre, parce qu'il n'y a pas de bois; elle fuit également les pays habités & les lieux découverts; elle demeure au fond des forêts, ne ſe cache point dans les rochers, mais parcourt les bois & grimpe au-deſſus des arbres; elle vit de chaſſe, & détruit une quantité prodigieuſe d'oiſeaux, dont elle cherche les nids pour en ſucer les œufs : elle prend les écureuils, les mulots, les lérots, &c. elle mange auſſi du miel comme la fouine & le putois. On ne la trouve pas en pleine campagne, dans les prairies, dans les champs, dans les vignes; elle ne s'approche jamais des habitations, & elle diffère encore de la fouine par la manière dont elle ſe fait chaſſer; dès que la fouine ſe ſent pourſuivie par un chien, elle ſe ſouſtrait en gagnant promptement ſon grenier ou ſon trou : la marte au contraire ſe fait ſuivre aſſez long-temps par les chiens, avant de grimper ſur un

arbre; elle ne se donne pas la peine de monter jusqu'au-dessus des branches, elle se tient sur la tige, & de-là les regarde passer; la trace que la marte laisse sur la neige paroît être celle d'une grande bête, parce qu'elle ne va qu'en sautant & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois; elle est un peu plus grosse que la fouine, & cependant elle a la tête *(c)* plus courte; elle a les jambes *(d)* plus longues, & court par conséquent plus aisément: elle a la gorge jaune, au lieu que la fouine l'a blanche, son poil est aussi bien plus fin, bien plus fourni & moins sujet à tomber; elle ne prépare

(c) Comparez les deux premières tables des descriptions de la fouine & de la marte, & vous verrez que le corps de la fouine ayant en longueur un pied quatre pouces six lignes, & en grosseur huit pouces quatre lignes, la longueur de la tête, depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput, est de quatre pouces; au lieu que dans la marte la longueur du corps étant d'un pied six pouces huit lignes, & la grosseur de dix pouces quatre lignes, la longueur de la tête depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput, n'est cependant que de trois pouces dix lignes. Voyez *Vol. XIV* de l'édition en trente-un volumes.

(d) Comparez dans les mêmes tables les longueurs des jambes. *Idem.*

pas, comme la fouine, un lit à ses petits; néanmoins elle les loge encore plus commodément. Les écureuils font, comme l'on sait, des nids au-dessus des arbres, avec autant d'art que les oiseaux; lorsque la marte est prête à mettre bas, elle grimpe au nid de l'écureuil, l'en chasse, en élargit l'ouverture, s'en empare & y fait ses petits; elle se sert aussi des anciens nids de ducs & de buses, & des trous des vieux arbres, dont elle déniche les pics-de-bois & les autres oiseaux; elle met bas au printemps, la portée n'est que de deux ou trois; les petits naissent les yeux fermés, & cependant grandissent en peu de temps; elle leur apporte bientôt des oiseaux, des œufs, & les mène ensuite à la chasse avec elle: les oiseaux connoissent si bien leurs ennemis, qu'ils font pour la marte comme pour le renard, le même petit cri d'avertissement; & une preuve que c'est la haine qui les anime, plutôt encore que la crainte, c'est qu'ils les suivent assez loin, & qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces & carnassiers, tels que le loup, le renard, la marte, le chat sauvage, la belette, &

jamais contre le cerf, le chevreuil, le lièvre, &c.

Les martes ſont auſſi communes dans le nord de l'Amérique que dans le nord de l'Europe & de l'Aſie, on en apporte beaucoup du Canada; il y en a dans toute l'étendue des terres ſeptentrionales de l'Amérique, juſqu'à la baie de Hudſon *(e)*, & en Aſie juſqu'au nord du royaume de Tunquin *(f)* & de l'empire de la Chine *(g)*. Il ne faut pas la confondre avec la marte zibeline, qui eſt un autre animal dont la fourrure eſt bien plus précieuſe. La zibeline eſt noire, la marte n'eſt que brune & jaune; la partie de la peau qui eſt la plus eſtimée dans la marte, eſt celle qui eſt la plus brune, & qui s'étend tout le long du dos juſqu'au bout de la queue.

(e) Voyez le voyage du Capitaine Robert Lade, traduit par l'abbé Prevôt. *Paris, 1744, tome II, page 227.*

(f) Voyez les voyages de Tavernier. *Rouen, 1713, tome IV, page 182.* Voyez auſſi l'hiſtoire générale des voyages par M. l'abbé Prevôt; *Tome VII, page 117.*

(g) Voyez l'hiſtoire générale des voyages, *tome VI, page 562.*



LA MARTE.

LE PUTOIS (a).

LE Putois ressemble beaucoup à la fouine par le tempérament, par le naturel; par les habitudes ou les mœurs, & aussi par la forme du corps. Comme elle, il s'approche des habitations, monte sur les toits, s'établit dans les greniers à foin, dans les granges & dans les lieux peu fréquentés, d'où il ne sort que la nuit pour chercher sa proie. Il se glisse dans les basse-cours, monte aux volières, aux colombiers, où sans faire autant de

(a) Le Putois; en Latin, *Putorius*; en Italien, *Foetta*, *Puzolo*; en Allemand, *Iltis*, *Ulk*, *Buntsing*; en Anglois, *Polecat*, *Fitchet*; en Polonois, *Vydra*, *Tchorz*.

Putorius. Gesner, *Hist. quadrup. pag.* 767. *Icon. anim. quadrup. pag.* 99.

Putorius. Ray, *Synops. animal quadrup. pag.* 199.

Mustela flavescente nigricans, ore albo, collari flavescente. Putorius. Linnæus.

Mustela pilis in exortu ex cinereo albidis, colore nigricante terminatis vestita, oris circumferentiâ alba. Putorius. Brisson, *Regn. animal. pag.* 249.

bruit que la fouine, il fait plus de dégât; il coupe ou écrase la tête à toutes les volailles, & ensuite il les transporte une à une & en fait magasin; si, comme il arrive souvent, il ne peut les emporter entières, parce que le trou par où il est entré se trouve trop étroit, il leur mange la cervelle & emporte les têtes. Il est aussi fort avide de miel; il attaque les ruches en hiver, & force les abeilles à les abandonner. Il ne s'éloigne guère des lieux habités; il entre en amour au printemps; les mâles se battent sur les toits & se disputent la femelle, ensuite ils l'abandonnent & vont passer l'été à la campagne ou dans les bois; la femelle au contraire reste dans son grenier jusqu'à ce qu'elle ait mis bas, & n'emmène ses petits que vers le milieu ou la fin de l'été; elle en fait trois ou quatre & quelquefois cinq, ne les allaite pas long-temps, & les accoutume de bonne heure à sucer du sang & des œufs.

A la ville ils vivent de proie, & de chasse à la campagne; ils s'établissent pour passer l'été dans des terriers de lapins, dans des fentes de rochers, dans des troncs d'arbres creux, d'où ils ne

ſortent guère que la nuit pour ſe répandre dans les champs, dans les bois ; ils cherchent les nids des perdrix, des allouettes & des cailles ; ils grimpent ſur les arbres pour prendre ceux des autres oiſeaux : ils épient les rats, les taupes, les mulots, & font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aiſément dans leurs trous ; une ſeule famille de putois ſuffit pour détruire une garenne. Ce ſeroit le moyen le plus ſimple pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans.

Le putois eſt un peu plus petit que la fouine ; il a la queue plus courte, le muſeau plus pointu, le poil plus épais & plus noir ; il a du blanc ſur le front, auſſi-bien qu'aux côtés du nez & autour de la gueule. Il en diffère encore par la voix ; la fouine a le cri aigu & aſſez éclatant, le putois a le cri plus obſcur ; ils ont tous deux, auſſi-bien que la marte & l'écureuil, un grognement d'un ton grave & colère, qu'ils répètent ſouvent lorſqu'on les irrite ; enfin le putois ne reſſemble point à la fouine par l'odeur, qui loin

d'être agréable eſt au contraire ſi fétide, qu'on l'a d'abord diſtingué & dénommé par-là. C'eſt ſur-tout lorſqu'il eſt échauffé, irrité, qu'il exhale & répand au loin une odeur inſupportable. Les chiens ne veulent point manger de ſa chair, & ſa peau même, quoique bonne, eſt à vil prix, parce qu'elle ne perd jamais entièrement ſon odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follécules ou véſicules que ces animaux ont auprès de l'anus, & qui filtrent & contiennent une matière onctueuſe dont l'odeur eſt très-déſagréable dans le putois, le furet, la belette, le blaireau, &c. & qui n'eſt au contraire qu'une eſpèce de parfum dans la civette, la fouine, la marte, &c.

Le putois paroît être un animal des pays tempérés: on n'en trouve que peu ou point dans les pays du nord, & ils ſont plus rares que la fouine dans les climats méridionaux. Le puant d'Amérique eſt un animal différent, & l'eſpèce du putois paroît être confinée en Europe, depuis l'Italie juſqu'à la Pologne. Il eſt ſûr que ces animaux craignent le froid, puiſqu'ils ſe retirent dans les mai-



B dir.

LE PUTOIS.

ſons pour y paſſer l'hiver, & qu'on ne voit jamais de leurs traces ſur la neige, dans les bois & dans les champs éloignés des maiſons, & peut-être auſſi craignent-ils la trop grande chaleur, puiſqu'on n'en trouve point dans les pays méridionaux.



LE FURET (a).

QUELQUES Auteurs ont douté si le Furet & le Putois étoient des animaux d'espèces différentes (*b*). Ce doute est peut-être fondé sur ce qu'il y a des furets qui ressemblent aux putois par la couleur du poil : cependant le putois, naturel aux pays tempérés, est un animal sauvage comme la fouine, & le furet, originaire des climats chauds, ne peut subsister en France que comme animal domestique.

(*a*) Le furet; en Latin, *Viverra*, *Furo*, *Furunculus*; en Espagnol, *Huron*, *Furam*; en Allemand, *Frett*, *Frettel*, *Furette*; en Anglois, *Ferret*; en Polonois, *Laska*.

Viverra, *Furo*, *Ictis*. Gesner, *Hist. quadrup. pag.* 762. *Icon. animal. quadrup. pag.* 101.

Mustela sylvestris viverra dicta. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag.* 198.

Mustela viverra dicta. Klein, *de quadrup. pag.* 63.

Mustela pilis subflavis longioribus, castaneo colore terminatis vestita, viverra mas. Mustela pilis ex albo subflavis vestita.... Viverra fœmina. Brisson, *Regn. animal. pag.* 244.

(*b*) Vide *Linnæi*, Syst. Nat. *Mustela flavescente nigricans, ore albo, collari flavescente putorius... Mustela sylvestris viverra dicta*, an distincta.

On ne se sert point du putois, mais du furet, pour la chasse du lapin, parce qu'il s'apprivoise plus aisément; car d'ailleurs il a comme le putois, l'odeur très-forte & très-désagréable; mais ce qui prouve encore mieux que ce sont des animaux différens, c'est qu'ils ne se mêlent point ensemble, & qu'ils diffèrent d'ailleurs par un grand nombre de caractères essentiels. Le furet a le corps plus allongé *(c)* & plus mince, la tête plus étroite, le museau plus pointu que le putois, il n'a pas le même instinct pour trouver sa subsistance; il faut en avoir soin, le nourrir à la maison, du moins dans ces climats; il ne va pas s'établir à la campagne ni dans les bois; & ceux que l'on perd dans les trous de lapins, & qui ne reviennent pas, ne se sont jamais multipliés dans les champs ni dans les bois, ils périssent apparemment pendant l'hiver; le furet varie aussi par la couleur du poil, comme les autres

(c) Voyez la description du furet, où il est dit qu'il a quinze côtes, au lieu que le putois, la fouine & la marte n'en ont que quatorze, & qu'il a aussi un os de plus dans le sternum, *vol. XV* de l'édition en trente-un volumes.

animaux domestiques, & il est aussi commun dans les pays chauds *(d)*, que le putois y est rare.

La femelle est dans cette espèce sensiblement plus petite que le mâle ; lorsqu'elle est en chaleur, elle le recherche ardemment, & l'on assure *(e)* qu'elle meurt si elle ne trouve pas à se satisfaire ; aussi a-t-on soin de ne les pas séparer. On les élève dans des tonneaux ou dans des caisses où on leur fait un lit d'étoupes ; ils dorment presque continuellement : ce sommeil si fréquent ne leur tient lieu de rien ; car dès qu'ils s'éveillent ils cherchent à manger ; on les nourrit de son, de pain, de lait, &c. ils produisent deux fois par an ; les femelles portent six semaines : quelques-unes dévorent leurs petits presque aussitôt qu'elles ont mis bas, & alors elles deviennent de nouveau en chaleur & font trois portées, lesquelles sont ordinairement de cinq ou six, & quelquefois de sept, huit, & même neuf.

(d) Le furet se trouve en Barbarie, & se nomme *Nimse*. Voyez les voyages du docteur Shaw. *Amsterdam*, *1743*, *tome I*, *page 322*.

(e) Vide Gesner, *Hist. animal. quadrup. p. 763.*

Cet animal eſt naturellement ennemi mortel du lapin ; lorſqu'on préſente un lapin, même mort, à un jeune furet, qui n'en a jamais vu, il ſe jette deſſus & le mord avec fureur ; s'il eſt vivant, il le prend par le cou, par le nez, & lui ſuce le ſang ; lorſqu'on le lâche dans les trous des lapins, on le muſèle, afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier, & qu'il les oblige ſeulement à ſortir & à ſe jeter dans le filet dont on couvre l'entrée. Si on laiſſe aller le furet ſans muſelière, on court riſque de le perdre, parce qu'après avoir ſucé le ſang du lapin il s'endort, & la fumée qu'on fait dans le terrier n'eſt pas toujours un moyen ſûr pour le ramener, parce que ſouvent il y a pluſieurs iſſues, & qu'un terrier communique à d'autres, dans leſquels le furet s'engage à meſure que la fumée le gagne. Les enfans ſe ſervent auſſi du furet pour dénicher les oiſeaux, il entre aiſément dans les trous des arbres & des murailles, & il les apporte au dehors.

Selon le témoignage de Strabon, le furet a été apporté d'Afrique en Eſpagne, & cela ne me paroît pas ſans fondement, parce que l'Eſpagne eſt le climat naturel

des lapins, & le pays où ils étoient autrefois le plus abondans : on peut donc présumer que pour en diminuer le nombre, devenu peut-être très-incommode, on fit venir des furets avec lesquels on fait une chasse utile, au lieu qu'en multipliant les putois, on ne pourroit que détruire les lapins, mais sans aucun profit, & les détruire peut-être beaucoup au-delà de ce que l'on voudroit.

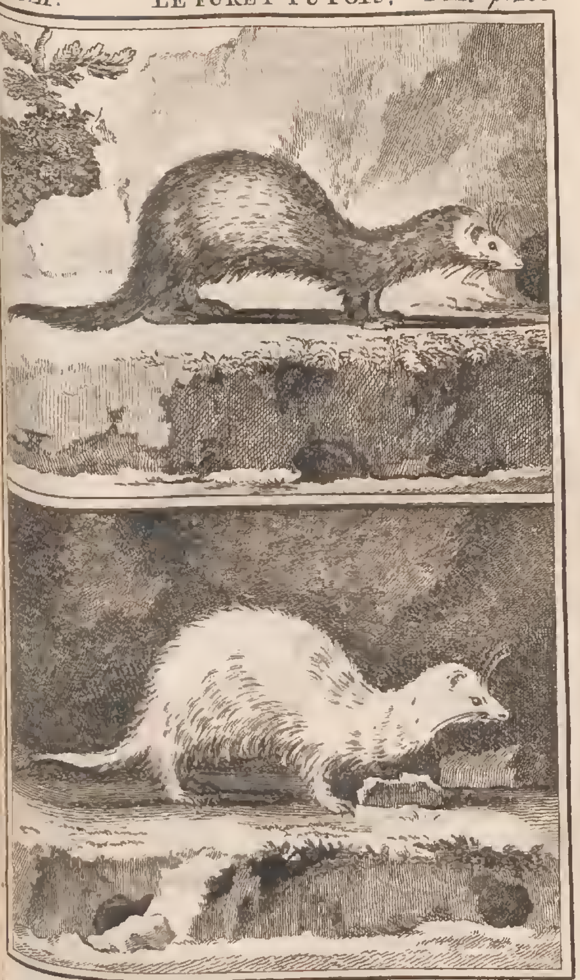
Le furet, quoique facile à apprivoiser, & même assez docile, ne laisse pas d'être fort colère ; il a une mauvaise odeur en tout temps, qui devient bien plus forte lorsqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite ; il a les yeux vifs, le regard enflammé, tous les mouvemens très-souples, & il est en même temps si vigoureux, qu'il vient aisément à bout d'un lapin qui est au moins quatre fois plus gros que lui.

Malgré l'autorité des Interprètes & des Commentateurs, nous doutons que le furet soit l'*ictis* des Grecs.

« L'ictis, dit Aristote, est une espèce » de belette sauvage, plus petite qu'un » petit chien de Malte, mais semblable à » la belette par le poil, par la forme, par » la blancheur de la partie inférieure, &

auſſi par l'aſtuce des mœurs ; il s'appri- «
voiſe beaucoup ; il fait grand tort aux «
ruches, étant avide de miel, il attaque »
auſſi les oiſeaux, il a, comme le chat, «
le membre génital oſſeux. *Hiſt. animal.* «
lib. IX, *cap.* 6 ». Il paroît, 1.° qu'il y a une eſpèce de contradiction ou de mal-entendu à dire que l'ictis eſt une eſpèce de belette ſauvage qui s'apprivoiſe beaucoup, puiſque la belerre ordinaire, qui eſt ici la moins ſauvage des deux, ne s'apprivoiſe point. 2.° Le furet, quoique plus gros que la belette, n'eſt pas ttop comparable au petit épagneul ou au chien bichon dont il n'approche pas pour la groſſeur. 3.° Il ne paroît pas que le furer ait l'aſtuce des mœurs de la belette, ni même aucune ruſe : enfin, il ne fait aucun tort aux ruches, & n'eſt nullement avide de miel. J'ai prié M. le Roi, Inſpecteur des chaſſes du Roi, de vérifier ce dernier fait, & voici ſa réponſe : *M. de Buffon peut être aſſuré que les furets n'ont pas à la vérité un goût décidé pour le miel, mais qu'avec un peu de diète on leur en fait manger ; nous en avons nourri pendant quatre jours avec du pain trempé dans de l'eau*

miellée; ils en ont mangé, & même en aſſez grande quantité les deux derniers jours; il eſt vrai que les plus foibles de ceux-là commençoient à maigrir d'une manière ſenſible. Ce n'eſt pas la première fois que M. le Roi, qui joint à beaucoup d'eſprit un grand amour pour les ſciences, nous a donné des faits plus ou moins importans, & dont nous avons fait uſage. J'ai eſſayé moi-même, n'ayant pas de furet ſous ma main, de faire la même épreuve ſur une hermine, en ne lui donnant que du miel pur à manger, & en même temps du lait à boire, elle en eſt morte au bout de quelques jours; ainſi, ni l'hermine ni le furet ne ſont avides de miel comme l'*ictis* des Anciens, & c'eſt ce qui me fait croire que ce mot *ictis* n'eſt peut-être qu'un nom générique, ou que s'il déſigne une eſpèce particulière, c'eſt plutôt la fouine ou le putois, qui tous deux en effet ont l'aſtuce de la belette, entrent dans les ruches, & ſont très-avides de miel.



B. dir.

LE FURET.

LA BELETTE (a).

LA Belette ordinaire est aussi commune dans les pays tempérés & chauds *(b)*, qu'elle est rare dans les climats froids; l'hermine au contraire très-abondante dans le nord, n'est qu'en petit nombre dans les régions tempérées, & ne se trouve point vers le midi. Ces animaux forment donc deux espèces distinctes & séparées; ce qui a pu donner lieu de les confondre & de les prendre pour le

(a) La Belette; en Grec, Γαλῆ; en Latin, *Mustela;* en Italien, *Donnola, Ballottula, Benula;* en Espagnol, *Comadreia;* en Allemand, *Wisele;* en Anglois, *Weasel, Weesel*, & dans quelques endroits d'Angleterre, *Foumart.*

Mustela proprie sic dicta. Gesner, *Hist. quadrup. Pag. 752. Icon. animal. quadrup. pag. 99.*

Mustela vulgaris. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag. 195.*

Mustela vulgaris. Klein, *de quadrup. pag. 62.*

Mustela supra rutila, infra alba.... Mustela vulgaris. Brisson, *Regn. animal. pag. 242.*

(b) La Belette se trouve en Barbarie; on la nomme *Fert-el Steile.* Voyez les Voyages du docteur Shaw. *La Haye, 1743, tome I, page 332.*

même animal, c'est que parmi les belettes ordinaires il y en a quelques-unes qui, comme l'hermine, deviennent blanches pendant l'hiver, même dans notre climat: mais si ce caractère leur est commun, elles en ont d'autres qui sont très-différens; l'hermine, rousse en été, blanche en hiver, a en tout temps le bout de la queue noire; la belette, même celle qui blanchit en hiver, a le bout de la queue jaune; elle est d'ailleurs sensiblement plus petite, & a la queue beaucoup plus courte que l'hermine, elle ne demeure pas, comme elle, dans les déserts & dans les bois, elle ne s'écarte guère des habitations: nous avons eu les deux espèces, & il n'y a nulle apparence que ces animaux qui diffèrent par le climat, par le tempérament, par le naturel & par la taille, se mêlent ensemble; il est vrai que parmi les belettes il y en a de plus grandes & de plus petites; mais cette différence ne va guère qu'à un pouce (c) sur la

(c) Voyez les descriptions de la belette & de l'hermine, & comparez ensemble les dimensions de ces deux animaux, *vol. XV* de l'édition en trente-un volumes.

longueur entière du corps ; au lieu que l'hermine est de deux pouces plus longue que la belette la plus grande : ni l'une ni l'autre ne s'apprivoisent, elles demeurent toujours très-sauvages dans les cages de fer où l'on est obligé de les garder ; ni l'une ni l'autre ne veulent manger de miel ; elles n'entrent pas dans les ruches, comme le putois & la fouine ; ainsi, l'hermine n'est pas la belette sauvage, l'*ictis* d'Aristote, puisqu'il dit qu'elle devient fort privée, & qu'elle est fort avide de miel ; la belette & l'hermine, loin de s'apprivoiser, sont si sauvages, qu'elles ne veulent pas manger lorsqu'on les regarde : elles sont dans une agitation continuelle, cherchent toujours à se cacher ; & si l'on veut les conserver, il faut leur donner un paquet d'étoupes dans lequel elles puissent se fourrer, elles y traînent tout ce qu'on leur donne, ne mangent guère que la nuit, & laissent pendant deux ou trois jours la viande fraîche se corrompre avant que d'y toucher ; elles passent les trois quarts du jour à dormir ; celles qui sont en liberté attendent aussi la nuit pour chercher leur

proie. Lorſqu'une belette peut entrer dans un poulailler, elle n'attaque pas les coqs ou les vieilles poules, elle choiſit les petits pouſſins, les rue par une ſeule bleſſure qu'elle leur fait à la tête, & enſuite les emporre tous les uns après les autres : elle caſſe auſſi les œufs, & les ſuce avec une incroyable avidité ; en hivet, elle demeure ordinairement dans les greniers, dans les granges ; ſouvent même elle y reſte au printemps pour y faire ſes petits dans le foin ou la paille ; pendant tout ce temps, elle fait la guerre avec plus de ſuccès que le chat, aux rats & aux ſouris, parce qu'ils ne peuvent lui échapper & qu'elle entre après eux dans leurs trous ; elle grimpe aux colombiers, prend les pigeons, les moineaux, &c. en été elle va à quelque diſtance des maiſons, ſur-tout dans les lieux bas, autour des moulins, le long des ruiſſeaux, des rivières, ſe cache dans les buiſſons pour attraper des oiſeaux, & ſouvent s'établit dans le creux d'un vieux ſaule pour y faite ſes petits ; elle leur prépare un lit avec de l'herbe, de la paille, des feuilles, des étoupes ; elle met

bas au printemps ; les portées ſont quelquefois de trois, & ordinairement de quatre ou de cinq ; les petits naiſſent les yeux fermés, auſſi-bien que ceux du putois, de la marte, de la fouine, &c. mais en peu de temps ils prennent aſſez d'accroiſſement & de force pour ſuivre leur mère à la chaſſe ; elle attaque les couleuvres, les rats d'eau, les taupes, les mulots, &c. parcourt les prairies, dévore les cailles & leurs œufs. Elle ne marche jamais d'un pas égal, elle ne va qu'en bondiſſant par petits ſauts inégaux & précipités ; & lorſqu'elle veut monter ſur un arbre, elle fait un bond par lequel elle s'élève tout d'un coup à pluſieurs pieds de hauteur ; elle bondit de même lorſqu'elle veut attraper un oiſeau.

Ces animaux ont, auſſi-bien que le putois & le furet, l'odeur ſi forte, qu'on ne peut les garder dans une chambre habitée ; ils ſentent plus mauvais en été qu'en hiver, & lorſqu'on les pourſuit ou qu'on les irrite, ils infectent de loin. Ils marchent toujours en ſilence, ne donnent jamais de voix qu'on ne les frappe ; ils ont un cri aigre & enroué

qui exprime bien le ton de la colère. Comme ils sentent eux-mêmes fort mauvais, ils ne craignent pas l'infection. Un paysan de ma campagne prit un jour trois belettes nouvellement nées dans la carcasse d'un loup qu'on avoit suspendu à un arbre par les pieds de derrière; le loup étoit presqu'entièrement pourri, & la mère belette avoit apporté des herbes, des pailles & des feuilles pour faire un lit à ses petits dans la cavité du thorax.



L'HERMINE.

L'HERMINE ou LE ROSELET (a).

LA Belette à queue noire s'appelle *Hermine & Roſelet*, Hermine lorſqu'elle eſt blanche, Roſelet lorſqu'elle eſt rouſſe ou jaunâtre ; quoique moins commune que la belette ordinaire, on ne laiſſe pas d'en trouver beaucoup, ſur-tout dans les anciennes forêts, & quelquefois pendant l'hiver dans les champs voiſins des bois ; il eſt aiſé de la diſtinguer en tout temps de la belette commune, parce

(a) Hermine, Roſelet ; en Latin, *Hermellanus, animal Ermineum* ; en Italien, *Armellino* ; en Allemand, *Hermelin* ; en Anglois, *Ermine, Stoat* ; en Suédois, *Hermelin, Lekatt* ; en Polonois, *Gronoſtay*.

Muſtela alba, Geſner, *Hiſt. quadrup. pag.* 753. *Icon. animal. quadrup. pag.* 100.

Muſtela Candida ſive animal Ermineum recentiorum. Ray, *Synop. animal. quadrup. pag.* 198.

Muſtela caudæ apice atro. Linnæus.

Muſtela Armellina ; Muſtela alba, extremâ caudâ nigrâ. Klein, *de quadrup. pag.* 63.

Muſtela hieme alba, ætate ſuprà rutila, infrà alba ; cauda apice nigro. Briſſon, *Regn. animal. pag.* 243.

qu'elle à toujours le bout de la queue d'un noir foncé, le bord des oreilles & l'extrémité des pieds blancs.

Nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous avons déjà dit de cet animal *(b)*, & à ce que M. Daubenton en a écrit dans sa description *(c)*; nous observerons seulement, que comme d'ordinaire l'hermine change de couleur en hiver, il y a toute apparence que celle dont il parle, & que nous avions encore au mois d'avril 1758, seroit devenue blanche & telle qu'elle étoit l'année passée lorsqu'on la prit au 1.er mars 1757, si elle fût demeurée libre; mais comme elle a été enfermée depuis ce temps dans une cage de fer, qu'elle se frotte continuellement contre les barreaux, & que d'ailleurs elle n'a pas essuyé toute la rigueur du froid, ayant toujours été à l'abri sous une arcade contre un mur, il n'est pas surprenant qu'elle ait gardé son poil d'été; elle est toujours extrêmement sauvage; elle n'a rien perdu de sa mauvaise odeur;

(b) Voyez dans ce volume l'article de la Belette.

(c) Voyez la description de l'Hermine, au *tome XV* de l'édition en trente-un volumes.

à cela près, c'eſt un joli petit animal, les yeux vifs, la phyſionomie fine, & les mouvemens ſi prompts, qu'il n'eſt pas poſſible de les ſuivre de l'œil; on l'a toujours nourrie avec des œufs & de la viande, mais elle la laiſſe corrompre avant que d'y toucher; elle n'a jamais voulu manger du miel, qu'après avoir été privée pendant trois jours de toute autre nourriture, & elle eſt morte après en avoir mangé. La peau de cet animal eſt précieuſe; tout le monde connoît les fourrures d'hermine, elles ſont bien plus belles & d'un blanc plus mat que celles du lapin blanc, mais elles jauniſſent avec le temps, & même les hermines de ce climat ont toujours une légère teinte de jaune.

Les hermines ſont très-communes dans tout le nord, ſur-tout en Ruſſie, en Norvège, en Lapponie *(d)*: elles y ſont, comme ailleurs, rouſſes en été, & blanches en hiver; elles ſe nourriſſent de petits-gris, & d'une eſpèce de rats dont nous parlerons dans la ſuite de cet

(d) Voyez les Œuvres de Regnard. *Paris, 1742, Tome I, page 178.*

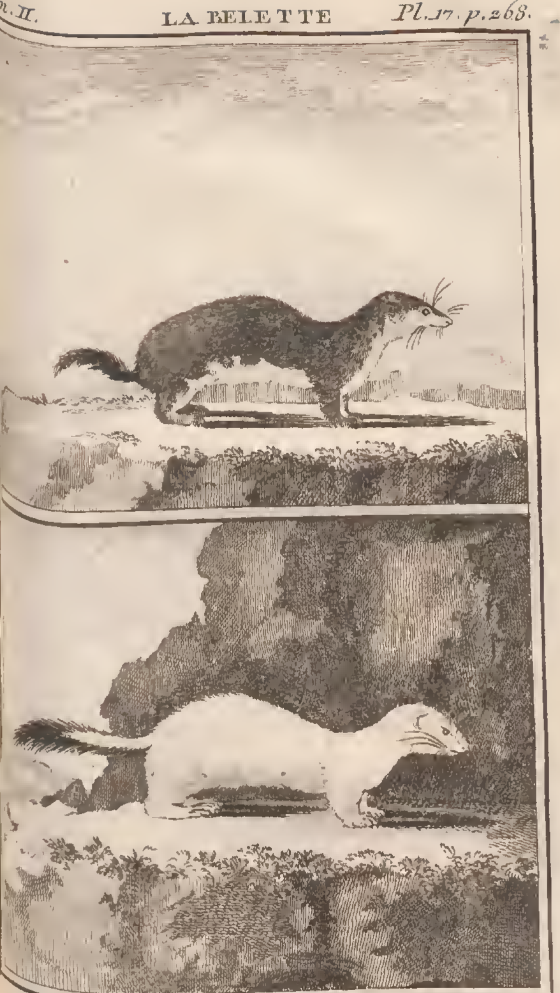
ouvrage, & qui est très-abondante en Norvège & en Lapponie; les hermines sont rares dans les pays tempérés, & ne se trouvent point dans les pays chauds. L'animal du cap de Bonne-espérance, que Kolbe appelle *hermine (e)*, & duquel il dit que la chair est saine & agréable au palais, n'est point une hermine, ni même rien d'approchant; les belettes de Cayenne dont parle M. Barrère *(f)*, & les hermines grises de la Tartarie orientale & du nord de la Chine, dont il est fait mention par quelques voyageurs *(g)*, sont aussi des animaux différens de nos belettes & de nos hermines.

(e) Description du Cap de Bonne-espérance, par Kolbe. *Amsterdam, 1741, partie III, chapitre VI, page 54.*

(f) Description de la France équinoxiale, par M. Barrère.

(g) Voyez l'histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome VI, pages 565 & 603.*





B. dir.

L'HERMINE.

L'ÉCUREUIL (a).

L'ÉCUREUIL eſt un joli petit animal qui n'eſt qu'à demi ſauvage, & qui, par ſa gentilleſſe, par ſa docilité, par l'innocence même de ſes mœurs, mériteroit d'être épargné ; il n'eſt ni carnaſſier, ni nuiſible, quoiqu'il ſaiſiſſe quelquefois des oiſeaux ; ſa nourriture ordinaire ſont des fruits, des amandes, des noiſettes, de la faine & du gland ; il eſt propre, leſte, vif, très-alerte, très-éveillé, très-

(a) L'Écureuil ; en Grec & en Latin, *Sciurus* ; en Italien, *Schirivolo, Chirivolo, Schirato, Schiratolo* ; en Eſpagnol, *Harda-Eſquilo* ; en Allemand, *Eychorn, Eichhermlin* ; en Anglois, *Squirrel* ; en Suédois, *Ikorn* ; en Polonois, *Wijervijorka* ; ancien François, *Eſcurieu, Eſcuriau*.

Sciurus. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag.* 845. *Icon. animal. quadrup. pag.* 110.

Sciurus vulgaris. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag.* 214.

Sciurus palmis ſolis ſaliens Linnæus.

Sciurus vulgaris rubicundus. Klein, *de quadrup. pag.* 53.

Sciurus rufus, quandoque griſeo admixto .... Sciurus vulgaris. Briſſon, *Regn. animal. pag.* 150.

induſtrieux; il a les yeux pleins de feu, la phyſionomie fine, le corps nerveux, les membres très-diſpos: ſa jolie figure eſt encore rehauſſée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève juſque deſſus ſa tête, & ſous laquelle il ſe met à l'ombre; le deſſous de ſon corps eſt garni d'un appareil tout auſſi remarquable, & qui annoncent de grandes facultés pour l'exercice de la génération; il eſt, pour ainſi dire, moins quadrupède que les autres, il ſe tient ordinairement aſſis preſque debout, & ſe ſert de ſes pieds de devant, comme d'une main, pour porter à ſa bouche; au lieu de ſe cacher ſous terre, il eſt toujours en l'air; il approche des oiſeaux par ſa légèreté, il demeure comme eux ſur la cime des arbres, parcourt les forêts en ſautant de l'un à l'autre, y fait ſon nid, cueille les graines, boit la roſée, & ne deſcend à terre que quand les arbres ſont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine, il n'approche jamais des habitations, il ne reſte point dans les

taillis, mais dans les bois de hauteur, ſur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, & l'on aſſure *(b)* que lorſqu'il faut la paſſer, il ſe ſert d'une écorce pour vaiſſeau, & de ſa queue pour voiles & pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver, il eſt en tout temps très-éveillé, & pour peu que l'on touche au pied de l'arbre ſur lequel il repoſe, il ſort de ſa petite bauge, fuit ſur un autre arbre, ou ſe cache à l'abri d'une branche. Il ramaſſe des noiſettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieux arbre, & a recours en hiver à ſa proviſion, il les cherche auſſi ſous la neige qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, & plus

(b) Rei veritate nititur quod Geſnerus ex Vincentio Beluancenſi & Olao magno refert. Sciuros, quandò aquam tranſire cupiunt lignum leviſſimum aquæ imponere; eique inſidentes & caudâ non tamen ut vult, erecta, ſed continuo mota, velificantes neque flante vento, ſed tranquillo æquore tranſvehi, quod fide dignus, fiduſque meus emiſſarius ad inſulas Gothlandiæ, plus ſimplici vice obſervavit, & cum ſpoliis in littoribus ibidem collectis redux mirabundus mihi retulit. Diſſert. de Sciuro volante. Phil. Tranſ. n.° 97, pag. 38. *Klein*, de Quadrup. pag. 53.

perçante encore que celle de la fouine ; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts & quelquefois par bonds ; il a les ongles si pointus & les mouvemens si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

On entend les écureuils, pendant les belles nuits d'été, crier en courant sur les arbres les uns après les autres ; ils semblent craindre l'ardeur du soleil, ils demeurent pendant le jour à l'abri dans leur domicile, dont ils sortent le soir pour s'exercer, jouer, faire l'amour & manger, ce domicile est propre, chaud & impénétrable à la pluie, c'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établissent ; ils commencent par transporter des bûchettes qu'ils mêlent, qu'ils entrelacent avec de la mousse ; ils la serrent ensuite, ils la foulent & donnent assez de capacité & de solidité à leur ouvrage, pour y être à l'aise & en sûreté avec leurs petits ; il n'y a

qu'une ouverture vers le haut, juste, étroite, & qui suffit à peine pour passer; au-dessus de l'ouverture est une espèce de couvert en cône qui met le tout à l'abri, & fait que la pluie s'écoule par les côtés & ne pénètre pas. Ils produisent ordinairement trois ou quatre petits; ils entrent en amour au printemps & mettent bas au mois de mai ou au commencement de juin; ils muent au sortir de l'hiver, le poil nouveau est plus roux que celui qui tombe. Ils se peignent, ils se polissent avec les mains & les dents; ils sont propres, ils n'ont aucune mauvaise odeur; leur chair est assez bonne à manger. Le poil de la queue sert à faire des pinceaux; mais leur peau ne fait pas une bonne fourrure.

Il y a beaucoup d'espèces voisines de celle de l'écureuil, & peu de variétés dans l'espèce même; il s'en trouve quelques-uns de cendrés, tous les autres sont roux. Les petits-gris qui sont d'une espèce différente, demeurent toujours gris. Et sans citer les écureuils volans

qui sont bien différens des autres, l'écureuil blond de Cambaye *(c)*, qui est fort petit & qui a la queue semblable à l'écureuil d'Europe, celui de Madagascar *(d)* nommé *Tsitsihi*, qui est gris, & qui n'est, dit Flaccourt, ni beau ni bon à apprivoiser; l'écureuil blanc de Siam *(e)*, l'écureuil gris *(f)* un peu tacheté de Bengale, l'écureuil-raye de Canada *(g)*, l'écureuil noir *(h)*, le grand écureuil gris de Virginie *(i)*, l'écureuil de la Nouvelle-Espagne à raies blanches *(k)*, l'écureuil

(c) Voyez les voyages de Pietro della Valle. *Rouen, 1745, tome VI, pag 368.*

(d) Voyez le voyage de Flaccourt. *Paris, 1661, page 164.*

(e) Voyez le second voyage du P. Tachard. *Paris, 1689, page 249.*

(f) Voyez le Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, *Amsterdam, 1711, tome VII.*

(g) Voyez les voyages de Sabard Theodat. *Paris, 1632, pages 305 & 306.*

(h) Voyez l'histoire naturelle de la Caroline, par Catesby. *Londres, 1743, tome II, page 73.*

(i) Voyez *idem, tome II, page 76.*

(k) Vide Albert Seba, *Vol. I, page 76.*


B. dir.

L'ÉCUREUIL.

blanc de Sibérie *(l)*, l'écureuil varié ou le *mus ponticus*, le petit écureuil d'Amérique, celui du Bresil, celui de Barbarie, le rat palmiste, &c. forment autant d'espèces distinctes & séparées.

(l) Vide Brisson, *Regn. animal. pag.* 151.



LE RAT (a).

DESCENDANT par degrés du grand au petit, du fort au foible, nous trouverons que la Nature a su tout compenser : qu'uniquement attentive à la conservation de chaque espèce, elle fait profusion d'individus, & se soutient par le nombre dans toutes celles qu'elle a réduites au petit, ou qu'elle a laissées sans forces, sans armes & sans courage : & non-seulement elle a voulu que ces espèces

(a) Le Rat ; en Grec, Μῦς ; en Latin, *Mus major, Rattus ;* en Italien, *Rato di casa ;* en Espagnol, *Raton ;* en Allemand, *Ratz ;* en Anglois, *Rat, Ratte ;* en Suédois, *Rotta ;* en Polonois, *Sczurcz.*

Mus domesticus major, sive Rattus. Gesner, *Hist. quadr. pag.* 731. *Icon. animal. quadr. pag.* 114.

Mus domesticus major, sive Rattus. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag.* 217.

Mus caudâ longâ, subnudâ, corpore fusco cinerascente. Linnæus.

Mus, Rattus domesticus. Klein, *de quadr. pag.* 57.

Mus caudâ longissimâ, obscure cinereus . . . . Rattus. Brisson. *Regn. animal. pag.* 168.

inférieutes fussent en état de résister ou durer par le nombre ; mais il semble qu'elle ait en même temps donné des supplémens à chacune, en multipliant les espèces voisines. Le rat, la souris, le mulot, le rat d'eau, le campagnol, le loir, le lerot, le muscardin, la musaraigne, beaucoup d'autres que je ne cite point parce qu'ils sont étrangers à notre climat, forment autant d'espèces distinctes & séparées, mais assez peu différentes pour pouvoir en quelque sotte se suppléer & faire que, si l'une d'entte elles venoit à manquer, le vide en ce genre seroit à peine sensible, c'est ce grand nombre d'espèces voisines qui a donné l'idée des genres aux Naturalistes ; idée que l'on ne peut employer qu'en ce sens, lorsqu'on ne voit les objets qu'en gros, mais qui s'évanouit dès qu'on l'applique à la réalité, & qu'on vient à considérer la Nature en détail.

Les hommes ont commencé par donner différens noms aux choses qui leur ont paru distinctement différentes, & en même temps ils ont fait des dénominations générales pour tout ce qui leur

paroissoit à peu près semblable. Chez les peuples grossiers & dans toutes les langues naissantes, il n'y a presque que des noms généraux, c'est-à-dire, des expressions vagues & informes de choses du même ordre & cependant très-différentes entr'elles; un chêne, un hêtre, tilleul, un sapin, un if, un pin, n'auront d'abord eu d'autre nom que celui d'*arbre*; ensuite le chêne, le hêtre, le tilleul se seront tous trois appellés *chênes* lorsqu'on les aura distingués du sapin, du pin, de l'if, qui tous trois se seront appelés *sapin*. Les noms particuliers ne sont venus qu'à la suite de la comparaison & de l'examen détaillé qu'on a fait de chaque espèce de choses : on a augmenté le nombre de ces noms à mesure qu'on a plus étudié & mieux connu la Nature; plus on l'examinera, plus on la comparera, plus il y aura de noms propres & de dénominations particulières. Lorsqu'on nous la présente donc aujourd'hui par des dénominations générales, c'est-à-dire, par des genres, c'est nous renvoyer à l'ABC de toute connoissance, & rappeler les ténèbres de l'enfance des hommes :

l'Ignorance a fait les genres, la Science a fait & fera les noms propres, & nous ne craindrons pas d'augmenter le nombre des dénominations particulières, toutes les fois que nous voudrons désigner des espèces différentes.

L'on a compris & confondu sous ce nom générique de Rat, plusieurs espèces de petits animaux; nous ne donnerons ce nom qu'au rat commun, qui est noirâtre & qui habite dans les maisons, chacune des autres espèces aura sa dénomination particulière, parce que ne se mêlant point ensemble, chacune est différente de toutes les autres. Le rat est assez connu par l'incommodité qu'il nous cause; il habite ordinairement les greniers où l'on entasse le grain, où l'on serre les fruits, & de-là descend & se répand dans la maison. Il est carnassier, & même omnivore, il semble seulement préferer les choses dures aux plus tendres; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers, dans les vides de la charpente ou de la boiserie; il en sort pour chercher

ſa ſubſiſtance, & ſouvent il y tranſporte tout ce qu'il peut traîner, il y fait même quelquefois magaſin, ſur-tout lorſqu'il a des petits. Il produit pluſieurs fois par an, preſque toujours en été; les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix. Il cherche les lieux chauds, & ſe niche en hiver auprès des cheminées ou dans le foin, dans la paille. Malgré les chats, le poiſon, les piéges, les appâts, ces animaux pullulent ſi fort, qu'ils cauſent ſouvent de grands dommages; c'eſt ſur-tout dans les vieilles maiſons à la campagne, où l'on garde du blé dans les greniers, & où le voiſinage des granges & des magaſins à foin facilite leur retraite & leur multiplication, qu'ils ſont en ſi grand nombre qu'on ſeroit obligé de démeubler, de déſerter, s'ils ne ſe détruiſoient eux-mêmes; mais nous avons vu par expérience qu'ils ſe tuent, qu'ils ſe mangent entr'eux pour peu que la faim les preſſe, en ſorte que quand il y a diſette à cauſe du trop grand nombre, les plus forts ſe jettent ſur les plus foibles, leur ouvrent la tête & mangent d'abord la cervelle, & enſuite le reſte du cadavre;

le lendemain la guerre recommence, & dure ainſi juſqu'à la deſtruction du plus grand nombre ; c'eſt par cette raiſon, qu'il arrive ordinairement, qu'après avoir été infeſté de ces animaux pendant un temps, ils ſemblent ſouvent diſparoître tout-à-coup, & quelquefois pour long-temps. Il en eſt de même des mulots, dont la pullulation prodigieuſe n'eſt arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux, dès que les vivres commencent à leur manquer. Ariſtote a attribué cette deſtruction ſubite à l'effet des pluies ; mais les rats n'y ſont point expoſés, & les mulots ſavent s'en garantir ; car les trous qu'ils habitent ſous terre, ne ſont pas même humides.

Les rats ſont auſſi laſcifs que voraces ; ils glapiſſent dans leurs amours, & crient quand ils ſe battent ; ils préparent un lit à leurs petits, & leur apportent bientôt à manger ; lorſqu'ils commencent à ſortir de leur trou, la mère les veille, les défend, & ſe bat même contre les chats pour les ſauver. Un gros rat eſt plus méchant, & preſqu'auſſi fort qu'un jeune chat ; il a les dents de devant longues

& fortes : le chat mord mal, & comme il ne ſe ſert guère que de ſes griffes, il faut qu'il ſoit non-ſeulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus petite, eſt un ennemi plus dangereux, & que le rat redoute parce qu'elle le ſuit dans ſon trou : le combat dure quelquefois long-temps, la force eſt au moins égale, mais l'emploi des armes eſt différent : le rat ne peut bleſſer qu'à pluſieurs repriſes & par les dents de devant, leſquelles ſont plutôt faites pour ronger que pour mordre, & qui étant poſées à l'extrémité du levier de la mâchoire ont peu de force ; tandis que la belette mord de toute la mâchoire avec acharnement, & qu'au lieu de démordre, elle ſuce le ſang de l'endroit entamé ; auſſi le rat ſuccombe-t-il toujours.

On trouve des vatiétés dans cette eſpèce, comme dans toutes celles qui ſont très-nombreuſes en individus ; outre les rats ordinaires qui ſont noirâtres, il y en a de bruns, de preſque noirs, d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, & d'autres tout-à-fait blancs : ces rats blancs ont les yeux rouges comme le

lapin blanc, la souris blanche, & comme tous les autres animaux qui sont tout-à-fait blancs. L'espèce entière, avec ses variétés, paroît être naturelle aux climats tempérés de notre continent, & s'est beaucoup plus répandue dans les pays chauds que dans les pays froids. Il n'y en avoit point en Amérique *(b)*, & ceux qui y sont aujourd'hui, & en très-grand nombre, y ont débarqué avec les Européens : ils multiplièrent d'abord si prodigieusement, qu'ils ont été pendant long-temps le fléau des Colonies, où ils n'avoient guère d'autres ennemis que les grosses couleuvres qui les avalent tout vivans : les navires les ont aussi portés aux Indes orientales, & dans toutes les îles de l'Archipel indien *(c)*:

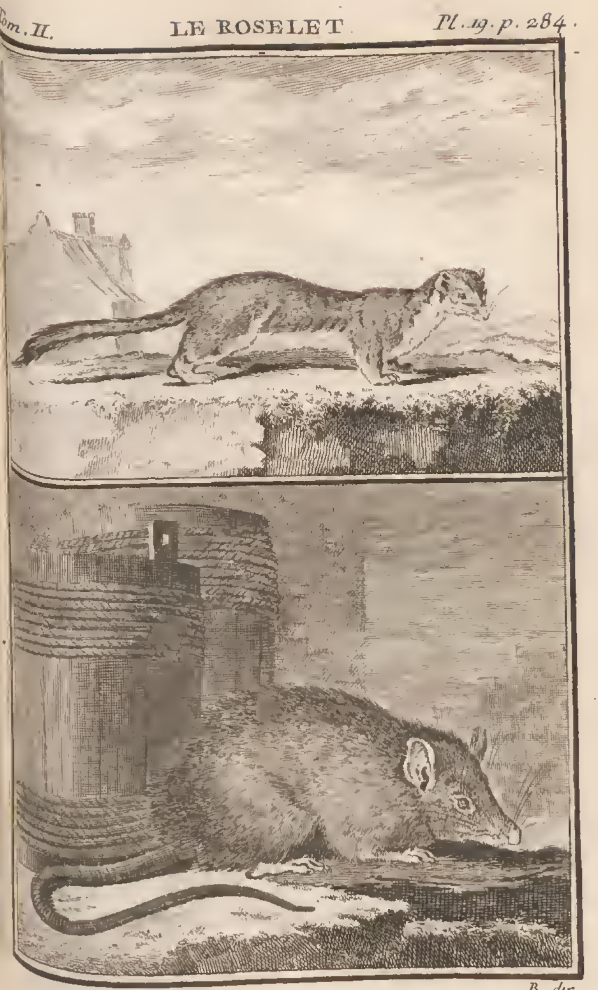
(b) Voyez la description des Antilles par le P. du Tertre. *Paris, 1677, tome II, page 303.* L'Histoire naturelle des îles Antilles. *Rotterdam, 1658, page 261.* Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique. *Paris, 1722, tome III, page 160.* Voyage de Dampier. *Rouen, 1715, tome IV, page 225.*

(c) Voyez les Lettres édifiantes, *Recueil XVIII, page 161.*

il s'en trouve aussi beaucoup en Afrique *(d)*. Dans le nord, au contraire, ils ne se sont guère multipliés au-delà de la Suède, & ce qu'on appelle des rats en Norvège, en Lapponie, &c. sont des animaux différens de nos rats.

(d) Voyez le voyage de Guinée par Bosman. *Utrecht, 1705, page 241.* Voyez aussi l'histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome IV, page 238.*





B. dir.

LE RAT

LA SOURIS (a).

LA Souris, beaucoup plus petite que le Rat, est aussi plus nombreuse, plus commune & plus généralement répandue : elle a le même instinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en diffère guère que par la foiblesse & par les habitudes qui l'accompagnent ; timide par nature, familière par nécessité, la peur ou le besoin font tous ses

(a) La Souris ; en Grec, Μύσκος ; en Latin, *Mus*, *Musculus*, *Mus minor*, *Sorex* ; en Italien, *Topo*, *Sorice*, *Sorgio di casa* ; en Espagnol, *Rat* ; en Allemand, *Musz* ; en Anglois, *Mouse* ; en Suédois, *Mus* ; en Polonois, *Myss*.

Mus. Gesner, *Hist. quadrup. pag.* 714. *Mus domesticus communis vel minor.* Gesner, *Icon. animal. quadr. pag.* 114.

Mus domesticus vulgaris seu minor. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag.* 218.

Mus caudâ nudiusculâ, corpore cinereo-fusco, abdomine subalbescente. Linnæus.

Mus minor, musculus vulgaris domesticus, caudâ tereti longâ. Klein, *de quadrup. pag.* 57.

Mus caudâ longissimâ, obscure cinereus, ventre subalbescente, 1. Sorex. Brisson, *Regn. animal. pag.* 169.

mouvemens ; elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre ; elle ne s'en écarte guère, y rentre à la première alerte, ne va pas, comme le rat, de maisons en maisons à moins qu'elle n'y soit forcée, fait aussi beaucoup moins de dégât, a les mœurs plus douces & s'apprivoise jusqu'à un certain point, mais s'en s'attacher : comment aimer en effet ceux qui nous dressent des embuches ? plus foible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt se soustraire, que par son agilité, sa petitesse même. Les chouettes, tous les oiseaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même lui font la guerre ; on l'attire, on la leurre aisément par des appâts, on la détruit à milliers ; elle ne subsiste enfin que par son immense fécondité.

J'en ai vu qui avoient mis bas dans des souricières ; elles produisent dans toutes les saisons, & plusieurs fois par an, les portées ordinaires sont de cinq ou six petits ; en moins de quinze jours, ils prennent assez de force & de croissance pour se disperser & aller chercher,

à vivre : ainſi, la durée de la vie de ces petits animaux eſt fort courte, puiſque leur accroiſſement eſt ſi prompt ; & cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur prodigieuſe multiplication. Ariſtote *(b)* dit, qu'ayant mis une ſouris pleine dans un vaſe à ſerrer du grain, il s'y trouva peu de temps après cent vingt ſouris toutes iſſues de la même mère.

Ces petits animaux ne ſont point laids, ils ont l'air vif & même aſſez fin ; l'eſpèce d'horreur qu'on a pour eux, n'eſt fondée que ſur les petites ſurpriſes & ſur l'incommodité qu'ils cauſent. Toutes les ſouris ſont blanchâtres ſous le ventre, & il y en a de blanches ſur tout le corps, il y en a auſſi de plus ou moins brunes & de plus ou moins noires. L'eſpèce eſt généralement répandue en Europe, en Aſie, en Afrique ; mais on prétend qu'il n'y en avoit point en Amérique, & que celles qui y ſont actuellement, en grand nombre, viennent originairement de notre continent ; ce qu'il y a

(b) *Vide* Ariſtote, *Hiſtor. animal. lib. VI, cap. 37.*

de vrai, c'est qu'il paroît que ce petit animal suit l'homme & fuit les pays inhabités, par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard, l'huile, le beurre & les autres alimens que l'homme prépare pour lui-même.



LE MULOT.

LE MULOT.

LE Mulot est plus petit que le Rat, & plus gros que la Souris; il n'habite jamais les maisons, & ne se trouve que dans les champs & dans les bois; il est remarquable par les yeux qu'il a gros & proéminens, & il diffère encore du rat & de la souris par la couleur du poil qui est blanchâtre sous le ventre, & d'un roux brun sur le dos: il est très-généralement & très-abondamment répandu, sur-tout dans les terres élevées. Il paroît qu'il est long-temps à croître, parce qu'il varie considérablement pour la grandeur; les grands ont quatre pouces deux ou trois lignes de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue, les petits, qui paroissent adultes comme les autres, ont un pouce de moins. Et comme il s'en trouve de toutes les grandeurs intermédiaires, on ne peut pas douter que les grands & les petits ne soient tous de la même espèce; il y a grande apparence que c'est faute d'avoir connu ce

fait, que quelques Naturalistes en ont fait deux espèces; l'une qu'ils ont appelée le *grand rat des champs (a)*, & l'autre le *mulot (b)*. Ray, qui le premier est tombé dans cette erreur en les indiquant sous deux dénominations, semble avouer qu'il n'en connoît qu'une espèce *(c)*. Et quoique les courtes descriptions qu'il donne de l'une & de l'autre espèce paroissent différer, on ne doit pas en conclure qu'elles existent toutes deux, 1.° parce qu'il n'en connoissoit lui-même qu'une; 2.° parce que nous n'en connoissons qu'une, & que quelques recherches que nous ayons faites, nous n'en avons trouvé qu'une; 3.° parce que Gesner & les autres anciens

(a) Mus agrestis major, macrouros Gesneri. Ray, *Synopf. animal. quadrup. pag.* 219.

Le grand Rat des champs. *Mus caudâ longissimâ fuscus, ad latera rufus .... Mus campestris major.* Brisson, *Regn. animal. pag.* 171.

(b) Mus domesticus medius. Ray, *Synopf. animal. quadrup. pag.* 218.

Le Mulot. *Mus caudâ longâ, supra fusco flavescens, infra ex albo cinerascens.* Brisson, *Regn. animal. pag.* 274.

(c) De hac specie mihi non undequaque satisfactum est. Ray, *Synopf. quadrup. pag.* 219.

Naturalistes ne parlent que d'une, sous le nom de *mus agrestis major*, qu'ils disent être très-commune, & que Ray dit aussi que l'autre qu'il donne sous le nom de *mus domesticus medius*, est très-commune: ainsi, il seroit impossible que les uns ou les autres de ces Auteurs ne les eussent pas vues toutes deux, puisque de leur aveu toutes deux sont si communes; 4.° parce que dans cette seule & même espèce, comme il s'en trouve de plus grands & de plus petits, il est probable qu'on a été induit en erreur, & qu'on a fait une espèce des plus grands, & une autre espèce des plus petits; 5.° enfin, parce que les descriptions de ces deux prétendues espèces n'étant nulle part ni exactes ni complètes; on ne doit pas tabler sur les caractères vagues & sur les différences qu'elles indiquent.

Les Anciens, à la vérité, font mention de deux espèces, l'une sous la dénomination de *mus agrestis major*, & l'autre sous celle de *mus agrestis minor*; ces deux espèces sont fort communes, & nous les connoissons comme les Anciens: la première est notre mulot; mais la

ſeconde n'eſt pas le *mus domeſticus medius* de Ray, c'eſt un autre animal qui eſt connu ſous le nom de *mulot à courte queue*, ou de *petit rat des champs*; & comme il eſt fort différent du rat ou du mulot, nous n'adoptons pas le nom générique de *petit rat des champs*, ni celui de *mulot à courte queue*, parce qu'il n'eſt ni rat ni mulot, & nous lui donnerons un nom particulier *(d)*. Il en eſt de même d'une eſpèce nouvelle qui s'eſt répandue depuis quelques années, & qui s'eſt beaucoup multipliée autour de Verſailles, & dans quelques provinces voiſines de Paris, qu'on appelle *rats des bois*, *rats ſauvages*, *gros rats des champs*, qui ſont très-voraces, très-méchans, très-nuiſibles, & beaucoup plus grands que nos rats; nous lui donnerons auſſi un nom particulier, parce qu'il diffère de toutes les autres, & que pour éviter toute confuſion, il faut donner à chaque eſpèce un nom. Comme le mulot & le mulot à courte queue, que nous appellerons *campagnol*, ſont tous deux très-communs dans les

(d) Je l'appelle *Campagnol*, de ſon nom en Italien *Campagnoli*.

champs & dans les bois ; les gens de la campagne les ont désignés par la différence qui les a le plus frappés : nos paysans en Bourgogne appellent le mulot *la ratte à la grande queue*, & le campagnol *la ratte couette* ; dans d'autres provinces on appelle le mulot *le rat sauterelle*, parce qu'il va toujours par sauts ; ailleurs, on l'appelle *souris de terre* lorsqu'il est petit, & *mulot* lorsqu'il est grand ; ainsi, on se souviendra que la souris de terre, le rat sauterelle, la ratte à la grande queue, le grand rat des champs, le rat domestique moyen, ne sont que des dénominations différentes de l'animal que nous appelons *mulot*.

Il habite, comme je l'ai dit, les terres sèches & élevées ; on le trouve en grande quantité dans les bois & dans les champs qui en sont voisins, il se retire dans des trous qu'il trouve tout faits, ou qu'il se pratique sous des buissons & des troncs d'arbres ; il y amasse une quantité prodigieuse de gland, de noisettes ou de faine ; on en trouve quelquefois jusqu'à un boisseau dans un seul trou, & cette provision, au lieu d'être proportionnée à

ſes beſoins, ne l'eſt qu'à la capacité du lieu; ces trous ſont ordinairement de plus d'un pied ſous terre, & ſouvent partagé en deux loges, l'une où il habite avec ſes petits, & l'autre où il fait ſon magaſin. J'ai ſouvent éprouvé le dommage très-conſidérable que ces animaux cauſent aux plantations; ils emportent les glands nouvellement ſemés, ils ſuivent le ſillon tracé par la charrue, déterrent chaque gland l'un après l'autre, & n'en laiſſent pas un : cela arrive ſur-tout dans les années où le gland n'eſt pas fort abondant; comme ils n'en trouvent pas aſſez dans les bois, ils viennent le chercher dans les terres ſemées, ne le mangent pas ſur le lieu, mais l'emportent dans leur trou, où ils l'entaſſent & le laiſſent ſouvent ſécher & pourrir. Eux ſeuls font plus de tort à un *ſemis* de bois, que tous les oiſeaux & tous les autres animaux enſemble : je n'ai trouvé d'autre moyen pour éviter ce grand dommage, que de rendre des piéges de dix pas en dix pas dans toute l'étendue de la terre ſemée; il ne faut qu'une noix grillée pour appât, ſous une pierre plate ſoutenue par une

bûchette; ils viennent pour manger la noix qu'ils préfèrent au gland ; comme elle est attachée à la bûchette, dès qu'ils y touchent, la pierre leur tombe sur le corps & les étouffe ou les écrase : je me suis servi du même expédient contre les campagnols qui détruisent aussi les glands ; & comme l'on avoit soin de m'apporter tout ce qui se trouvoit sous les piéges, j'ai vu les premières fois, avec étonnement, que chaque jour on prenoit une centaine, tant de mulots que de campagnols, & cela dans une pièce de terre d'environ quarante arpens, j'en ai eu plus de deux milliers en trois semaines, depuis le 15 novembre jusqu'au 8 décembre, & ensuite en moindre nombre jusqu'aux grandes gelées, pendant lesquelles ils se recèlent & se nourrissent dans leur trou. Depuis que j'ai fait cette épreuve, il y a plus de vingt ans, je n'ai jamais manqué, toutes les fois que j'ai semé du bois, de me servir du même expédient, & jamais on n'a manqué de prendre des mulots en très-grand nombre; c'est sur-tout en automne qu'ils sont en si grande quantité, il y en a beaucoup

moins au printemps ; car ils se détruisent eux-mêmes pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver ; les gros mangent les petits. Ils mangent aussi les campagnols, & même les grives, les merles & les autres oiseaux qu'ils trouvent pris aux lacets, ils commencent par la cervelle, & finissent par le reste du cadavre. Nous avons mis dans un même vase douze de ces mulots vivans ; on leur donnoit à manger à huit heures du matin ; un jour qu'on les oublia d'un quart-d'heure, il y en eut un qui servit de pâture aux autres, le lendemain ils en mangèrent un autre, & enfin au bout de quelques jours il n'en resta qu'un seul ; tous les autres avoient été tués & dévorés en partie, & celui qui resta le dernier avoit lui-même les pattes & la queue mutilées.

Le rat pullule beaucoup, le mulot pullule encore davantage ; il produit plus d'une fois par an, & les portées sont souvent de neuf & dix, au lieu que celles du rat ne sont que de cinq ou six ; un homme de ma campagne en prit un jour vingt-deux dans un seul trou, il y avoit



LE MULOT.

deux mères & vingt petits. Il eſt très-généralement répandu dans toute l'Europe, on le trouve en Suède, & c'eſt celui que M. Linnæus appelle *(e) Mus caudâ longâ, corpore nigro flaveſcente, abdomine albo.* Il eſt très-commun en France, en Italie, en Suiſſe; Geſner l'a appelé *mus agreſtis major (f).* Il eſt auſſi en Allemagne & en Anglererre où on le nomme *feld-muſz, field-mauſe*, c'eſt-à-dire, *rat des champs*: il a pour ennemis les loups, les renards, les martes, les oiſeaux de proie, & lui-même.

(e) Vide Linnæi, *Faun. Suecic. Stockolmiæ, 1746, pag. 11.*

(f) Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 733. Icon. animal. quadrup. pag. 116.*



LE RAT D'EAU (a).

LE Rat d'eau est un petit animal de la grosseur d'un rat, mais qui, par le naturel & par les habitudes, ressemble beaucoup plus à la loutre qu'au rat; comme elle, il ne fréquente que les eaux douces, & on le trouve communément sur les bords des rivières, des ruisseaux, des étangs; comme elle, il ne vit guère que de poissons: les goujons, les mouteilles, les verrons, les ablettes, le frai de

(a) Le Rat d'eau; en Latin, *Mus aquaticus, Mus aquatilis*; en Italien, *Sorgo morgange*; en Allemand, *Wasser-musz*; en Anglois, *Watter-Rat*; en Polonois, *Myss-Wodna.*

Mus aquaticus. Gesner, *Hist. quadrup. pag.* 732. *Mus aquatilis, quadrupes Bellonii. Icon. animal. aquat. pag.* 354.

Mus major aquaticus, sive Rattus aquaticus. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag.* 217.

Castor caudâ lineari tereti. Rattus aquaticus. Linnæus.

Mus, Rattus aquatilis. Klein, *de quadrup. pag.* 57.

Mus caudâ longâ, pilis suprà ex nigro & flavescente mixtis, infrà cinereis vestitus ...... Mus aquaticus. Brisson, *Regn. animal. pag.* 175.

la carpe, du brochet, du barbeau, ſont ſa nourriture ordinaire; il mange auſſi des grenouilles, des inſectes d'eau, & quelquefois des racines & des herbes. Il n'a pas, comme la loutre, des membranes entre les doigts des pieds, c'eſt une erreur de Willughby, que Ray & pluſieurs autres Naturaliſtes ont copiée; il a tous les doigts des pieds ſéparés, & cependant il nage facilement, ſe tient ſous l'eau long-temps, & rapporte ſa proie pour la manger à terre, ſur l'herbe ou dans ſon trou, les pêcheurs l'y ſurprennent quelquefois en cherchant des écreviſſes; il leur mord les doigts, & cherche à ſe ſauver en ſe jettant dans l'eau. Il a la tête plus courte, le muſeau plus gros, le poil plus hériſſé, & la queue beaucoup moins longue que le rat. Il fuit, comme la loutre, les grands fleuves, ou plutôt les rivières trop fréquentées. Les chiens le chaſſent avec une eſpèce de fureur. On ne le trouve jamais dans les maiſons, dans les granges; il ne quitte pas le bord des eaux, ne s'en éloigne même pas autant que la loutre, qui quelquefois s'écarte & voyage en pays ſec à plus

d'une lieue. Le rat d'eau ne va point dans les terres élevées, il est fort rare dans les hautes montagnes, dans les plaines arides, mais très-nombreux dans tous les vallons humides & marécageux. Les mâles & les femelles se cherchent sur la fin de l'hiver, elles mettent bas au mois d'avril; les portées ordinaires sont de six ou sept. Peut-être ces animaux produisent-ils plusieurs fois par an, mais nous n'en sommes pas informés; leur chair n'est pas absolument mauvaise, les paysans la mangent les jours maigres comme celle de la loutre. On les trouve par-tout en Europe, excepté dans le climat trop rigoureux du Pôle : on les retrouve en Égypte sur les bords du Nil, si l'on en croit Bellon; cependant la figure qu'il en donne ressemble si peu à notre rat d'eau, que l'on peut soupçonner, avec quelque fondement, que ces rats du Nil sont des animaux différens.



LE CAMPAGNOL (a).

LE Campagnol eſt encore plus commun, plus généralement répandu que le Mulot; celui-ci ne ſe trouve guère que dans les terres élevées, le campagnol ſe trouve par-tout, dans les bois, dans les champs, dans les prés, & même dans les jardins; il eſt remarquable par la groſſeur de ſa tête, & auſſi par ſa queue

(a) Campagnol, Mulot à courte queue, petit Rat des champs; en Italien, *Campagnoli.*

Mus agreſtis minor Geſner, *Hiſt. quadr. pag.* 733. *Icon. animal. quadr. pag.* 116.

Mus agreſtis capite grandi, *Brachiuros*. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag.* 218.

Mus caudâ brevi, corpore nigro-fuſco, abdomine cineraſcente. Linnæus.

Mus agreſtis capite grandi. Klein, *de quadrup. pag.* 57.

Mus caudâ brevi, pilis è nigricante & ſordidè luteo mixtis in dorſo, & ſaturate cinereis in ventre, veſtitus..... Mus campeſtris minor. Briſſon, *Regn. animal. pag.* 176.

Rat de terre. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année* 1756, Mémoire ſur les Muſaraignes, *par* M. *Daubenton.*

courte & tronquée, qui n'a guère qu'un pouce de long ; il se pratique des trous en terre où il amasse du grain, des noisettes & du gland ; cependant il paroît qu'il préfère le blé à toutes les autres nourritures. Dans le mois de juillet, lorsque les blés sont mûrs, les campagnols arrivent de tous côtés, & font souvent de grands dommages en coupant les tiges du blé pour en manger l'épi ; ils semblent suivre les moissonneurs, ils profitent de tous les grains tombés & des épis oubliés ; lorsqu'ils ont tout glané, ils vont dans les terres nouvellement semées, & détruisent d'avance la récolte de l'année suivante. En automne & en hiver, la plupart se retirent dans les bois où ils trouvent de la faine, des noisettes & du gland. Dans certaines années, ils paroissent en si grand nombre, qu'ils détruiroient tout s'ils subsistoient longtemps ; mais ils se détruisent eux-mêmes & se mangent dans les temps de disette : ils servent d'ailleurs de pâture aux mulots, & de gibier ordinaire au renard, au chat sauvage, à la marte & aux belettes.

Le campagnol ressemble plus au rat

d'eau qu'à aucun animal par les parties intérieures, comme on peut le voir par ce qu'en dit M. Daubenton *(b)*; mais à l'extérieur il en diffère par plusieurs caractères essentiels : 1.° par la grandeur; il n'a guère que trois pouces de longueur depuis le bout du nez, jusqu'à l'origine de la queue, & le rat d'eau en a sept : 2.° par les dimensions de la tête & du corps; le campagnol est proportionnellement à la longueur de son corps, plus gros que le rat d'eau, & il a aussi la tête proportionnellement plus grosse : 3.° par la longueur de la queue, qui dans le campagnol ne fait tout au plus que le tiers de la longueur de l'animal entier, & qui dans le rat d'eau fait près des deux tiers de cette même longueur : 4.° enfin par le naturel & les mœurs; les campagnols ne se nourrissent pas de poisson & ne se jettent point à l'eau, ils vivent de gland dans les bois, de blé dans les champs, & dans les prés de racines tuberculeuses, comme celle du chiendent; leurs trous ressemblent à ceux des mulots,

(b) Voyez la description du Campagnol, au *tome XV* de l'édition en trente-un volumes.

& ſouvent ſont diviſés en deux loges; mais ils ſont moins ſpacieux & beaucoup moins enfoncés ſous terre : ces petits animaux y habitent quelquefois pluſieurs enſemble. Lorſque les femelles ſont prêtes à mettre bas, elles y portent des herbes pour faire un lit à leurs petits : elles produiſent au printemps & en été; les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix, & quelquefois de ſept ou huit.



LE COCHON D'INDE (a).

CE petit animal, originaire des climats chauds du Bresil & de la Guinée, ne laisse pas de vivre & de produire dans le climat tempéré, & même dans les pays froids, en le soignant & le mettant à l'abri de l'intempérie des saisons. On élève des cochons d'Inde en France, &

(a) Le Cochon d'Inde; *au Bresil*, *Cavia Cobaya*; en Allemand, *Indianisch Künele*, *Indisch Seüle*, *Meer-Ferckel*, *Meer-Scwhein*; en Anglois, *Guiny-pig*; en Suédois, *Marswin*; en Polonois, *Swinka Zamorska*.

Cavia Cobaya. Pison, *Hist. nat. pag.* 102.

Cuniculus Indus. Gesner, *Icon. animal. quadrup. pag.* 106.

Mus, seu cuniculus Americanus & Guineensis, porcelli pilis & voce, Cavia Cobaya Brasiliensibus dictus, Margravii. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag.* 223.

Mus caudâ abrupta; palmis tetradactylis, plantis, tridactylis. Linnæus.

Cavia Cobaya Brasiliensibus; quibusdam mus Pharaonis, tatu pilosus, porcellus, mus Indicus. Klein, *de quadrup. pag.* 49.

Lapin des Indes. *Cuniculus ecaudatus, auritus, albus aut rufus, aut ex utroque variegatus ...... Cuniculus Indicus*. Brisson, *Regn. animal. pag.* 147.

quoiqu'ils multiplient prodigieusement; ils n'y sont pas en grand nombre, parce que les soins qu'ils demandent ne sont pas compensés par le profit qu'on en tire. Leur peau n'a presqu'aucune valeur, & leur chair, quoique mangeable, n'est pas assez bonne pour être recherchée: elle seroit meilleure, si on les élevoit dans des espèces de garennes où ils auroient de l'air, de l'espace & des herbes à choisir. Ceux qu'on garde dans les maisons ont à peu près le même mauvais goût que les lapins clapiers, & ceux qui ont passé l'été dans un jardin ont toujours un goût fade, mais moins désagréable.

Ces animaux sont d'un tempérament si précoce & si chaud, qu'ils se recherchent & s'accouplent cinq ou six semaines après leur naissance; ils ne prennent cependant leur accroissement entier qu'en huit ou neuf mois, mais il est vrai que c'est en grosseur apparente & en graisse qu'ils augmentent le plus, & que le développement des parties solides est fait avant l'âge de cinq ou six mois. Les femelles ne portent que trois semaines, & nous en avons vu mettre bas à deux

mois d'âge. Ces premières portées ne ſont pas ſi nombreuſes que les ſuivantes, elles ſont de quatre ou cinq, la ſeconde portée eſt de cinq ou ſix, & les autres de ſept ou huit, & même de dix ou onze. La mère n'allaite ſes petits que pendant douze ou quinze jours, elle les chaſſe dès qu'elle reprend le mâle, c'eſt au plus tard trois ſemaines après qu'elle a mis bas, & s'ils s'obſtinent à demeurer auprès d'elle, leur père les maltraite & les tue. Ainſi, ces animaux produiſent au moins tous les deux mois, & ceux qui viennent de naître produiſant de même, l'on eſt étonné de leur prompte & prodigieuſe multiplication. Avec une ſeule couple, on pourroit en avoir un millier dans un an; mais ils ſe détruiſent auſſi vîte qu'ils pullulent, le froid & l'humidité les font mourir, ils ſe laiſſent manger par les chats ſans ſe défendre; les mères même ne s'irritent pas contre eux : n'ayant pas le temps de s'attacher à leurs petits, elles ne font aucun effort pour les ſauver. Les mâles ſe ſoucient encore moins des petits, & ſe laiſſent manger eux-mêmes ſans réſiſtance; ils n'ont de ſentiment bien diſtinct

que celui de l'amour, ils sont alors susceptibles de colère, ils se battent cruellement, ils se tuent même quelquefois entr'eux lorsqu'il s'agit de se satisfaire & d'avoir la femelle. Ils passent leur vie à dormir, jouir & manger ; leur sommeil est court, mais fréquent ; ils mangent à toute heure du jour & de la nuit, & cherchent à jouir aussi souvent qu'ils mangent, ils ne boivent jamais & cependant ils urinent à tout moment. Ils se nourrissent de toutes sortes d'herbes, & sur-tout de persil ; ils le préfèrent même au son, à la farine, au pain ; ils aiment aussi beaucoup les pommes & les autres fruits. Ils mangent précipitamment, à peu près comme les lapins, peu à la fois, mais très-souvent. Ils ont un grognement semblable à celui d'un petit cochon de lait ; ils ont aussi une espèce de gazouillement qui marque leurs plaisirs lorsqu'ils sont auprès de leur femelle, & un cri fort aigu lorsqu'ils ressentent de la douleur. Ils sont délicats, frileux, & l'on a de la peine à leur faire passer l'hiver ; il faut les tenir dans un endroit sain, sec & chaud. Lorsqu'ils sentent le froid, ils se



B. dir.

LE COCHON D'INDE.





B. dir.

LE CAMPAGNOL.

raſſemblent & ſe ſerrent les uns contre les autres, & il arrive ſouvent que ſaiſis par le froid ils meurent tous enſemble. Ils ſont naturellement doux & privés, ils ne font aucun mal, mais ils ſont également incapables de bien, ils ne s'attachent point: doux par tempérament, dociles par foibleſſe, preſque inſenſibles à tout, ils ont l'air d'automates montés pour la propagation, faits ſeulement pour figurer une eſpèce.



LE HÉRISSON (a).

Πολλ' οἶδ' ἀλώπηξ, ἀλλ' ἐχῖνος ἓν μέγα : le Renard ſait beaucoup de choſes, le Hériſſon n'en ſait qu'une grande, diſoient proverbialement les Anciens *(b)*. Il ſait ſe défendre ſans combattre, & bleſſer ſans

(a) Le Hériſſon ; en Grec, Ἐχῖνος ; en Latin, *Echinus*, *Herinaceus*, *Erinaceus*, *Echinus terreſtris* ; en Italien, *Erinaceo*, *Riccio*, *Aizzo* ; en Eſpagnol, *Erizo* ; en Portugais, *Ourizo*, *Orico cachero* ; en Allemand, *Igel* ; en Anglois, *Urchin*, *Heyde-hog* ; en Suédois, *Igelkott* ; en Danois, *Pind Swin* ; en Polonois, *Jez*, *Ziennay* ; en Hollandois, *Yſeren Verken* ; en ancien François, *Eurchon*.

Echinus terreſtris. Geſner, *Hiſt. quadr. pag.* 368.

Herinaceus. Geſner, *Icon. anim. quadrup. pag.* 106.

Echinus ſive Erinaceus terreſtris. Ray, *Synopſ. anim. quadrup. pag.* 231.

Erinaceus ſpinoſus, *auriculatus*, *Echinus terreſtris*. Linnæus.

Acanthion vulgaris noſtras, *Herinaceus*, *Echinus*. Klein, *de quadrup. pag.* 66.

Erinaceus auriculis erectis . . . . . *Erinaceus*. Briſſon, *Regn. animal. pag.* 161.

(b) *Zenodotus*, *Plutarchus* & *alii ex Archilocho*.

attaquer : n'ayant que peu de force & nulle agilité pour fuir, il a reçu de la Nature une armure épineuse, avec la facilité de se resserrer en boule & de présenter de tous côtés des armes défensives, poignantes, & qui rebutent ses ennemis ; plus ils le tourmentent, plus il se hérisse & se resserre. Il se défend encore par l'effet même de la peur, il lâche son urine, dont l'odeur & l'humidité se répandant sur tout son corps, achèvent de les dégoûter. Aussi la plupart des chiens se contentent de l'aboyer & ne se soucient pas de le saisir : cependant il y en a quelques-uns qui trouvent moyen, comme le renard, d'en venir à bout en se piquant les pieds & se mettant la gueule en sang ; mais il ne craint ni la fouine, ni la marte, ni le putois, ni le furet, ni la belette, ni les oiseaux de proie. La femelle & le mâle sont également couverts d'épines depuis la tête jusqu'à la queue, & il n'y a que le dessous du corps qui soit garni de poils ; ainsi, ces mêmes armes qui leur sont si utiles contre les autres, leur deviennent très-incommodes lorsqu'ils veulent s'unir : ils

ne peuvent s'accoupler à la manière des autres quadrupèdes, il faut qu'ils ſoient face à face, debouts ou couchés. C'eſt au printemps qu'ils ſe cherchent, & ils produiſent au commencement de l'été. On m'a ſouvent apporté la mère & les petits au mois de juin : il y en a ordinairement trois ou quatre, & quelquefois cinq ; ils ſont blancs dans ce premier temps, & l'on voit ſeulement ſur leur peau la naiſſance des épines. J'ai voulu en élever quelques-uns, on a mis plus d'une fois la mère & les petits dans un tonneau avec une abondante proviſion ; mais au lieu de les allaiter, elle les a dévorés les uns après les autres. Ce n'étoit pas par le beſoin de nourriture, car elle mangeoit de la viande, du pain, du ſon, des fruits, & l'on n'auroit pas imaginé qu'un animal auſſi lent, auſſi pareſſeux, auquel il ne manquoit rien que la liberté, fût de ſi mauvaiſe humeur, & ſi fâché d'être en priſon ; il a même de la malice, & de la même ſorte que celle du ſinge. Un hériſſon qui s'étoit gliſſé dans la cuiſine découvrit une petite marmite, en tira la viande & y fit ſes ordures. J'ai gardé des

des mâles & des femelles ensemble dans une chambre, ils ont vécu, mais ils ne se sont point accouplés. J'en ai lâché plusieurs dans mes jardins, ils n'y font pas grand mal, & à peine s'apperçoit-on qu'ils y habitent; ils vivent de fruits tombés, ils fouillent la terre avec le nez à une petite profondeur; ils mangent les hannetons, les scarabées, les grillons, les vers & quelques racines; ils sont aussi très-avides de viande, & la mangent cuite ou crue. A la campagne, on les trouve fréquemment dans les bois, sous les troncs des vieux arbres, & aussi dans les fentes de rochers, & sur-tout dans les monceaux de pierre qu'on amasse dans les champs & dans les vignes. Je ne crois pas qu'ils montent sur les arbres, comme le disent les Naturalistes (c), ni qu'ils se servent de leurs épines pour emporter des fruits ou des grains de raisin, c'est avec la gueule qu'ils prennent ce qu'ils veulent saisir, & quoiqu'il y en ait un grand nombre dans nos forêts,

(c) *Arbores ascendit, poma & pyra decutit, in istis sese volutat ut spinis hæreant.* Sperling. Zoologia. Lipsiæ, 1661, pag. 281.

nous n'en avons jamais vu sur les arbres; ils se tiennent toujours au pied dans un creux ou sous la mousse, ils ne bougent pas tant qu'il est jour, mais ils courent, ou plutôt ils marchent pendant toute la nuit; ils approchent rarement des habitations; ils préfèrent les lieux élevés & secs, quoiqu'ils se trouvent aussi quelquefois dans les prés. On les prend à la main, ils ne fuient pas, ils ne se défendent ni des pieds ni des dents, mais ils se mettent en boule dès qu'on les touche, & pour les faire étendre il faut les plonger dans l'eau. Ils dorment pendant l'hiver; ainsi les provisions qu'on dit qu'ils font pendant l'été leur seroient bien inutiles. Ils ne mangent pas beaucoup, & peuvent se passer assez longtemps de nourriture. Ils ont le sang froid à peu près comme les autres animaux qui dorment en hiver. Leur chair n'est pas bonne à manger, & leur peau, dont on ne fait maintenant aucun usage, servoit autrefois de vergette & de frottoir pour serancer le chanvre.

Il en est de deux espèces de hérisson, l'un à groin de cochon, & l'autre à

muſeau de chien, dont parlent quelques Auteurs, comme des deux eſpèces de blaireau; nous n'en connoiſſons qu'une ſeule, & qui n'a même aucune variété dans ces climats, elle eſt aſſez généralement répandue, on en trouve par-tout en Europe, à l'exception des pays les plus froids, comme la Lapponie, la Norvège, &c. Il y a, dit Flaccourt *(d)*, des hériſſons à Madagaſcar comme en France, & on les appelle *Sora*. Le hériſſon de Siam dont parle le P. Tachard *(e)*, nous paroît être un autre animal, & le hériſſon d'Amérique *(f)*, le hériſſon de Sibérie *(g)*, ſont les eſpèces les plus voiſines du hériſſon commun; enfin le

(d) Voyez le Voyage de Flaccourt. *Paris, 1661, page 152.*

(e) Voyez le ſecond Voyage du P. Tachard. *Paris, 1689. pag. 272.*

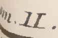
(f) Echinus Indicus albus. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 232. Echinus Americanus albus.* Albert Seba, *vol. I, pag. 78. Acanthion echinatus, Erinaceus Americanus albus Surinamenſis.* Klein, *de quadrup. pag. 66.*

(g) Erinaceus Sibericus. Albert Seba, *vol. I. p. 66.*

hérisson de Malaca (*h*), semble plus approcher de l'espèce du Porc-épic que de celle du hérisson.

(*h*) *Porcus aculeatus seu Histrix Malaccensis.* Albert Seba, *vol. I, pag. 81. Acanthion aculeis longissimis, Histrix genuina. Porcus aculeatus Malaccensis.* Klein, *de quadrup. pag. 66. Histrix pedibus pentadactylis, caudâ truncatâ.* Linnæus. *Erinaceus auriculis pendulis....* Brisson, *Regn. animal. pag. 183.*





B. dir.

E HÉRISSON DÉPOUILLÉ DE SES PIQUANTS .

LA MUSARAIGNE (a).

LA Musaraigne semble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, & remplir l'intervalle qui se trouve entre le rat & la taupe, qui se ressemblant par leur petitesse, diffèrent beaucoup par la forme

(a) La Musaraigne; en Grec, Μυγαλῆ; en Latin, *Mus araneus*, *Mus cæcus*; en Italien, *Toporagno*; en Espagnol, *Murganho*; en Allemand, *Müger*, *Spignus*, *Zismus*, *Spitzmaus*, *Haselmaus*; en Anglois, *Shrew*, *Shrew-mouse*, *Hardy-Shrew*; en Suédois, *Nabbmus*; en Polonois, *Keret*; en Silésie, *Bisem-mus*; chez les Grisons, *Musarring*; en Suisse, *Mürer*; en Savoie, *Muset*, *Musette*; en ancien François, *Muserain*, *Muzeraigne*, *Muset*, *Musétre*, *Sery*, *Sri*.

Musaraneus. Gesner, *Hist. quadrup. pag.* 747.

Mus Mochias (parce qu'il sent le Musc lorsqu'il est desséché). Gesner, *Icon. animal. quadrup. pag.* 116.

Musaraneus. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag.* 239.

Sorex Musaraneus. Linnæus.

Musaraneus, rostro productiore; Mus venenosus. Klein, *de quadrup. pag.* 58.

Musaraneus suprà ex fusco, rufus, infrà albicans ... *Musaraneus*. Brisson, *Regn. animal. pag.* 178.

& sont en tout d'espèces très-éloignées. La musaraigne plus petite encore que la souris, ressemble à la taupe par le museau, ayant le nez beaucoup plus alongé que les mâchoires; par les yeux qui, quoiqu'un peu plus gros que ceux de la taupe, sont cachés de même, & sont beaucoup plus petits que ceux de la souris; par le nombre des doigts, dont elle a cinq à tous les pieds: par la queue, par les jambes, sur-tout celles de derrière qu'elle a plus courtes que la souris; par les oreilles *(b)*, & enfin par les dents. Ce très-petit animal a une odeur forte qui lui est particulière, & qui répugne aux chats; ils chassent, ils tuent la musaraigne, mais ils ne la mangent pas comme la souris. C'est apparemment cette mauvaise odeur & cette répugnance des chats qui a fondé le préjugé du venin de cet animal & de sa morsure dangereuse pour le bétail, sur-tout pour les chevaux; cependant il n'est ni venimeux, ni même capable de mordre, car

(b) Voyez la description de la Musaraigne, & comparez-la avec celle de la Taupe & celle de la Souris, au *tome XV* de l'édition en trente-un volumes.

il n'a pas l'ouverture de la gueule assez grande pour pouvoir saisir la double épaisseur de la peau d'un autre animal, ce qui cependant est absolument nécessaire pour mordre : & la maladie des chevaux que le vulgaire attribue à la dent de la musaraigne, est une enflure, une espèce d'anthrax, qui vient d'une cause interne, & qui n'a nul rapport avec la morsure, ou, si l'on veut, la piqûre de ce petit animal. Il habite assez communément, sur-tout pendant l'hiver, dans les greniers à foin, dans les écuries, dans les granges, dans les cours à fumier; il mange du grain, des insectes & des chairs pourries; on le trouve aussi fréquemment à la campagne, dans les bois, où il vit de graines; & il se cache sous la mousse, sous les feuilles, sous les troncs d'arbres, & quelquefois dans les trous abandonnés par les taupes, ou dans d'autres trous plus petits qu'il se pratique lui-même en fouillant avec les ongles & le museau. La musaraigne produit en grand nombre, autant, dit-on, que la souris, quoique moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu que la souris,

mais elle n'est pas aussi agile à beaucoup près : on la prend aisément, parce qu'elle voit & court mal. La couleur ordinaire de la musaraigne est d'un brun mêlé de roux, mais il y en a aussi de cendrées, de presque noires, & toutes sont plus ou moins blanchâtres sous le ventre. Elles sont très-communes dans toute l'Europe, mais il ne paroît pas qu'on les retrouve en Amérique. L'Animal du Bresil dont Marcgrave parle *(c)* sous le nom de *musaraigne*, qui a, dit-il, le museau très-pointu & trois bandes noires sur le dos, est plus gros, & paroît être d'une autre espèce que notre musaraigne.

(c) Vide Marcgravii, *Hist. Brasil. pag.* 229.



LA MUSARAIGNE.



B. dir.

LA MUSARAIGNE D'EAU

LA MUSARAIGNE D'EAU (a).

COMME cet animal, quoique naturel à ce climat, n'étoit connu d'aucun Naturaliste, & que c'est M. Daubenton qui le premier en a fait la découverte, nous renvoyons entièrement ce que l'on en peut dire à la description très-exacte qu'il en donne *(b)*. J'aurai souvent occasion d'en user de même dans la suite de cet Ouvrage, attendu la diligence infinie avec laquelle il recherche les animaux, & les découvertes qu'il a faites de plusieurs espèces auparavant inconnues, ou confondues avec celles que l'on connoissoir. Tour ce que je puis assurer au sujet de la musaraigne d'eau, c'est qu'on la prend à la source des fontaines, au lever & au coucher du soleil; que dans le jour elle reste cachée dans des fentes de rochers ou dans des trous sous terre, le long des petits ruisseaux; qu'elle met bas au printemps, & qu'ordinairement elle produit neuf petits.

(*a*) La Musaraigne d'eau. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1756, Mémoire sur la Musaraigne*, par M. Daubenton.

(*b*) Voyez le *tome XVI* de l'édition en trente un volumes.

LA TAUPE (a).

LA Taupe, ſans être aveugle, a les yeux ſi petits, ſi couverts, qu'elle ne peut faire grand uſage du ſens de la vue ; en dédommagement la Nature lui a donné avec magnificence l'uſage du ſixième ſens, un appareil remarquable de réſervoirs & de vaiſſeaux *(b)*, une quantité

(a) La Taupe ; en Grec, Ἀσπάλαξ ; en Latin, *Talpa* ; en Italien, *Talpa* ; en Eſpagnol, *Topo* ; en Allemand, *Mulwerf*, *Maulwurf* ; en Anglois, *Mole*, *Moldward*, *Want* ; en Suédois, *Mullvad* ; en Polonois, *Kret.*

Σπάλαξ, *Galeni.*

Talpa. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 931. Icon. animal. quadrup. pag. 116.*

Talpa. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 236.*

Talpa caudata. Linnæus.

Talpa noſtras, nigra communiter. Klein, *de quadrup. pag. 60.*

Talpa caudata, nigricans, pedibus anticis & poſticis pentadactylis ..... Talpa vulgaris. Briſſon, *Regn. animal. pag. 280.*

(b) Teſtes maximos, paraſtatas ampliſſimas, novum corpus ſemiaale ab his diverſum ac ſeparatum ... penem etiam facile omnium, ni fallor, animalium longiſſimum, ex quibus colligere eſt maximam præ reliquis omnibus animalibus voluptatem in coitu, hoc abjectum & vile ani-

prodigieuſe de liqueur ſéminale, des teſticules énormes, le membre génital exceſſivement long ; tout cela ſecrètement caché à l'intérieur, & par conſéquent plus actif & plus chaud. La taupe à cet égard eſt de tous les animaux le plus avantageuſement doué, le mieux pourvu d'organes, & par conſéquent de ſenſations qui y ſont relatives : elle a de plus le toucher délicat ; ſon poil eſt doux comme la ſoie ; elle a l'ouïe très-fine, & de petites mains à cinq doigts, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux, & preſque ſemblables aux mains de l'homme ; beaucoup de force pour le volume de ſon corps, le cuir ferme, un embonpoint conſtant, un attachement vif & réciproque du mâle & de la femelle, de la crainte ou du dégoût pour toute autre ſociété, les douces habitudes du repos & de la ſolitude, l'art de ſe mettre en ſûreté, de ſe faire en un inſtant un aſyle, un domicile, la facilité de l'étendre & d'y trouver ſans en ſortir une abon-

malculum percipere, ut habeant quod ipſi invideant qui in hoc ſupremas vitæ ſuæ delicias collocant. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag.* 239.

dante ſubſiſtance. Voilà ſa nature, ſes mœurs & ſes talens, ſans doute préférables à des qualités plus brillantes & plus incompatibles avec le bonheur, que l'obſcurité la plus profonde.

Elle ferme l'entrée de ſa retraite, n'en ſort preſque jamais qu'elle n'y ſoit forcée par l'abondance des pluies d'été, lorſque l'eau la remplit ou lorſque le pied du Jardinier en affaiſſe le dôme: elle ſe pratique une voûte en rond dans les prairies, & aſſez ordinairement un boyau long dans les jardins, parce qu'il y a plus de facilité à diviſer & à ſoulever une terre meuble & cultivée qu'un gazon ferme & tiſſu de racines; elle ne demeure ni dans la fange ni dans les terreins durs, trop compactes ou trop pierreux; il lui faut une terre douce, fournie de racines eſculentes, & ſur-tout bien peuplée d'inſectes & de vers, dont elle fait ſa principale nourriture.

Comme les taupes ne ſortent que rarement de leur domicile ſouterrain, elles ont peu d'ennemis, & échappent aiſément aux animaux carnaſſiers; leur plus grand fléau eſt le débordement des rivières; on les voit dans les inondations,

fuir en nombre à la nage, & faire tous leurs efforts pour gagner les terres plus élevées; mais la plupart périssent aussi-bien que leurs petits qui restent dans les trous; sans cela, les grands talens qu'elles ont pour la multiplication nous deviendroient trop incommodes. Elles s'accouplent vers la fin de l'hiver; elles ne portent pas long-temps, car on trouve déja beaucoup de petits au mois de mai; il y en a ordinairement quatre ou cinq dans chaque portée, & il est assez aisé de distinguer, parmi les mottes qu'elles élèvent, celles sous lesquelles elles mettent bas: ces mottes sont faites avec beaucoup d'art, & sont ordinairement plus grosses & plus élevées que les autres. Je crois que ces animaux produisent plus d'une fois par an, mais je ne puis pas l'assurer; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve des petits depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'août: peut-être aussi que les unes s'accouplent plus tard que les autres.

Le domicile où elles font leurs petits mériteroit une description particulière. Il est fait avec une intellgence singulière,

elles commencent par pouſſer, par élever la terre & former une voûte aſſez élevée; elles laiſſent des cloiſons, des eſpèces de piliers de diſtance en diſtance; elles preſſent & battent la terre, la mêlent avec des racines & des herbes, & la rendent ſi dure & ſi ſolide par-deſſous, que l'eau ne peut pas pénétrer la voûte à cauſe de ſa convexité & de ſa ſolidité; elles élèvent enſuite un tertre par-deſſous, au ſommet duquel elles apportent de l'herbe & des feuilles pour faire un lit à leurs petits; dans cette ſituation ils ſe trouvent au-deſſus du niveau du terrein; & par conſéquent à l'abri des inondations ordinaires, & en même temps à couvert de la pluie par la voûte qui recouvre le tertre ſur lequel ils repoſent. Ce tertre eſt percé tout autour de pluſieurs trous en pente, qui deſcendent plus bas & s'étendent de tous côtés, comme autant de routes ſouterraines par où la mère taupe peut ſortir & aller chercher la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits; ces ſentiers ſouterrains ſont fermés & battus, s'étendent à douze ou quinze pas, & partent tous du domicile comme des rayons d'un centre. On y

trouve, aussi-bien que sous la voûte, des débris d'oignons de colchique, qui sont apparemment la première nourriture qu'elle donne à ses petits. On voit bien par cette disposition qu'elle ne sort jamais qu'à une distance considérable de son domicile, & que la manière la plus simple & la plus sûre de la prendre avec ses petits, est de faire autour une tranchée qui l'environne en entier & qui coupe toutes les communications; mais comme la taupe fuit au moindre bruit, & qu'elle tâche d'emmener ses petits, il faut trois ou quatre hommes qui, travaillant ensemble avec la bêche, enlèvent la motte toute entière ou fassent une tranchée presque dans un moment, & qui ensuite les saisissent ou les attendent aux issues.

Quelques Auteurs *(c)* ont dit mal-à-propos que la taupe & le blaireau dormoient sans manger pendant l'hiver entier. Le blaireau, comme nous l'avons dit *(d)*, sort

(c) Ursus, Meles, *Erinaceus*, Talpa, *Vespertilio per hyemem dormiunt abstemii.* Linnæi, *Fauna Suecica. Stockolmiæ*, 1746, *pag. 8.*

(d) Voyez dans ce volume l'article du Blaireau.

de son trou en hiver comme en été, pour chercher sa subsistance, & il est aisé de s'en assurer par les traces qu'il laisse sur la neige. La taupe dort si peu pendant tout l'hiver, qu'elle pousse la terre comme en été, & que les gens de la campagne disent, comme par proverbe : *les taupes poussent, le dégel n'est pas loin.* Elles cherchent à la vérité les endroits les plus chauds : les Jardiniers en prennent souvent autour de leurs couches aux mois de décembre, de janvier & de février.

La taupe ne se trouve guère que dans les pays cultivés, il n'y en a point dans les déserts arides ni dans les climats froids, où la terre est gelée pendant la plus grande partie de l'année. L'animal qu'on a appelé *Taupe de Sibérie (e)*, qui a le poil vert & or, est d'une espèce différente de nos taupes, qui ne sont en abondance que depuis la Suède *(f)* jusqu'en Barbarie *(g)*; car le silence des voyageurs nous fait

(e) Vide Albert Seba. *Amstelædami, 1734, vol. I, pag. 5.*

(f) Vide Linnæi, *Faun. Suecic. Stockolm. 1746, pag. 7.*

(g) Voyez les voyages du Dr Shaw. *Amsterdam, 1743, tome I, page 322.*



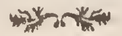
LA TAUPE DEPOUILLÉE DE SA PEAU .

présumer qu'elles ne se trouvent point dans les climats plus chauds. Celles d'Amérique sont aussi différentes : la taupe de Virginie *(h)* est cependant assez semblable à la nôtre, à l'exception de la couleur du poil, qui est mêlée de pourpre foncé; mais la taupe rouge d'Amérique *(i)* est un autre animal. Il y a seulement deux ou trois variétés dans l'espèce commune de nos taupes : on en trouve de plus ou moins brunes & de plus ou moins noires : nous en avons vu de toutes blanches, & Seba fait mention *(k)* & donne la figure d'une taupe tachée de noir & de blanc, qui se trouve en Ost-Frise, & qui est un peu plus grosse que la taupe ordinaire.

(h) Voyez Albert Seba, *vol. I, page 5.*

(i) *Ibid.*

(k) Cette taupe a été trouvée en Ost-Frise, dans le grand chemin; elle est un peu plus longue que les taupes ordinaires, dont au reste elle ne diffère que par sa peau, qui est toute marbrée sur le dos & sous le ventre de taches blanches & noires, dans lesquelles pourtant on distingue comme un mélange de poils gris aussi fins que de la soie. Le museau de cet animal est long & hérissé d'un long poil; les yeux sont si petits, que l'on a de la peine à découvrir l'ouverture des paupières. Albert Seba, *vol. I, page 68.*



LA CHAUVE-SOURIS (a).

QUOIQUE tout ſoit également parfait en ſoi, puiſque tout eſt ſorti des mains du Créateur, il eſt cependant, relativement à nous, des êtres accomplis, & d'autres qui ſemblent être imparfaits ou difformes. Les premiers ſont ceux dont la figure nous paroît agréable & complète, parce que toutes les parties font bien enſemble, que le corps & les membres ſont proportionnés, les mouvemens aſſortis, toutes les fonctions faciles & naturelles.

(*a*) La Chauve-Souris; en Grec, Νυκτερὶς; en Latin, *Veſpertilio;* en Italien, *Nottolo, Notulà, Barbaſtello, Vilpiſtrello, Pipiſtrello, Sportegliono;* en Allemand, *Flaedermuſſ;* en Anglois, *Bat, Flittermouſe;* en Suédois, *Laderlapp;* en Polonois, *Nietoperſz.*

Veſpertilio. Geſner, *Hiſt. Avi. pag. 766. Icon. Avi. pag. 17.*

Veſpertilio. Ray, *Synopſ. anim. quadr. pag. 243.*

Veſpertilio caudatus, ore naſoque ſimplici. Linnæus.

Veſpertilio vulgaris. Klein, *de quadrup. pag. 61.*

La grande Chauve-Souris de notre pays. *Veſpertilio murini coloris, pedibus omnibus pentadactylis, auriculis ſimplicibus... Veſpertilio major.* Briſſon, *Reg. anim. pag. 224.*

Les autres, qui nous paroiſſent hideux, ſont ceux dont les qualités nous ſont nuiſibles, ceux dont la nature s'éloigne de la nature commune, & dont la forme eſt trop différente des formes ordinaires deſquelles nous avons reçu les premières ſenſations, & tiré les idées qui nous ſervent de modèle pour juger. Une tête humaine ſur un cou de cheval, le corps couvert de plumes, & terminé par une queue de poiſſon, n'offrent un tableau d'une énorme difformité que parce qu'on y réunit ce que la Nature a de plus éloigné. Un animal qui, comme la Chauve-ſouris, eſt à demi-quadrupède, à demi-volatile, & qui n'eſt en rout ni l'un ni l'autre, eſt, pour ainſi dire, un être monſtre, en ce que réuniſſant les attributs de deux genres ſi différens, il ne reſſemble à aucun des modèles que nous offrent les grandes claſſes de la Nature. Il n'eſt qu'imparfaitement quadrupède, & il eſt encore plus imparfaitement oiſeau. Un quadrupède doit avoir quatre pieds, un oiſeau a des plumes & des aîles; dans la chauve-ſouris les pieds de devant ne ſont ni des pieds ni des aîles, quoiqu'elle

s'en ſerve pour voler, & qu'elle puiſſe auſſi s'en ſervir pour ſe traîner : ce ſont en effet des extrémités difformes, dont les os ſont monſtrueuſement alongés, & réunis par une membrane qui n'eſt couverte ni de plumes, ni même de poil, comme le reſte du corps : ce ſont des eſpèces d'ailerons, ou, ſi l'on veut, des pattes ailées, où l'on ne voit que l'ongle d'un pouce court, & dont les quatre autres doigts très-longs ne peuvent agir qu'enſemble, & n'ont point de mouvemens propres, ni de fonctions ſéparées : ce ſont des eſpèces de mains dix fois plus grandes que les pieds, & en tout quatre fois plus longues que le corps entier de l'animal : ce ſont, en un mot, des parties qui ont plutôt l'air d'un caprice que d'une production régulière. Cette membrane couvre les bras, forme les ailes ou les mains de l'animal, ſe réunit à la peau de ſon corps, & enveloppe en même temps ſes jambes, & même ſa queue qui, par cette jonction bizarre, devient, pour ainſi dire, l'un de ſes doigts. Ajoutez à ces diſparates & à ces diſproportions du corps & des membres, les difformités de

la rête, qui ſouvent ſont encore plus grandes ; car, dans quelques eſpèces, le nez eſt à peine viſible, les yeux ſont enfoncés tout près de la conque de l'oreille, & ſe confondent avec les joues ; dans d'autres, les oreilles ſont auſſi longues que le corps, ou bien la face eſt tortillée en forme de fer-à-cheval, & le nez recouvert par une eſpèce de crête. La plupart ont la tête ſurmontée par quatre oreillons, toutes ont les yeux petits, obſcurs & couverts, le nez, ou plutôt les naſeaux informes, la gueule fendue de l'une à l'autre oreille ; toutes auſſi cherchent à ſe cacher, fuient la lumière, n'habitent que les lieux ténébreux, n'en ſortent que la nuit, y rentrent au point du jour pour demeurer collées contre les murs. Leur mouvement dans l'air eſt moins un vol qu'une eſpèce de voltigement incertain, qu'elles ſemblent n'exécuter que par effort, & d'une manière gauche ; elles s'élèvent de terre avec peine, elles ne volent jamais à une grande hauteur, elles ne peuvent qu'imparfaitement précipiter, ralentir, ou même diriger leur vol ; il n'eſt ni très-rapide ni bien

direct, il se fait par des vibrations brusques dans une direction oblique & tortueuse ; elles ne laissent pas de saisir en passant les moucherons, les cousins & sur-tout les papillons phalènes qui ne volent que la nuit ; elles les avalent, pour ainsi dire, tout entiers, & l'on voit dans leurs excrémens les débris des ailes & des autres parties sèches qui ne peuvent se digérer. Étant un jour descendu dans les grottes d'Arci pour en examiner les stalactites, je fus surpris de trouver sur un terrain tout couvert d'albâtre, & dans un lieu si ténébreux & si profond, une espèce de terre qui étoit d'une toute autre nature ; c'étoit un tas épais & large de plusieurs pieds d'une matière noirâtre, presqu'entièrement composée de portions d'ailes & de pattes de mouches & de papillons, comme si ces insectes se fussent rassemblés en nombre immense & réunis dans ce lieu pour y périr & pourrir ensemble. Ce n'étoit cependant autre chose que de la fiente de chauve-souris, amoncelée probablement pendant plusieurs années dans l'endroit de ces voûtes souterraines, qu'elles habitoient de préférence ;

car dans toute l'étendue de ces grottes, qui est de plus d'un demi-quart de lieue, je ne vis aucun autre amas d'une pareille matière, & je jugeai que les chauve-souris avoient fixé dans cet endroit leur demeure commune, parce qu'il y parvenoit encore une très-foible lumière par l'ouverture de la grotte; & qu'elles n'alloient pas plus avant pour ne pas s'enfoncer dans une obscurité trop profonde.

Les chauve-souris sont de vrais quadrupèdes, elles n'ont rien de commun que le vol avec les oiseaux; mais comme l'action de voler suppose une très-grande force dans la partie supérieure du corps & dans les membres antérieurs, elles ont les muscles pectoraux beaucoup plus forts & plus charnus qu'aucun des quadrupèdes, & l'on peut dire que par là elles ressemblent encore aux oiseaux; elles en diffèrent par tout le reste de la conformation, tant extérieure qu'intérieure; les poumons, le cœur, les organes de la génération, tous les autres viscères sont semblables à ceux des quadrupèdes, à l'exception de la verge qui est pendante & détachée, ce qui est particulier à

l'homme, aux singes & aux chauve-souris; elles produisent, comme les quadrupèdes, leurs petits vivans; enfin elles ont, comme eux, des dents & des mamelles : l'on assure qu'elles ne portent que deux petits, qu'elles les allaitent & les transportent même en volant. C'est en été qu'elles s'accouplent & qu'elles mettent bas, car elles sont engourdies pendant l'hiver : les unes se recouvrent de leurs ailes comme d'un manteau, s'accrochent à la voûte de leur souterrain par les pieds de derrière, & demeurent ainsi suspendues; les autres se collent contre les murs ou se recèlent dans des trous; elles sont toujours en nombre pour se défendre du froid : toutes passent l'hiver sans bouger, sans manger, ne se réveillent qu'au printemps, & se recèlent de nouveau vers la fin de l'automne. Elles supportent plus aisément la diète que le froid, elles peuvent passer plusieurs jours sans manger, & cependant elles sont du nombre des animaux carnassiers; car lorsqu'elles peuvent entrer dans un office, elles s'attachent aux quartiers de lard qui y sont suspendus, & elles mangent aussi de

de la viande crue ou cuite, fraîche ou corrompue.

Les Naturaliſtes qui nous ont précédés ne connoiſſoient que deux eſpèces de chauve-ſouris. M. Daubenton en a trouvé cinq autres qui ſont, auſſi-bien que les deux premières eſpèces, naturelles à notre climat; elles y ſont même auſſi communes, auſſi abondantes; & il eſt aſſez étonnant qu'aucun obſervateur ne les eût remarquées. Ces ſept eſpèces ſont très-diſtinctes, très-différentes les unes des autres, & n'habitent même jamais enſemble dans le même lieu.

La première, qui étoit connue, eſt la chauve-ſouris commune ou la chauve-ſouris proprement dite, dont j'ai donné ci-devant les dénominations. *Voy. la fig.*

La ſeconde eſt la chauve-ſouris à grandes oreilles, que nous nommerons l'*oreillar*, qui a auſſi été reconnue par les Naturaliſtes & indiquée par les Nomenclateurs *(b)*. L'oreillar eſt peut-être

(b) Veſpertilio. Aldrovand. *Avi. pag. 571. Veſpertilio auriculis quaternis.* Jonſt. *Avi. pag. 34.*

Veſpertilio vulgaris, auriculis duplicibus. Klein, *de quadrup. pag. 61.*

plus commun que la chauve-ſouris ; il eſt bien plus petit de corps ; il a auſſi les ailes beaucoup plus courtes, le muſeau moins gros & plus pointu, les oreilles d'une grandeur démeſurée. *Voy. la fig.*

La troiſième eſpèce, que nous appellerons la *noctule*, du mot Italien *noctula*, n'étoit pas connue ; cependant elle eſt très-commune en France, & on la rencontre même plus fréquemment que les deux eſpèces précédentes. On la trouve ſous les toits, ſous les gouttières de plomb des châteaux, des égliſes, & auſſi dans les vieux arbres creux ; elle eſt preſqu'auſſi groſſe que la chauve-ſouris ; elle a les oreilles courtes & larges, le poil rouſſâtre, la voix aigre, perçante, & aſſez ſemblable au ſon d'un timbre de fer. *Voyez la figure.*

Nous nommerons *ſerotine* la quatrième eſpèce, qui n'étoit nullement connue ; elle eſt plus petite que la chauve-ſouris & que la noctule ; elle eſt à peu près de

* La petite Chauve-ſouris de notre pays. *Veſpertilio murini coloris, pedibus omnibus pentadactylis, auriculis duplicibus ..... Veſpertilio minor.* Briſſ. *Regn. animal. pag.* 226.

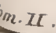
la grandeur de l'oreillar, mais elle en diffère par les oreilles qu'elle a courtes & pointues, & par la couleur du poil, elle a les ailes plus noires & le poil d'un brun plus foncé. *Voyez la figure.*

Nous appellerons la cinquième espèce, qui n'étoit pas connue, la *pipistrelle*, du mot Italien *pipistrello*, qui signifie aussi chauve-souris. La pipistrelle n'est pas à beaucoup près aussi grosse que la chauve-souris ou la noctule, ni même que la sérotine ou l'oreillar : de toutes les chauve-souris c'est la plus petite & la moins laide, quoiqu'elle ait la lèvre supérieure fort renflée, les yeux très-petits, très-enfoncés, & le front très-couvert de poil. *Voyez la figure.*

La sixième espèce, qui n'étoit pas connue, sera nommée *barbastelle*, du mot Italien *barbastello*, qui signifie encore *chauve-souris*. Cet animal est à peu près de la grosseur de l'oreillar; il a les oreilles aussi larges, mais bien moins longues : le nom de *barbastelle* lui convient d'autant mieux qu'il paroît avoir une grosse moustache, ce qui cependant n'est qu'une apparence occasionnée par le renflement

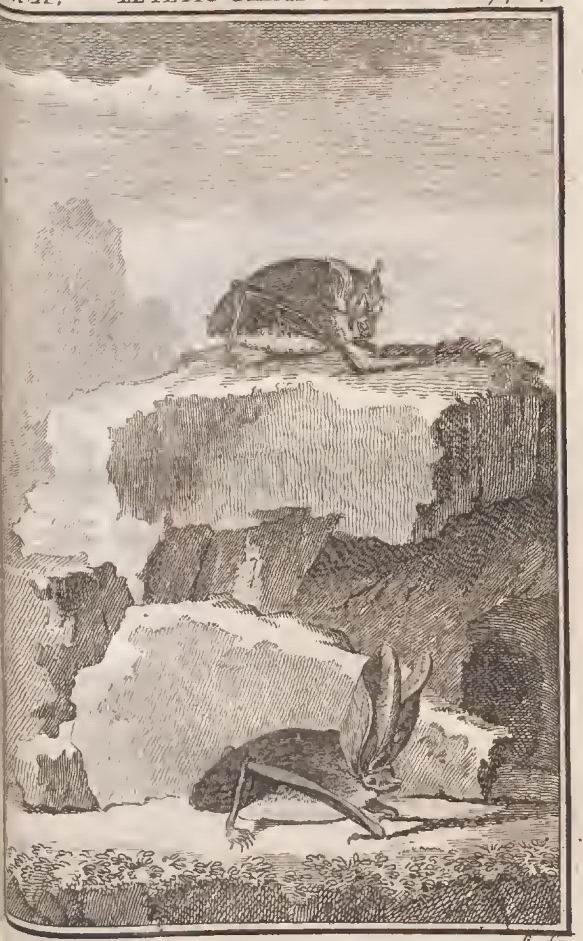
des joues qui forment un bourrelet au-dessus des lèvres ; il a le museau très-court, le nez fort aplati & les yeux presque dans les oreilles. *Voyez la figure.*

Enfin nous nommerons *fer-à-cheval* une septième espèce qui n'étoit nullement connue ; elle est très-frappante par la singulière difformité de sa face, dont le trait le plus apparent & le plus marqué est un bourrelet en forme de fer-à-cheval autour du nez & sur la lèvre supérieure ; on la trouve très-communément en France dans les murs & dans les caveaux des vieux châteaux abandonnés. Il y en a de petites & de grosses, mais qui sont au reste si semblables par la forme, que nous les avons jugées de la même espèce ; seulement, comme nous en avons beaucoup vu sans en trouver de grandeur moyenne entre les grosses & les petites, nous ne décidons pas si l'âge seul produit cette différence, ou si c'est une variété constante dans la même espèce. *Voy. la fig.*



B. dir.

LA CHAUVE SOURIS.
sur ces 4. Jambes.



B. dir.

L'OREILLAR.



LA SEROTINE.

Tom. II. LA BARBASTELLE. Pl. 29. p. 340.



LA PIPISTRELLE.





LE FER-À-CHEVAL.

LE LOIR (a).

Nous connoiſſons trois eſpèces de Loirs, qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hiver, le Loir, le Lérot & le Muſcardin; le loir eſt le plus gros des trois, le muſcardin eſt le plus petit. Pluſieurs auteurs ont confondu l'une de ces eſpèces avec les deux autres, quoiqu'elles ſoient toutes trois très-diſtinctes, & par conſéquent très-aiſées à reconnoître & à diſtinguer. Le loir eſt à peu près de la grandeur de l'écureuil, il a, comme lui,

(a) Le Loir; en Grec, Μυωξὸς, ſelon Geſner; Ἐλειὸς, ſelon les Grammairiens; en Latin, *Glis*; en Italien, *Galero*, *Gliero*, *Ghiro*; en Eſpagnol, *Liroa*; en Allemand, *Scebens-chlafer*; ſelon Klein; & *Greul* en quelques endroits d'Allemagne, ſelon Geſner; en Polonois, *Sczurek*; en Suiſſe, *Rell*, *Rell-muſc*; en vieux François, *Liron*, *Rat-liron*, *Rat-veule*.

Glis. Geſner, *Hiſt. quadr.* pag. 550. *Icon. quadr. pag.* 109.

Glis. Aldrovande, *Hiſt. quadr. digit. pag.* 409.

Glis ſuprà obſcure cinereus, infrà ex albo cinereſcens. Briſſon, *Regn. animal. pag.* 160.

la queue couverte de longs poils ; le lérot n'est pas si gros que le rat, il a la queue couverte de poils très-courts, avec un bouquet de poils longs à l'extrémité ; le muscardin n'est pas plus gros que la souris ; il a la queue couverte de poils plus longs que le lérot, mais plus courts que le loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrémité. Le lérot diffère des deux autres par les marques noires qu'il a près des yeux, & le muscardin par la couleur blonde de son poil sur le dos. Tous trois sont blancs ou blanchâtres sous la gorge & le ventre ; mais le lérot est d'un assez beau blanc, le loir n'est que blanchâtre, & le muscardin est plutôt jaunâtre que blanc dans toutes les parties inférieures. *Voyez ci-après les trois figures.*

C'est improprement que l'on dit que ces animaux dorment pendant l'hiver ; leur état n'est point celui d'un sommeil naturel, c'est une torpeur, un engourdissement des membres & des sens, & cet engourdissement est produit par le refroidissement du sang. Ces animaux ont si peu de chaleur intérieure, qu'elle n'excède guère celle de la température de l'air.

Lorſque la chaleur de l'air eſt au thermomètre, de dix degrés au-deſſus de la congélation, celle de ces animaux n'eſt auſſi que de dix degrés. Nous avons plongé la boule d'un petit thermomètre dans le corps de pluſieurs lérots vivans; la chaleur de l'intérieur de leur corps étoit à peu près égale à la température de l'air; quelquefois même le thermomètre plongé, &, pour ainſi dire, appliqué ſur le cœur, a baiſſé d'un demi-degré ou d'un degré, la température de l'air étant à onze. Or, l'on ſait que la chaleur de l'homme, & de la plupart des animaux qui ont de la chair & du ſang, excède en tout temps trente degrés; il n'eſt donc pas étonnant que ces animaux, qui ont ſi peu de chaleur en comparaiſon des autres, tombent dans l'engourdiſſement dès que cette petite quantité de chaleur intérieure ceſſe d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, & cela arrive lorſque le thermomètre n'eſt plus qu'à dix ou onze degrés au-deſſus de la congélation. C'eſt-là la vraie cauſe de l'engourdiſſement de ces animaux; cauſe que l'on ignoroit, & qui cependant s'étend géné-

ralement ſur tous les animaux qui dorment pendant l'hiver; car nous l'avons reconnue dans les loirs, dans les hériſſons, dans les chauve-ſouris; & quoique nous n'ayons pas eu occaſion de l'éprouver ſur la marmotte, je ſuis perſuadé qu'elle a le ſang froid comme les autres, puiſqu'elle eſt comme eux ſujette à l'engourdiſſement pendant l'hiver.

Cet engourdiſſement dure autant que la cauſe qui le produit, & ceſſe avec le froid; quelques degrés de chaleur au-deſſus de dix ou onze ſuffiſent pour ranimer ces animaux, & ſi on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdiſſent point du tout; ils vont & viennent, ils mangent & dorment ſeulement de temps en temps, comme tous les autres animaux. Lorſqu'ils ſentent le froid, ils ſe ſerrent & ſe mettent en boule pour offrir moins de ſurface à l'air & ſe conſerver un peu de chaleur: c'eſt ainſi qu'on les trouve en hiver dans les arbres creux, dans les trous des murs expoſés au midi; ils y giſſent en boule, & ſans aucun mouvement, ſur de la mouſſe & des feuilles: on les prend, on les tient,

on les roule sans qu'ils remuent, sans qu'ils s'étendent; rien ne peut les faire sortir de leur engourdissement qu'une chaleur douce & graduée; ils meurent lorsqu'on les met tout-à-coup près du feu; il faut, pour les dégourdir, les en approcher par degrés. Quoique dans cet état ils soient sans aucun mouvement, qu'ils aient les yeux fermés & qu'ils paroissent privés de tout usage des sens, ils sentent cependant la douleur lorsqu'elle est très-vive; une blessure, une brûlure leur fait faire un mouvement de contraction & un petit cri sourd qu'ils répètent même plusieurs fois: la sensibilité intérieure subsiste donc aussi-bien que l'action du cœur & des poumons. Cependant il est à présumer que ces mouvemens vitaux ne s'exercent pas dans cet état de torpeur avec la même force, & n'agissent pas avec la même puissance que dans l'état ordinaire, la circulation ne se fait probablement que dans les plus gros vaisseaux; la respiration est foible & lente, les sécrétions sont très-peu abondantes, les déjections nulles; la transpiration est presque nulle aussi, puisqu'ils passent plusieurs

mois ſans manger, ce qui ne pourroit être, ſi dans ce temps de diète ils perdoient de leur ſubſtance autant, à proportion, que dans les autres temps où ils la réparent en prenant de la nourriture. Ils en perdent cependant, puiſque dans les hivers trop longs ils meurent dans leurs trous: peut-être auſſi n'eſt-ce pas la durée, mais la rigueur du froid qui les fait périr; car lorſqu'on les expoſe à une forte gelée, ils meurent en peu de temps. Ce qui me feroit croire que ce n'eſt pas la trop grande déperdition de ſubſtance qui les fait mourir dans les grands hivers, c'eſt qu'en automne ils ſont exceſſivement gras, & qu'ils le ſont encore lorſqu'ils ſe raniment au printemps: cette abondance de graiſſe eſt une nourriture intérieure qui ſuffit pour les entretenir & pour ſuppléer à ce qu'ils perdent par la tranſpiration.

Au reſte, comme le froid eſt la ſeule cauſe de leur engourdiſſement, & qu'ils ne tombent dans cet état que quand la température de l'air eſt au-deſſous de dix ou onze degrés, il arrive ſouvent qu'ils ſe raniment même pendant l'hiver;

car il y a des heures, des jouts, & même des suites de jours, dans cette saison, où la liqueur du thermomètre se soutient à douze, treize, quatorze, &c. degrés, & pendant ce temps doux les loirs sortent de leurs trous pour chercher à vivre, ou plutôt ils mangent les provisions qu'ils ont ramassées pendant l'automne, & qu'ils y ont transportées. Aristote a dit *(b)*, & tous les Naturalistes ont dit après Aristote, que les loirs passent tout l'hiver sans manger, & que dans ce temps même de diète ils deviennent extrêmement gras, que le sommeil seul les nourrit plus que les alimens ne nourrissent les autres animaux. Le fait non-seulement n'est pas vrai, mais la supposition même du fait n'est pas possible. Le loir engourdi pendant quatre ou cinq mois ne pourroit s'engraisser que de l'ait qu'il respire : accordons si l'on veut (& c'est beaucoup trop accorder) qu'une partie de cet air se tourne en nourriture, en résultera-t-il une augmentation si considérable ? cette nourriture si légère pourra-t-elle même suffire à la déperdition

(b) Hist. animal. lib. VIII, cap. XVII.

continuelle qui se fait par la transpiration. Ce qui a pu faire tomber Aristote dans cette erreur, c'est qu'en Grèce, où les hivers sont tempérés, les loirs ne dorment pas continuellement, & que prenant de la nourriture, peut-être abondamment, toutes les fois que la chaleur les ranime, il les aura trouvés très-gras, quoiqu'engourdis. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils sont gras en tout temps, & plus gras en automne qu'en été: leur chair est assez semblable à celle du cochon d'Inde. Les loirs faisoient partie de la bonne chère chez les Romains; ils en élevoient en quantité. Varron donne la manière de faire des garennes de loirs, & Apicius celle d'en faire des ragoûts: cet usage n'a point été suivi, soit qu'on ait eu du dégoût pour ces animaux, parce qu'ils ressemblent aux rats, soit qu'en effet leur chair ne soit pas de bien bon goût. J'ai ouï dire à des paysans qui en avoient mangé, qu'elle n'étoit guère meilleure que celle du rat d'eau. Au reste, il n'y a que le loir qui soit mangeable; le lérot a la chair mauvaise & d'une odeur désagréable.

Le loir ressemble assez à l'écureuil par

les habitudes naturelles; il habite comme lui les forêts, il grimpe ſur les arbres, ſaute de branche en branche, moins légèrement à la vérité que l'écureuil qui a les jambes plus longues, le ventre bien moins gros, & qui eſt auſſi maigre que le loir eſt gras: cependant ils vivent tous deux des mêmes alimens; de la faine, des noiſettes, de la châtaigne, d'autres fruits ſauvages, font leur nourriture ordinaire. Le loir mange auſſi de petits oiſeaux qu'il prend dans les nids: il ne fait point de bauge au-deſſus des arbres comme l'écureuil, mais il ſe fait un lit de mouſſe dans le tronc de ceux qui ſont creux; il ſe gîte auſſi dans les fentes des rochers élevés, & toujours dans des lieux ſecs; il craint l'humidité, boit peu, & deſcend rarement à terre; il diffère encore de l'écureuil en ce que celui-ci s'apprivoiſe & que l'autre demeure toujours ſauvage. Les loirs s'accouplent ſur la fin du printemps, ils font leurs petits en été, les portées ſont ordinairement de quatre ou de cinq; ils croiſſent vîte, & l'on aſſure qu'ils ne vivent que ſix ans. En Italie, où l'on eſt encore dans l'uſage

de les manger, on fait des foſſes dans les bois, que l'on tapiſſe de mouſſe, qu'on recouvre de paille, & où l'on jette de la faine ; on choiſit un lieu ſec à l'abri d'un rocher expoſé au midi, les loirs s'y rendent en nombre, & on les y trouve engourdis vers la fin de l'automne, c'eſt le temps où ils ſont les meilleurs à manger. Ces petits animaux ſont courageux, & défendent leur vie juſqu'à la dernière extrémité, ils ont les dents de devant très-longues & très-fortes, auſſi mordent-ils violemment ; ils ne craignent ni la belette ni les petits oiſeaux de proie, ils échappent au renard qui ne peut les ſuivre au deſſus des arbres, leurs plus grands ennemis ſont les chats ſauvages & les martes.

Cette eſpèce n'eſt pas extrêmement répandue, on ne la trouve point dans les climats très-froids, comme la Lapponie, la Suède, du moins les Naturaliſtes du Nord n'en parlent point : l'eſpèce de loir qu'ils indiquent eſt le muſcardin, la plus petite des trois. Je préſume auſſi qu'on ne les trouve pas dans les climats très-chauds, puiſque les Voyageurs n'en font aucune mention : il n'y a que peu ou

point de loirs dans les pays découverts, comme l'Angleterre ; il leur faut un climat tempéré & un pays couvert de bois ; on en trouve en Espagne, en France, en Grèce, en Italie, en Allemagne, en Suisse, où ils habitent dans les forêts, sur les collines, & non pas au-dessus des hautes montagnes comme les marmottes, qui, quoique sujettes à s'engourdir par le froid, semblent chercher la neige & les frimats.



LE LÉROT (a).

LE Loir demeure dans les forêts, & ſemble fuir nos habitations ; le Lérot au contraire habite nos jardins, & ſe trouve quelquefois dans nos maiſons ; l'eſpèce en eſt auſſi plus nombreuſe, plus géné-

(a) Le Lérot ; ce nom vient probablement de Loirot, petit Loir. Le lérot eſt en effet plus petit que le loir. On appelle auſſi le lérot *Rat blanc ;* & comme il eſt plus commun que le loir, & que le nom de *loir* eſt plus connu que celui de *lérot*, on donne ſouvent le nom de *loir* au lérot. En Bourgogne, on appelle le lérot *Voiſieu* ou *Vonſieu ;* en Latin, *Sorex Plinii*, ſelon Geſner ; en Allemand, *Haſelmuſſ ; Grauwert* à Dantzic, ſelon Klein ; en Anglois, *the Greater Dormouſe or Sleeper*, ſelon Ray ; en Flamand, *Slaep-Ratt*, ſelon Geſner ; en Polonois, *Myſzorzechowa, Koſzatka*, ſelon Rzaczinski.

Mus avellanarum major. Hiſt. quadrup. pag. 735. Icon. animal. quadrup. pag. 115.

Mus avellanarum major. Ray, *Synopſ. animal. quadr. pag. 219.*

Loir, Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, *tome III, partie III, page 40.*

Glis ſuprà obſcurè cinereus, infrà ex albo cineraſcens maculâ ad oculos nigrâ. Briſſon, *Regn. animal. pag. 161.*

ralement répandue, & il y a peu de jardins qui n'en ſoient infeſtés. Ils ſe nichent dans les trous des murailles, ils courent ſur les arbres en eſpalier, choiſiſſent les meilleurs fruits & les entament tous dans le temps qu'ils commencent à mûrir; ils ſemblent aimer les pêches de préférence, & ſi l'on veut en conſerver, il faut avoir grand ſoin de détruire les lérots; ils grimpent auſſi ſur les poiriers, les abricotiers, les pruniers; & ſi les fruits doux leur manquent, ils mangent des amandes, des noiſettes, des noix, & même des graines légumineuſes; ils en tranſportent en grande quantité dans leurs retraites qu'ils pratiquent en terre, ſurtout dans les jardins ſoignés, car dans les anciens vergers on les trouve ſouvent dans de vieux arbres creux; ils ſe font un lit d'herbes, de mouſſe & de feuilles. Le froid les engourdit, & la chaleur les ranime; on en trouve quelquefois huit ou dix dans le même lieu, tous engourdis, tous reſſerrés en boule au milieu de leurs proviſions de noix & de noiſettes.

Ils s'accouplent au printemps, produiſent en été, & font cinq ou ſix petits

qui croissent promptement, mais qui cependant ne produisent eux-mêmes que dans l'année suivante. Leur chair n'est pas mangeable comme celle du loir, ils ont même la mauvaise odeur du rat domestique, au lieu que le loir ne sent rien ; ils ne deviennent pas aussi gras, & manquent des feuillets graisseux qui se trouvent dans le loir, & qui enveloppent la masse entière des intestins *(b)*. On trouve des lérots dans tous les climats tempérés de l'Europe, & même en Pologne, en Prusse, mais il ne paroît pas qu'il y en ait en Suède ni dans les pays septentrionaux.

(b) Voyez les descriptions du loir & du lérot, au *tome XV* de l'édition en trente-un volumes.



Tom. II. LE LOIR. *Pl. 31. pag. 354.*



B. dir.

LE LEROT.

LE MUSCARDIN (a).

LE Muſcardin eſt le moins laid de tous les rats; il a les yeux brillans, la queue touffue & le poil d'une couleur diſtinguée; il eſt plus blond que roux; il n'habite jamais dans les maiſons, rarement dans les jardins; & ſe trouve, comme le loir, plus ſouvent dans les bois où il ſe retire dans les vieux arbres creux. L'eſpèce n'en eſt pas, à beaucoup près, auſſi nombreuſe que celle du lérot: on trouve le muſcardin preſque toujours ſeul dans ſon trou, & nous avons eu beaucoup de peine à nous en procurer quelques-uns; cependant il paroît qu'il eſt aſſez commun en Italie, que même

(a) Muſcardin, de ſon nom en Italien *Moſcardino*; on l'appelle auſſi *Ratdor* ou *Ratdort* en Bourgogne; en Anglois, *Dormous*, *or Sleeper*.

Mus avellanarium minor. Aldrov. *Hiſt. quadrup. digit.* pag. 440.

Mus avellanarum minor. Ray, *Synopſ. animal. quadr.* pag. 220.

Mus caudâ longâ, piloſâ, corpore, rufo, gulâ albicante. Linnæus.

Glis ſuprà rufus, infrà albicans. Le Croque-noix. Briſſon, *Regn. animal. pag.* 162.

il se trouve dans les climats du nord ; puisque M. Linnæus l'a compris dans la liste *(b)* qu'il a donnée des animaux de Suède ; & en même temps il semble qu'il ne se trouve point en Angleterre, car M. Ray *(c)*, qui l'avoit vu en Italie, dit que le petit *rat dormeur* qui se trouve en Angleterre, n'est pas roux sur le dos comme celui d'Italie, & qu'il pourroit bien être d'une autre espèce. En France, il est le même qu'en Italie, & nous avons trouvé qu'Aldrovande *(d)* l'avoit bien indiqué; mais cet auteur ajoute qu'il y en a deux espèces en Italie, l'une rare dont l'animal a l'odeur du musc, l'autre plus commune dont l'animal n'a point d'odeur, & qu'à Bologne on les appelle tous deux *muscardins* à cause de leur ressemblance, tant par la figure que par la grosseur. Nous ne connoissons que l'une de ces espèces, & c'est la seconde, car notre muscardin n'a point d'odeur, ni bonne, ni mauvaise. Il manque comme le lérot, de feuillets graisseux qui enveloppent les intestins dans le loir, aussi ne-

(b) Vide *Linnæi Faun. Suec.* pag. 11.

(c) Vid. *Raii Synops. animal. quadr. pag.* 220.

(d) Vid. *Aldrov. Hist. quadr. digit. pag.* 440.



LE MUSCARDIN.

vient-il pas fi gras, & quoiqu'il n'ait point de mauvaife odeur, il n'eft pas bon à manger.

Le mufcardin s'engourdit par le froid & fe met en boule comme le loir & le lérot, il fe ranime comme eux dans les temps doux, & fait auffi provifion de noifettes & d'aurres fruits fecs. Il fait fon nid fur les arbres, comme l'écureuil, mais il le place ordinairement plus bas, entre les branches d'un noifetier, dans un buiffon, &c. Le nid eft fait d'herbes entrelacées, il a environ fix pouces de diamètre, & n'eft ouverr que par le haut. Bien des gens de la campagne m'ont affuré qu'ils avoient trouvé de ces nids dans des bois taillis, dans des haies, qu'ils fonr environnés de feuilles & de mouffe, & que dans chaque nid il y avoit trois ou quatre petits. Ils abandonnent le nid dès qu'ils font grands, & cherchent à fe gîter dans le creux, ou fous le tronc des vieux arbres, & c'eft-là qu'ils repofent, qu'ils font leur provifion, & qu'ils s'engourdiffent.

FIN du fecond Volume.

